Niki VERED-BAR

Peggy-Jeanne, le poker des fées

Éditions Baudelaire

Table des matières

PEGGY ET JEANNE 3
Chapitre 1 3
Les Cocotiers 6
Chapitre 2 6
Monsieur Kachaki 10
Chapitre 3 10
Le fils du jardinier 12
Chapitre 4 12
Le fils du jardinier 15
Snob, roi de l'esbroufe et soi-disant riche 15
Chapitre 4 (suite) 15
T'as d'beaux yeux, tu sais… 19
Chapitre 5 19
Zoé 23
Chapitre 6 23
"Ma belle…" 27
Chapitre 7 27
Avoir de la suite dans les idées des autres 30
Chapitre 8 30
Madame Gassal 34
Chapitre 9 34
Madame Guillodoux 36
Chapitre 10 36
L'essaim survolté 37
Chapitre 11 37
Trois amis 39
Chapitre 12 39
L'envahisseuse 43
Chapitre 13 43
Méfie-toi, Peggy-Jeanne… 48
Chapitre 14 48
C'est la guerre ! 50
Chapitre 15 50
Jeanne, l'extra-terrestre 55
Chapitre 16 55
Les Guillodoux 63

Chapitre 17 63
Un chasseur de dinosaures 69
Chapitre 18 69
Insupportable Zoé 72
Chapitre 19 72
Lorsque la pensée devient son propre labyrinthe 79
Chapitre 20 79
Tante Jeanne, en démonstration pratique. 82
Chapitre 21 82
Madame Gassal, suite et fin 87
Chapitre 22 87
Je sais qui tu n’es pas ! 91
Chapitre 23 91
La vérité, parfois, ça fait mal… 95
Chapitre 24 95
Fakir en détresse, fées en récré 97
Chapitre 25 97
Trois petits tours et puis s’en vont… 104
Chapitre 26 104

PEGGY ET JEANNE

Chapitre 1

— Bonnes vacances !
— Tu vas me manquer, à bientôt !
— À bientôt… Je te téléphonerai !
Le train s'ébranla. Peggy-Jeanne referma la fenêtre et s'installa.
Sur le quai de la gare, Valentin faisait encore de grands signes dans sa direction, sautillant sur place, les bras anarchiquement agités, les mains secouées d'au revoir. Peggy-Jeanne était déjà trop loin pour apprécier ses gesticulations. Elle avait fermé les yeux et se détendait en pensant que maintenant le temps lui appartenait, exubérant de libertés, d'aventures et de ciels bleus.

Lorsque Peggy-Jeanne naquit, sa maman voulut qu'elle reçoive le prénom de son arrière-arrière-grand-mère Peggy dont la célébrité avait laissé une marque considérable dans la chronique familiale.
Le papa, lui, désirait l'appeler Jeanne en souvenir de l'une de ses tantes, une personne hors du commun, disparue mystérieusement très jeune.

Au moment où le prénom de Peggy-Jeanne s'inscrivit sur le registre des naissances de la mairie, les petites fées qui contemplaient la scène se bousculèrent, hilares et réjouies :
— Eh bien ! dit l'une d'elles en se tapant la cuisse de sa baguette, j'ai l'impression que l'on ne s'ennuiera pas avec celle-là…

*

L'aïeule Peggy vivait au Royaume-Uni vers la fin du dix-neuvième siècle. Elle connut son heure de gloire en mettant en fuite un trio de brigands qui s'apprêtait à mettre à sac la riche demeure londonienne où elle était servante.
Les bandits, armés de couteaux, avaient déjà bâillonné et ligoté les propriétaires des lieux et les domestiques. Ils finissaient d'emplir deux sacs de bijoux et d'objets de valeur, lorsqu'ils découvrirent Peggy, affolée, cachée dans une armoire. Ils l'en extirpèrent avec brutalité et la jetèrent au sol. L'un d'eux brandit son poignard au-dessus de la jeune fille et elle crut sa dernière heure arrivée. À la surprise générale, elle fut alors frappée d'une crise de fou rire si inattendue que les agresseurs – et les agressés – furent saisis d'une stupéfaction incommensurable. Dans un état second, larmoyant de rire, Peggy se releva, empoigna une longue fourchette en or massif qui dépassait de l'un des sacs et l'agita dangereusement dans tous les sens. Habitée d'un courage qu'elle ne soupçonnait même pas, elle s'avança vers les malfaiteurs, mâchoires irritées, menaçante, riant encore par secousses alternées. Les bandits, devant cette femme admirable, folle et effrayante, abandonnèrent leur butin et s'enfuirent sur-le-champ.

Dûment félicitée, décorée par la reine Victoria elle-même, Peggy devint une célébrité. Elle épousa un homme qui la craignait un peu et se soumettait à toutes ses volontés. Ils eurent quatre filles.

La plus jeune, Mélanie, (la grand-mère maternelle de Peggy-Jeanne) hérita du fou rire légendaire. Et, comme Peggy, c'était essentiellement lors de circonstances dramatiques que les accès se manifestaient. Un jour, sa mère fut atteinte d'un malaise cardiaque et un médecin dut se présenter d'urgence à son chevet. Mélanie tenta d'en avertir son père.
Elle se précipita vers lui, le visage défait, mais dès les premiers mots, le fou rire prit le dessus et ses propos furent mal compris :
— Daddy, daddy… ah ! ah ! ah !
— Daddy, ah ! ah ! ah ! Maman est… ah ! ah ! ah !
— Que fait donc maman, ma chérie ? ah ! ah ! ah !
— Maman est malade… ah ! ah ! ah !
Le rire du père se déchira sec dans sa gorge.
— Quoi ? Qu'est-il arrivé à maman ? Je t'en supplie, calme-toi ma chérie…
Malheureusement, elle ne pouvait plus arrêter cette colossale vague de rire qui venait du plus profond d'elle-même.
— Maman… ah ! ah ! ah !… elle ne respire presque plus… ah ! ah ! ah !
Plus tard, Mélanie s'établit en France, se maria et eut des enfants.
Aucun d'eux ne fut atteint de pareils troubles.

Bien des années après ces événements, dans une bourgade près de Neuvic dans le Périgord, une fillette de six ans étonna vivement son entourage. La petite Jeanne jouait tranquillement avec ses poupées dans sa chambre lorsque ses parents entendirent un bruit incongru, semblable au sifflement d'une bouilloire qui bout. Mais aucune bouilloire n'était sur le feu. Ils entrèrent dans la chambre de la petite fille : Jeanne n'y était pas ; elle n'était nulle part ; elle avait disparu !
L'appartement était de taille réduite ; ils en fouillèrent chaque recoin sans retrouver l'enfant. Pourtant, personne n'avait pu sortir, les volets étaient tirés, l'espagnolette baissée, la targette poussée, la porte d'entrée du logement fermée à clé de l'intérieur. Deux heures plus tard, alors que les parents meurtrissaient les murs de leur affolement, on frappa à la porte d'entrée : c'était la petite Jeanne, un peu pâle peut-être, mais qui souriait, innocente, les yeux embrouillés d'un rêve houleux. Elle ne put rien dire, elle ne sut rien expliquer.

À la même époque, la presse propageait à outrance des récits concernant la supposée existence d'extra-terrestres et des témoignages de gens qui assuraient avoir vu des engins lumineux et mystérieux dans le ciel.

La famille commença à soupçonner que la fillette avait alors vécu une aventure hors du commun, voire hors de notre sphère.
En grandissant, Jeanne développa des dons de télépathie qui créaient de la gêne chez de braves personnes confondues dans l'intimité de pensées secrètes et pas toujours avouables.
À dix-neuf ans, elle fréquenta un jeune homme très « comme il faut ».
Après sept mois de roucoulades et d'exaltations, il lui fit part de son désir ardent de l'épouser. Il était sincère. Elle l'aimait. Elle dit oui. Il sortit de sa poche un écrin qui contenait une bague sertie d'une aigue-marine couleur de ciel divin, la passa

délicatement à l'annulaire de sa fiancée. Elle décida aussitôt : il était temps qu'il connaisse ses parents.
Ils jugèrent le garçon sympathique, bien élevé, sérieux et le convièrent à rester dîner avec eux, ce qu'il accepta avec joie. La jeune fille, toute rose, s'éclipsa dans sa chambre pour changer de robe et les parents s'entretinrent avec leur futur gendre.

Alors qu'il discourait avec fougue de ses projets d'avenir, on entendit subitement de la chambre de Jeanne un chuintement étrange qui éveilla des échos inquiétants dans la mémoire des parents. « La bouilloire ! »
Ils se précipitèrent ensemble, et ne purent que constater – à nouveau – l'absence de la jeune fille. Les conditions étaient parfaitement identiques à celles de la première fois. Le père hurla, la mère aussi.
— Que se passe-t-il ? demanda le presque fiancé, à peine étonné.
— Mon Dieu ! pleura fort la maman, Jeanne a disparu…
— Elle a encore disparu ! pleura aussi fort le père.
Le jeune homme perdit un coin de son sourire et il fallut lui raconter l'épisode précédent, lorsque Jeanne avait six ans.
— Pensez-vous ! Regardez… les fenêtres sont fermées de l'intérieur, elle n'a donc pas pu sortir ! Elle nous fait une farce !
Mais après un court moment il dut, lui aussi, se rendre à l'évidence : Jeanne n'était nulle part.

Cette fois, on alerta les forces de l'ordre ; des officiers ouvrirent des dossiers, des policiers prirent des empreintes, des enquêteurs interrogèrent les voisins, mais sans résultat.
Les jours passèrent, la presse publia des articles :
« Une jeune fille disparue… Aurait-elle été kidnappée par des extraterrestres ? »

On ne revit jamais plus Jeanne…

Peggy-Jeanne, la descendante de l'héroïque anglaise Peggy et de Jeanne la disparue, était maintenant sur la route joyeuse des vacances.

Du haut de leur nuage, les petites fées avaient sorti leurs jumelles et observaient attentivement…

Les Cocotiers

Chapitre 2

Peggy-Jeanne avait réservé une chambre dans une pension de famille, Le Cocotier, gérée par deux frères. Une amie lui avait recommandé l'endroit.
« Tu seras bien là-bas, avait-elle dit, c'est probablement le dernier endroit de ce style sur toute la Côte d'Azur. Ne prends pas ton portable, ni ton PC si tu veux de vraies vacances... Tu verras ; un endroit rare, et de chouettes plages... "
Peggy-Jeanne arriva à la gare de Villeneuve-Loubet en début d'après-midi. Il faisait beau. L'air était chaud, bouffi de senteurs marines.
Un adolescent désœuvré se proposa de lui servir de guide jusqu'à la pension de famille.
Le vieux village, juché sur une colline, dominait la ville nouvelle qui se tendait jusqu'à la Méditerranée. Ils marchèrent le long d'un chemin sableux galonné de figuiers et de conifères ; des odeurs rebondissaient ; des cigales ricanaient. La pension était en dehors de la localité, un peu cachée par une épaisse pinède ébouriffée.
« La mer est de l'autre côté. " annonça l'adolescent en soulevant un bras indolent, et il la quitta.
La bâtisse toute blanche était bordée de lauriers roses. Peggy-Jeanne se rendit dans le hall d'entrée. Il régnait là une fraîcheur paisible.
Les deux frères, Maurice et Philibert, accoururent pour accueillir la nouvelle pensionnaire.

Philibert était incontestablement le maître des lieux. Coquet, sûr de lui, spirituel et un brin autoritaire, il adorait être le pivot de l'attention. Le verbe haut et épicé, quoique ne supportant pas la contradiction, il discourait volontiers, passionné de mots dans tous les sens – il avait toujours raison ! Il dirigeait tout, en se faisant obéir au doigt et à l'œil. Il retrouvait ses gamins issus d'un premier mariage lorsqu'ils passaient leurs congés au Cocotier ; papa responsable, il enchevêtrait des colères dans de grands flots de cœur et était adulé malgré son caractère abrupt.
Il venait de se marier pour la seconde fois.
Sa femme, Camille, très éprise, une mignonne petite brunette d'une timidité presque maladive, se réfugiait dans l'ombre de son mari. Redoutant le contact avec le public, elle se cantonnait dans un semi-ilotisme délibéré aux besognes de secrétariat.
Philibert exerçait sur elle une autorité paternelle et jouait à la protéger plus qu'il n'était nécessaire. Tranquille, sécurisée à souhait, Camille était la plus heureuse des femmes.

L'autre frère, Maurice, aimait tout autant laisser la direction de la pension à Philibert ; il n'avait pas son charisme. Il passait son temps à courir après les employés pour finir par accomplir lui-même le travail qu'il n'obtenait pas d'eux. Doté d'un bon caractère, il était le premier à en rire. Il n'hésitait pas à relever ses manches pour aider le plongeur à la vaisselle ou à manier le sécateur du jardinier.
En cachette de son frère, il négligeait de notifier l'absence de l'un ou de l'autre et aimait participer aux fêtes du personnel. Entiché de techniques multimédias, il avait informatisé toute la gestion de la pension et passait des heures à correspondre avec

des groupes de discussion sur Internet. Son tempérament flottant et inhibé s'adaptait à merveille avec ces interactions.
Maurice s'était marié très jeune. Au bout de sept mois d'une union apathique, sa femme s'éprit d'un autre homme et quitta son mari en catimini. Elle profita de son absence pour faire ses valises et lorsqu'il rentra il ne trouva qu'une lettre brève :
« J'en aime un autre, je pars, mon avocat prendra contact avec toi pour régler le divorce... "
Blessé par ce rejet brutal auquel il ne s'attendait pas, son avenir s'éteignit ; il ne s'éclaira à nouveau que des années plus tard lorsqu'il redevint amoureux. La nouvelle dame avait sa vie, ses habitudes, sa liberté. Cet amour resta constant mais distant. Tous deux se contentaient de rares rencontres, de courts moments d'intimité et de fréquents palabres sur le portable et sur Internet.

— Ce monsieur Philibert est charmant ! s'extasia Cerise, l'une des petites fées.
— Comment peux-tu dire une chose pareille ! s'indigna Mirabelle. C'est un hâbleur !
— Tu trouves ? Il semble très séduisant…
— Je préfère son frère, il paraît plus convenable…
— J'aime beaucoup leur accent du midi…
— Avez-vous remarqué le fils du jardinier ? interrogea Prune.
Les autres prirent les jumelles. Non, elles n'avaient pas remarqué le fils du jardinier…

*

Les deux frères guidèrent Peggy-Jeanne jusqu'à sa chambre.
— Elle est bien située, annonça Philibert, vous pourrez voir la mer.
Peggy-Jeanne entra. Confort et rusticité s'enchevêtraient harmonieusement. Un double lit tout blanc, des tapis en coton tressé jetés épars sur le sol en pierre naturelle, des tableaux naïfs et des babioles sur les murs, tout était coquet, désuet, la chambre sentait le propre. Peggy-Jeanne pensa qu'elle pourrait habiter là sa vie durant.
Dans la salle de bains, elle admira le même luxe simple du détail, le rideau de fleurs brodées, le coquillage porte-savon ou encore les aquarelles qui réchauffaient le carrelage blanc des murs. Elle ouvrit la porte-fenêtre et sortit sur le balcon.
Depuis toute petite, la vue de la mer lui procurait une intense émotion mystique qui la portait au bord des larmes. Elle surprenait l'infini, là, sous ses yeux, elle percevait le choc bombé des éléments.
Elle apprenait le début et la fin.

Elle resta un moment, enfoncée dans l'horizon mi-turquoise mi-ardoise, puis, saisie d'une frénésie de découverte, elle s'arracha de sa contemplation et rentra dans la chambre.
Elle rangea le contenu de sa valise dans l'armoire, changea sa tenue de voyage contre celle de la parfaite vacancière : short, T-shirt et espadrilles.
Tout émoustillée du plaisir de revoir la mer, elle descendit l'escalier en bondissant.
Devant l'entrée, Philibert lui glissa avant qu'elle ne sorte :
« Le repas sera servi à dix-neuf heures trente ; vous dînerez à notre table, nous comptons sur vous ! »

Un étroit sentier rocailleux se tortillait jusqu'à la plage. Elle trembla légèrement en entendant, plus très loin, le sourd grondement qui montait et descendait au rythme de la respiration. Elle avança encore, et là, elle vit la mer.

Une coulée torride de bonheur pur, une joie farouche et écrasante.
Elle dévala le chemin en se griffant aux ronces, atteignit une étroite bande sableuse, courant, plus vite, plus vite encore, ivre d'extase. Enfin, elle effleura les premières marques blanchies d'écume et de sel.
Elle ôta ses espadrilles, sentit la fraîcheur du sable mouillé et, doucement, avec respect, elle laissa les vagues saisir ses chevilles. Ses poumons se gonflèrent et se libérèrent de soulagement. Elle était arrivée…

« Que c'est donc émouvant ! » sanglota une petite fée, et on dut lui prêter un mouchoir.

*

Peggy-Jeanne s'allongea sur le sable sec, joua à le faire couler entre ses doigts en mettant de côté les coquillages et les morceaux de verre patiné.
Le monde raisonnable avait disparu. Là, à ce moment-là, les odeurs, les couleurs et les sons rebondissaient autour d'elle.
Elle était seule sur ce petit bout de plage bien caché par une végétation dense qui la bordait. Les estivants occupaient d'autres emplacements où ils pouvaient savourer les attraits de la civilisation : cabines, douches, chaises-longues, parasols, maîtres-nageurs, boissons fraîches ou glaces à la buvette. Elle se sentait épuisée maintenant, comblée par l'effervescence de tous ses sens.
Sur le chemin de la pension, elle se retourna encore pour saluer la mer. « Je reviendrai demain… »
La mer répondit en soulevant quelques-unes de ses plus belles vagues.

Elle se doucha, choisit l'un des lits et s'y laissa engloutir.
Après un court sommeil elle se réveilla, neuve et aérienne.
Le soleil de cet après-midi avait déjà teinté sa peau d'un imperceptible reflet mordoré.
Elle broda ses yeux d'un soupçon de fard, vérifia sa toilette et se rendit à la salle à manger.
C'était l'heure du repas.

Les deux frères étaient dans le hall. Ils l'escortèrent jusqu'à leur table où était assise Camille, la femme de Philibert.
— Les nouveaux arrivés ont toujours droit à des égards.
— Dès demain, on ne vous accordera plus aucune attention, ajouta Maurice avec malice.
— Ne les croyez surtout pas, dit Camille en pouffant discrètement. Désirez-vous reprendre une portion de melon ?
Tous les trois lui brossèrent un tableau pointu des pensionnaires.
— Regardez, la table devant la nôtre… Ce sont madame et monsieur Guillodoux, des habitués. Cela fait presque dix ans qu'ils passent leurs vacances ici. Ils ont une fille de votre âge environ.
— Oui, une jeune fille… disons… une jeune fille qui prend de la place. Elle viendra rejoindre ses parents demain ou après-demain.
— Je ne l'aime pas trop, avoua Camille à voix basse et en fronçant les sourcils.
— Elle est, paraît-il, un peu déprimée.

— Une peine de cœur, d'après son père.
— Et là, regardez…
Philibert désignait une autre table où était assise une femme grise.
— C'est Madame Gassal.
— Elle râle tout le temps, ajouta Camille…
Comme pour confirmer ses dires, la dame en question appela le serveur d'une voix aigrelette :
— Je ne mangerai pas ce poulet, se plaignait-elle, j'avais demandé un accompagnement de pommes de terre, je ne veux pas de ces frites !
Le serveur bredouilla que les frites étaient faites avec des pommes de terre, mais la dame glapit d'une voix plus astringente encore :
— Je ne vous demande pas votre avis ! Reprenez ce plat, je n'en veux pas. Qu'y a-t-il d'autre ?
Le serveur était embarrassé. Philibert lui fit un signe de conciliation, s'excusa auprès de Peggy-Jeanne et se dirigea vers la cliente belliqueuse. Il dit au serveur :
— Jean, apportez donc un filet de sole pommes vapeur à madame Gassal… Vous aimez le poisson, n'est-ce pas madame Gassal ?
— Certainement, certainement… marmonna la dame qui regrettait déjà son poulet…
Philibert regagna sa place en riant.
— Bon, c'est arrangé !
— … Pour le moment !
— Il n'y a que Philibert qui arrive à la calmer ! dit Camille en le regardant avec admiration.
Peggy-Jeanne remarqua un monsieur au maintien noble, au teint hâlé ; il croisa son regard et lui sourit en inclinant la tête.
— Ce monsieur, là-bas, qui est-ce ?
— Ah, monsieur Kachaki ! Il est hindou. À vrai dire, on le dit un peu fakir…
— Il a des dons de voyance, dit-on…
— Il est connu, dit-on…
— Une bonne réputation, dit-on…
Les deux frères énumérèrent les tours de passe-passe qu'il aurait faits, et les petites fées écoutaient elles aussi avec attention.

— Attention ! fit Prune. Baissez-vous, ce monsieur Kachaki regarde dans notre direction…

*

Philibert, Maurice, Camille et Peggy-Jeanne restèrent un moment encore à table à converser. La salle à manger se vidait peu à peu et la jeune fille ébaucha des signes de fatigue ; elle ne put se retenir de bâiller, et prit congé :
— J'ai passé une superbe soirée en votre compagnie…

Avant de se mettre au lit, elle se tint un moment sur le balcon.
La lune argentait les vagues.
Des guipures de diamant étincelaient jusqu'aux astres…

Monsieur Kachaki

Chapitre 3

Monsieur Kachaki se réveillait souvent dès l'aube.
Il se levait aussitôt, tout rouillé de brumasses de sommeil, buvait un café noir amer qui le bousculait hors de son engourdissement.
Alors, la tête limpide, il se recouchait avec un plaisir indicible, savourant sous son drap la détente de tout son corps jusqu'aux orteils.
Il restait ainsi un long moment, faisant des mots croisés ou des sudokus.
Il lui fallait cette parenthèse duveteuse pour chasser la nuit, les rêves, et se préparer à affronter les vicissitudes du quotidien.
Ce moment était le meilleur de la journée, et rien au monde n'aurait pu l'empêcher de s'y adonner.

Monsieur Kachaki n'était pas fakir pour un sou, pas même hindou…
En fait, Albert Petigatau - de son vrai nom - était employé dans un supermarché au rayon des produits laitiers. Responsable de l'ordre, de la propreté du comptoir et de la mise à jour des tarifs, il vérifiait la fraîcheur des produits, maintenait l'agencement des plaquettes de beurre et des petits pots de yaourts et de crèmes, ajustait les piles de fromages selon les marques, et tout et tout.
Il avait les qualités d'un employé modèle : détermination, ponctualité, discrétion. L'année dernière son chef de rayon l'avait félicité pour le grand nombre de camemberts hors-série qu'il avait réussi à écouler pendant une saison.
Il avait même reçu une prime et le patron du supermarché, en personne, s'était dérangé pour lui serrer la main.
« Albert Petigatau, roi des camemberts… » se disait-il en riant de lui-même.

Petit homme un peu chauve et terne, il avait toujours été réservé dans ses relations avec les autres, soucieux de ne gêner personne. Il n'avait pas eu une vie bien facile, tout étranglé dans ses inhibitions qu'il était.

En vacances, Albert Petigatau chassait ses angoisses en s'inventant des identités imaginaires plus valorisantes, en interprétant des rôles qui le délogeaient de l'insignifiance de son existence. Et cela marchait comme sur des roulettes : il devenait plus grand, moins chauve, disert et charmant. Grâce à son imagination, ses rôles fictifs se paraient d'une lumineuse aurore qui mettait du plaisir et du rire dans sa vie…
L'année dernière, il s'était fait passer pour un commissaire de police et s'était amusé comme un petit fou.

Il avait remarqué les petites fées :
« Il ne faut pas être fakir pour les voir, elles ne sont vraiment pas discrètes et manquent de retenue. »
pensa-t-il.
Il se demandait si elles allaient percer son subterfuge.
« Bah ! Elles n'y arriveront pas, je serai plus malin. »

Seul pensionnaire dans la salle à manger du Cocotier, il était attablé devant un chocolat chaud crémeux, lorsque Peggy-Jeanne entra.

— Déjà levée, mademoiselle Peggy-Jeanne ? Vous êtes matinale ! C'est comme moi. Venez donc vous asseoir à ma table…
Elle accepta sans plaisir ; non, non, elle n'avait aucune envie de discuter avec qui que ce soit. Son seul souhait était de vite achever son petit déjeuner et de retrouver la mer. Elle en avait rêvé toute la nuit. Cent fois, elle s'était vue grimper le petit sentier rocailleux.
L'immensité de la mer l'embrassait de ses larmes froides, l'enlaçait de ses bras d'écume, et se métamorphosait, tour à tour cruelle et perfide ou tendre et maternelle.

Monsieur Kachaki lui tendit un pot :
— Vous devriez goûter ce miel de Provence. Il est singulièrement bon, il a un goût de soleil et de lavande.
Elle s'absenta avec regret de sa rêverie, et ébrécha un grognement qui pouvait passer pour un remerciement.
— Vous avez sans doute envie d'aller à la plage ce matin, dit-il encore.
Elle le dévisagea, étonnée :
— C'est exact ! Comment avez-vous deviné ?
Il esquissa un sourire modeste en se souvenant à temps de son identité de vacances. Le pseudo-fakir prit une posture inspirée, ce qui provoqua chez Peggy-Jeanne une immédiate admiration :
— Alors, c'est donc vrai ! Vous êtes… vous êtes… ?
Il scruta attentivement la jeune fille. Une courte seconde, il faillit lui avouer qu'il n'était qu'un employé dans un supermarché, au seul titre redondant de « roi des fromages ». Il ricana au fond de sa tête :
inutile d'être doté de pouvoirs ou de dons surnaturels pour deviner où elle irait ce matin : tous les vacanciers se précipitent à la plage dès leur arrivée !
Elle posait sur lui un regard si candide, et elle semblait tellement fascinée, qu'il abonda en son sens :
— Si je suis devin ? Un peu, dit-il en prenant un air modeste.
— Lisez-vous aussi dans les pensées ?
Il fit une moue qu'elle comprit comme un acquiescement.
Peggy-Jeanne était encline aux confidences à présent :
— J'avais une tante télépathe… Je ne l'ai malheureusement pas connue : elle a disparu alors qu'elle avait dix-neuf ans, probablement enlevée par des extra-terrestres… Je n'ai quant à moi hérité d'aucune de ses facultés.
— Comme c'est dommage ! dit monsieur Kachaki, avec soulagement.
Si cette petite dinde avait eu des dons de télépathie, cela aurait risqué de lui faire de la concurrence, voire même de lui nuire !
Il avait hâte de changer de sujet :
— À quelle plage allez-vous ?
— J'étais hier après-midi derrière le Cocotier. J'ai été émerveillée par l'endroit, et j'ai eu beaucoup de chance : il n'y avait personne !
— Bien sûr ! C'est une « plage sauvage » !… Peu de gens la connaissent. Les estivants préfèrent les plages privées, ratissées, filtrées ! Néanmoins, soyez prudente. Les courants marins peuvent être traîtres, et cette plage n'est assurée d'aucune surveillance.
Elle le remercia de ses conseils et promit de ne prendre aucun risque.

Le fils du jardinier

Chapitre 4

Les petites fées, assises autour d'une table ronde, se préparaient :
c'était l'heure de leur partie de cartes. Mirabelle les mélangea, Prune tira sur la nappe pour en effacer les plis, les autres attendaient.
De temps en temps, l'une d'elles jetait un coup d'œil pour vérifier ce qui se passait en bas.

*

Peggy-Jeanne emprunta le même sentier que la veille, mais aujourd'hui elle prenait son temps, humait les senteurs marines, absorbait le rythme du souffle haletant de la mer.
« Ça y est, se dit-elle avec joie, la voilà ! »
Il était tôt, le soleil ne libérait pas encore toute la fougue de ses rayons. Peggy-Jeanne ôta ses espadrilles, les mit dans le sac qu'elle portait en bandoulière et, les mains dans les poches de son short, les pieds dans les premières vagues, elle entama une longue marche parallèle à la mer, escaladant parfois des rochers lisses incrustés de coquillages.
Elle traversa des plages surveillées encore peu côtoyées à cette heure matinale et en profita pour se lancer dans des vagues flegmatiques et nager jusqu'au bout de son souffle. Puis, reprenant sa promenade, elle croisa des pêcheurs sur des pontons verdis par les algues, continua jusqu'à ce qu'elle arrive à un mur de rochers coupants qu'elle ne comptait pas du tout escalader. Trop de risques !
Elle rebroussa chemin en croisant beaucoup plus de monde.
Les plages devenaient turbulentes maintenant et elle hâta le pas.
De retour à « sa » plage, elle sortit de son sac une serviette de bain qu'elle étala sur le sable. Elle s'allongea de tout son long, creusant et modelant le sable aux formes de son corps en frémissant d'aise.
D'autres personnes s'étaient installées aux alentours, mais elles n'étaient ni nombreuses ni gênantes.

— Attention ! fit une voix qui la tira brutalement de sa quiétude. Attention, vous vous trouvez juste au-dessous d'un trou…
Elle se leva immédiatement, sans comprendre. Un jeune homme s'approchait d'elle en riant, le bras levé vers le ciel.
— Quel trou ? demanda-t-elle contrariée, en suivant du regard la direction qu'il désignait.
— Le trou dans l'ozone, bien sûr !
— Vous vous croyez malin ? Vous m'avez fait peur !
— Allons, ne m'en voulez pas, je plaisantais. Je vous ai aperçue hier soir, vous êtes en vacances au Cocotier ?
Peggy-Jeanne était furieuse de cette intrusion. « Qu'il s'en aille ! »

Le jeune homme se présenta, il s'appelait Gustave :
— Je me mets à côté de vous, cela ne vous dérange pas, n'est-ce pas ? demanda-t-il en dépliant une serviette qu'il étendit à quelques dizaines de tout petits centimètres de distance de la sienne.
Il n'attendit pas de réponse et fit semblant de ne pas remarquer sa moue cannibale.
— Quelle chaleur ! La mer est bien tentante… Ah, je succombe ! Voulez-vous vous baigner avec moi ?
Elle répondit avec agacement qu'elle avait déjà longuement nagé, et que cette plage n'était pas surveillée. Il haussa les épaules : un sportif de sa trempe était au-dessus de ces craintes. Il courut vers les vagues et nagea énergiquement un quart d'heure en affinant consciencieusement son style : il était sûr que Peggy-Jeanne le regardait. Effectivement, elle ne le quittait pas des yeux et s'amusait de constater que le jeune homme restait prudemment dans l'eau peu profonde ; on voyait le fond qu'il pouvait certainement toucher de ses bras ; néanmoins, elle dut reconnaître qu'il était bon nageur.
Il revint vers elle, tout ruisselant, frais, joyeux :
— Elle est bonne ! J'ai croisé des dauphins énormes !
Elle entra dans son jeu, oubliant le déplaisir de la rencontre :
— Sans blague ? Vous avez bavardé avec eux ? J'ai aussi aperçu deux ou trois baleines…
— Bien sûr ! Que pensez-vous de celle qui s'emmêle les nageoires ?
Ils rirent ensemble. Leur incohérence vagabondait sur le même boulevard.
— Je m'appelle Peggy-Jeanne, dit Peggy-Jeanne. Êtes-vous ici en vacances ?
— Je suis né dans la région, mais j'habite la capitale depuis quelques années. Je viens ici tous les ans, un peu par plaisir, surtout pour mes occupations professionnelles.

— C'est lui le fils du jardinier ?
Les autres petites fées répondirent « oui », sans enthousiasme.

*

Il lui parla de la boutique d'antiquités qui lui appartenait. L'une des plus renommées de Paris, affirma-t-il. Cela marchait si bien qu'il projetait d'agrandir la superficie du magasin en réalisant l'achat et l'aménagement de l'étage du dessus. Un investissement énorme !
D'autant plus astreignant qu'il venait tout juste de se trouver un coquet petit appartement dans le seizième…

Rien que ça ! pensa Peggy-Jeanne. Quel fanfaron ! »
Sa passion pour les antiquités dominait tout, dit-il encore :
— Il n'y a pas de foire où je ne sois allé. En cette saison, il y a de nombreuses brocantes dans la région. Tous les dimanches, il y en a une à Villeneuve-Loubet. Je vous y accompagnerai si cela vous intéresse, je connais l'ensemble des exposants. On peut souvent choper de bonnes occasions… Aujourd'hui, c'est la Foire au Troc à Mouans-Sartoux. Il ne faut pas manquer cette manifestation, elle est unique. On y

trouve de tout : brocante, artisanat, vente de produits de la région. J'irai cet après-midi. Êtes-vous libre ? Je peux vous y conduire si cela vous tente.
Peggy-Jeanne accepta aussitôt. Elle adorait chiner.
Ils convinrent de se retrouver l'après-midi.
Plus tard, elle consentit à se baigner en sa compagnie, à condition de rester « là où on a pied. »
Ils redevinrent des enfants. Beaucoup d'adultes abandonnent leur âge sur le sable au moment de se baigner dans la mer. Gustave et Peggy-Jeanne jouèrent dans les vagues. Ils dénichèrent deux beaux bernards-l'hermite qu'ils reposèrent au fond de l'eau, puis il lui proposa d'apprendre la nage « à la moule » et se mit à faire le pitre de telle façon qu'il avala malencontreusement un bon litre d'eau salée.

Tel un héros blessé et sottement humilié, toussant et crachant, c'est au bras de sa nouvelle amie qu'il se laissa conduire jusqu'à sa serviette.
Il toussa encore, un brin fâché du rire qu'elle laissait gambader jusqu'à lui ; finalement, heureux de tant l'amuser, il finit par rire plus fort qu'elle. Elle examina ce garçon un peu absurde au visage cramoisi de s'être étranglé, ce corps bronzé étoilé de gouttelettes vives, la chevelure très sombre moirée par le bain, la mèche collée sur le front, les yeux clairs couleur de miel épicé.

« Pas mal ! » pensa-t-elle.
Ils restèrent un moment, étendus sous le soleil, silencieux.
— C'est mon premier jour, annonça Peggy-Jeanne en se relevant, il vaut mieux que je ne m'expose pas trop et que je rentre.
— Veux-tu que je t'accompagne ?
— Penses-tu, c'est tout près ! À tout à l'heure…
Elle prit ses affaires et s'éloigna, tandis que Gustave s'écrasait contre le sable. Peggy-Jeanne lui plaisait bien, il avait tout de suite eu envie de la courtiser. « Jolie… un peu trop spartiate peut-être, songea-t-il. Le genre de fille à avoir des principes… »

Le fils du jardinier
Snob, roi de l'esbroufe et soi-disant riche

Chapitre 4 (suite)

Ils se retrouvèrent, comme convenu, l'après-midi. La chaleur se faisait moins rogue. Peggy-Jeanne avait enduit son visage d'une lotion après-solaire, ses pommettes embrasées pétillaient d'un charme coquet.
Avant leur rendez-vous, Gustave avait passé une heure à nettoyer la poussière et la saleté de sa camionnette. Néanmoins, la jeune fille fronça les sourcils en découvrant le mauvais état et l'âge avancé du véhicule :
— On voit que tu aimes les antiquités.
— Oui ? répondit-il en riant de travers. C'est vrai, cet ancêtre ne paie pas de mine mais je ne m'en sers que pour le transport de mobilier. Je roule d'habitude avec ma voiture personnelle, une toute nouvelle acquisition ; j'ai dû la laisser à Paris chez le garagiste pour les derniers ajustements : air conditionné, GPS, vision infrarouge, et j'en passe.

Il était doué pour altérer la vérité et ses mensonges se paraient d'un air de sincérité. Toutefois, Peggy-Jeanne ne tomba pas dans le panneau.
« Soi-disant riche, snob, et roi de l'esbroufe… me voilà bien ! » se dit-elle en soupirant.

En route, il se vanta de ses connaissances dans l'art de dénicher des objets ou des meubles de valeur.
Il lui demanda si elle fréquentait quelqu'un, y avait-il un homme dans sa vie, avait-elle un ami ? Elle répondit que non, en hésitant.
— Pas vraiment… Sébastien…
— Sébastien ? qui est Sébastien ?
— Un chasseur de dinosaures.
— Hein ? Des dinosaures ?
Il ne demanda plus rien.
« Des dinosaures ! Cette fille est folle ! C'est formidable ! »
Le voyage n'était pas long et ils arrivèrent peu après à Mouans-Sartoux.
Toute l'attention de Gustave se reporta sur la recherche d'une place où garer son véhicule. Chaque parcelle de terrain de la ville était assiégée par des artistes, des brocanteurs, des antiquaires, des touristes, des visiteurs, des badauds.
Des gens apportaient des bibelots qu'ils espéraient troquer contre des pièces convoitées.
Les uns étudiaient l'authenticité d'un baguier, d'un guéridon Empire ou d'un bijou ancien, d'autres négociaient la valeur de leur acquisition.
Des peintres de la région exposaient : les chevalets, surmontés de toiles aux couleurs butinées de soleil, gratifiaient les rues et les places ainsi investies de bouquets de lumières.

Les deux jeunes gens se séparèrent.
Ils se retrouveront plus tard devant la mairie.

Peggy-Jeanne se laissa attirer par tous les stands. Elle feuilleta des ouvrages de tout genre, acheta un fascicule sur la flore régionale, essaya ensuite un chapeau de feutre souple bleu nuit dont le nom de son ancienne propriétaire était encore marqué à l'intérieur sur un étroit galon écru cousu aux deux extrémités : Mathilde Luchault.
Peggy-Jeanne sourit en imaginant une vieille dame aux cheveux blancs tirés en chignon qui revêtait ce couvre-chef lorsqu'elle sortait faire ses courses.
Vivait-elle encore ? Elle n'avait pas dû le porter beaucoup, il semblait neuf.
La jeune fille décida de l'acheter…
— Oh, des bijoux !
Elle poussa un cri de joie en découvrant un bracelet en émail cobalt rehaussé de minuscules fleurs dorées.
Elle le mit à son poignet et, définitivement conquise, l'acheta pour une somme si modique que cela allongea encore son plaisir.

À l'autre bout du marché, Gustave entamait une palabre cruciale avec un vendeur et négociait le coût d'un bahut en chêne patiné orné de guillochis et de rosaces.
Il finit par l'acquérir au prix qu'il souhaitait, et sa jubilation n'était pas moindre que celle de la jeune fille.
On l'aida à mettre le bahut dans la camionnette, puis il se mit à la recherche de Peggy-Jeanne.

Elle était au lieu fixé, assise sur une pierre à l'ombre d'un pin, feuilletant le petit livre de botanique qu'elle avait acheté.
— C'est génial, j'ai trouvé…
— C'est prodigieux, j'ai acheté…
Ils éclatèrent de rire.
— Viens, dit Gustave, je t'invite à déguster un sorbet au citron vert.
Ils s'assirent à une table miraculeusement libre, dans un café bondé de consommateurs, et se racontèrent leurs achats.
Peggy-Jeanne montra le chapeau, le livre et le bracelet. Elle se coiffa du chapeau et il dit qu'il lui allait à merveille.
— Regarde, dit-elle, la dame qui le portait s'appelait Mathilde Luchault. Je suis sûre que c'était une vieille dame !
— Certainement ! À mon avis, elle avait un chignon blanc, un tas de petits-enfants, et un chat gris.
— C'est exactement ainsi que je l'imagine ! Elle habitait un mas provençal aux fenêtres étroites, et autour un jardin, des pierres, des bougainvilliers, du laurier-rose…
— Un olivier…
— Non, plus, au moins trois oliviers…
— Des pins parasol…
— De la lavande…
— Du romarin…
— Un citronnier…
— Du mimosa…
— Un palmier…
— De la vigne ?
— Bonne idée, oui, de la vigne !
Ils rirent, heureux de cette joyeuse complicité, de si bien communiquer, de se connaître. Le rire de Gustave était très communicatif, drôle.

Elle entendait son rire et c'est ce qu'elle se disait : « Il a un rire drôle. » Elle rit de plus belle, en eut les larmes aux yeux. Elle ôta ses lunettes de soleil et chercha un mouchoir dans son sac.
Il la contempla intensément, et lui dit, d'une voix un peu lourde :
— Il y a de la musique au fond de tes yeux…
— De la musique au fond de mes yeux ? Celle-là, on ne me l'avait pas encore faite ! Que veux-tu dire ?
— Une musique plutôt douce, un peu désuète, tu sais, style troubadour et madrigal de la Renaissance, une mélodie chaude et nostalgique… Seules des personnes qui savent rire ou qui sont un peu folles ont ce regard.
N'importe quoi ! Peggy-Jeanne se moucha et s'essuya les yeux. Quel charmeur celui-là ! Quel beau parleur !
Mais elle aurait voulu que Gustave lui parle encore de la musique qu'il percevait au fond de ses yeux, de son rire et de sa folie.
— À propos de rire, dit-elle, une partie de mon nom me vient de mon arrière-grand-mère Peggy. Elle est célèbre dans la chronique familiale à cause de son rire.
Elle raconta l'épopée de Peggy son ancêtre, les brigands, le fou rire, la reine d'Angleterre, tout !
Puis vint le récit de la tante Jeanne kidnappée par des extraterrestres.

Gustave était attentif ; et frustré… Il n'avait rien à raconter, lui.
Il avait grandi dans un contexte ratatiné. Son père, ancien fermier, était aujourd'hui le jardinier de la pension Le Cocotier. Il travaillait dur. Taciturne, il rentrait chaque jour épuisé par son travail, parlait à peine, se couchait à vingt heures tous les soirs de la semaine, hiver comme été. Sa mère faisait des ménages chez des habitants de la région et n'était guère plus loquace.
Tous les souvenirs d'enfance et d'adolescence de Gustave trempaient dans une grisaille uniforme. Jusqu'à l'appartement où ils vivaient : si terne et si plat.
Il ne parvenait à remuer qu'une sombre pâte monotone, monochrome et monocorde.
Il avait beau gratter et racler, tenter d'arriver à une couche plus vivante, non… il ne trouvait que du gris, du gris, du gris.
Jamais de hors norme, d'inattendu, de hors propos, de non-conventionnel, d'extravagant ; jamais de fous rires ou d'enthousiasme.
Jamais de vraie gaieté ou de réelle tristesse. Rien. Rien de pointu, rien de brûlant, pas la moindre petite flammèche.
Aucune majuscule. Uniquement une file insipide de pointillés inefficients.
Il avait résisté à ce gouffre lisse. Car il avait de l'insouciance ; et de l'imagination ; et de la vanité ; et des mensonges, plein la tête.
Il se servait de tout ça pour dépasser cette vacuité. Le réel n'était là que pour lui tracer une route parmi les autres, « les gens ». Il apprit ainsi à réinventer la lumière, la sienne, et à remodeler des couleurs, à sa façon. À quelques pas seulement des valeurs et des préceptes moraux, il penchait davantage vers son moi qu'il aimait tendrement.
La sortie de l'adolescence fut marquée par les stigmates de l'acné juvénile.
Mal dans sa peau et anxieux, il restait à l'écart, inconditionnellement révolté, blessé dans son orgueil de beau jeune mâle injustement défiguré.
À vingt ans les petits boutons ingrats disparurent enfin. La peau saine, le menton gribouillé d'une courte barbe flegmatique, le corps modelé de centimètres et de muscles en plus, le voilà devenu un jeune homme au profil plaisant. Il se trouva beau et aima s'aimer.

Puis il trouva cet emploi de vendeur chez un antiquaire parisien.
Il se débrouillait bien, apprit vite les bases du métier et acquit un instinct sûr qui le menait sur la piste d'objets rares et précieux. Cet hiver, son patron l'avait envoyé dans sa succursale d'antiquités à Cagnes-sur-Mer pour y faire un remplacement. Peu d'acheteurs, les touristes se faisaient rares en cette saison, il s'ennuyait.
Il passait les fins de semaines chez ses parents. Leur maison avoisinait la pension Le Cocotier, alors, il prenait binette, râteau, bêche et avançait considérablement des travaux commandés par les deux frères.
Son séjour à la pension, aujourd'hui, était la récompense du travail qu'il avait accompli l'hiver dernier.

Contrairement à ce qu'il avait raconté à Peggy-Anne, il n'était qu'employé et non propriétaire.
Mais il aimait ce travail et, vraiment, son rêve était d'acquérir un magasin de ce genre.
Il avait appris toutes les astuces de vente et d'achat ; il estimait avec exactitude chaque style et savait discerner des trésors lors d'enchères ou de foires.
Le bahut qu'il venait d'acheter par exemple, était une affaire excellente qui ravira son patron à Paris.
S'il avait eu un peu plus de détermination et un peu moins d'insouciance, il aurait certainement pu réussir à monter sa propre boutique et à faire de son fantasme une évidence tangible.
Quant à l'appartement dans le 16e à Paris, quelle blague ! Mentir était pour lui si normal, qu'il ne savait pas toujours ce qui était faux et ce qui ne l'était pas. En vrai, il vivait tant bien que mal : son compte bancaire restait à découvert. Il partageait avec deux camarades un petit logement sur les bords du canal Saint-Martin dans le Xe.
Que dire encore de sa « voiture personnelle dernier cri » ?
Il n'avait que la camionnette de fonction, sale et poussiéreuse.

— Un fabulateur ! dit une petite fée en tirant un valet de carreau du paquet.
— Un mythomane ! dit une autre en louchant pour tenter de voir les cartes de sa voisine.
— Belote et rebelote ! dit Cassis en étalant son jeu. J'ai encore gagné !
— Belote ?
— Mais… à quoi joue-t-on ? Ce n'est pas au poker ?

T’as d’beaux yeux, tu sais…

Chapitre 5

Au marché de Mouans-Sartoux, le café était toujours aussi plein.
Un geste maladroit d’un consommateur fit tomber le chapeau de Peggy-Jeanne.
Gustave le ramassa, brossa du bout des doigts l’empreinte cendrée qu’avait laissée la poussière du sol, et le posa, en l’inclinant légèrement, sur les cheveux de la jeune fille.
Elle sentit ses joues s’embraser, sans que le soleil y fût pour quoi que ce soit. Gustave la regardait.
Il observait le geste qu’elle avait de couler interminablement une fine mèche de cheveux entre ses doigts. Le mouvement fluide et gracile l’hypnotisait. Il avait frôlé ses cheveux en lui remettant le chapeau et avait envie de les toucher à nouveau, désirait sentir leur consistance, les imaginait soyeux, satinés, doux. Il finit par simuler la découverte d’un corps étranger.
— Excuse-moi, tu as quelque chose, là…
À la façon d’un prestidigitateur, il épousseta la chevelure qui dépassait du chapeau, la secoua délicatement comme pour dégager l’intrus, puis présenta à Peggy-Jeanne un brin d’aiguille de pin qu’il avait repéré auparavant sur la table.
Ce n’était pas tout, il y avait autre chose :
— Veux-tu bien ôter tes lunettes de soleil ? Je voudrais voir tes yeux.
— Tu les as regardés auparavant : tu m’avais dit qu’on y voit de la musique !
— C’est vrai. Tes yeux chantent quand tu ris, ils se remplissent de tous les ors du monde. S’il te plaît ?
« Un poète » se dit la jeune fille, hésitant entre la moquerie et l’émotion.
Elle leva une main mais il devança son geste et enleva lui-même les lunettes. Un peu perdue, elle rit pour se donner une contenance.
Il se dit qu’il n’avait jamais vu des yeux pareils.
— Je n’ai jamais vu des yeux pareils, bredouilla-t-il.

Les petites fées jouaient encore aux cartes.
Cerise soufflait sur les verres des jumelles pour les embuer et mieux les nettoyer.
— Quel est l’atout ? demanda-t-elle.
— C’est trèfle ! Tu pourrais quand même faire attention au jeu : tu vas perdre de nouveau !
— Je sais, je sais… Mais ce qui se passe entre ce chenapan et notre petite Peggy-Jeanne me perturbe…
— Et dix de der ! annonça triomphalement Cassis.
— Zut ! Bile de rouille et fiel de cloque ! C’est encore toi qui gagnes… À mon tour de distribuer.
Prune assembla les cartes, les mélangea avec dextérité, et commença la distribution en demandant à Groseille qui avait pris les jumelles :
— Alors ? que se passe-t-il en bas ?
— Non ! s’exclama Groseille soudain. Oh ! Il ne va pas… Non !

Elles laissèrent tomber leurs cartes et se précipitèrent vers le rebord de la Terre, pour mieux voir…

*

Gustave était ému. Son corps, dérouté, n'en faisait qu'à sa tête… Il avait pris la main de la jeune fille dans la sienne. S'il lui caressait les doigts, c'était d'un mouvement instinctif dont il n'était pas vraiment conscient.
C'était le même geste qu'il effectuait lorsque, tout petit enfant, il s'accrochait à son doudou de chiffons, pour se sécuriser.
Peggy-Jeanne sentait le trouble du jeune homme et ne savait comment réagir. Libérer sa main ? Elle n'en avait pas envie.
S'abandonner à l'enchantement de l'instant ? C'était tentant, mais elle soupçonnait Gustave de ne pas s'arrêter là.
« Voilà ! Qu'est-ce que je disais ! » pensa-t-elle au moment où la bouche du jeune homme se posa sur la sienne. Elle remarqua qu'il semblait dans un état second ; il n'avait même pas l'air de savoir ce qu'il faisait. Elle, elle se sentait hyper, hyper lucide, les joues plus enflammées que jamais.

Les fées n'étaient pas contentes du tout. Elles s'agitaient et tapaient du pied, marmonnaient des imprécations, hésitant quant à la conduite à suivre…

*

Quelque chose ranima Gustave – probablement le roi de pique que Cerise lui avait lancé de tout là-haut.
Il parut étonné de son incartade, voulut dire une phrase du genre « Ciel ! Que suis-je donc en train de faire ? » Heureusement, il eut le bon goût de se contenter de bafouiller.
Il était si grotesque qu'à nouveau Peggy-Jeanne éclata de rire.
— Ne ris plus, la supplia-t-il.
Il faisait déjà presque complètement nuit. Gustave paya l'addition, se souvint du bahut qu'il avait acheté ; il voulait que Peggy-Jeanne le voie :
— C'est un buffet superbe, une occasion rare.

Ils se rendirent à la camionnette et Peggy-Jeanne put admirer le meuble. Sur la route du retour, elle perçut qu'à chaque arrêt du véhicule, la main droite de Gustave quittait le volant, cherchait la sienne, mais très vite reprenait sa place, comme si une force inconnue le rappelait à l'ordre.
Elle-même sentait sa main gauche attirée comme un aimant vers la sienne, le même phénomène se produisait et la main retombait sagement sur ses genoux.
Peggy-Jeanne souriait et rêvait… Parfois, les lendemains paraissent si attrayants qu'on se permet de les espérer. « Demain, que se passera-t-il demain ? »
La camionnette fit une embardée.

— Zoé arrive demain, dit Gustave soudain, alors qu'ils atteignaient Villeneuve-Loubet.
Des tessons de rêve s'éparpillèrent, giflés par un vent malveillant.

— Zoé ? Qui est Zoé ? demanda Peggy-Jeanne d'une voix polaire.
— La fille des Guillodoux. Ils sont à la pension depuis une semaine. Ils viennent ici tous les ans.
— Philibert et Maurice m'en ont parlé hier soir. Elle a connu dernièrement une peine sentimentale je crois ?
— Oui… Son père m'a dit qu'elle était quasiment fiancée avec un riche québécois ; exactement le genre de type qu'il lui fallait. Et paf, il a disparu. Une semaine après, elle a appris qu'il était déjà marié et avait une grande fille. Quel dommage ! Tiens ! je serai content de la revoir… J'essaierai de la distraire. Ah ! cette Zoé… quelle fille !

Gustave déroulait un film où Peggy-Jeanne n'était plus la vedette, ne jouait aucun rôle, même pas en figuration ; elle était sortie de l'affiche. Aïe ! piqûre dans la poitrine. Le jeune homme connaissait Zoé depuis longtemps, ils étaient certainement bons amis, plus peut- être.
« Une jeune fille qui prend de la place » avaient dit les deux frères hier soir, que voulaient-ils dire ?
Et lui, Gustave, que ressentait-il pour cette Zoé ? Voyait-il aussi de la musique, des madrigaux, des troubadours au fond de ses yeux ? L'avait-il embrassée ? Peggy-Jeanne ne connaissait Gustave que depuis ce matin, mais les dernières heures qu'ils avaient passées ensemble, cette drôle de communion du langage les avaient rapprochés, indubitablement.
« Trop même » se réprimanda-t-elle. La pensée que Gustave avait peut-être des affinités pour cette Zoé lui faisait mal.
« Hé ! Il faut que je me ressaisisse ! Je n'en suis qu'à mon premier jour de vacances, et déjà mon cœur se détraque ! Allons ! Peggy- Jeanne, ma fille, reprends-toi ! »

« Peggy-Jeanne, ma fille, reprends-toi ! » venait de souffler Prune…

*

— Je laisse le bahut dans le coffre. Demain matin, je le porterai à Grasse où… où l'un de mes concessionnaires l'acheminera jusqu'à… mon magasin, à Paris. Nous n'étions pas loin, mais tant pis, il est trop tard.
En fait il y avait pensé : Grasse n'était qu'à une vingtaine de minutes de la Foire au Troc de Mouans-Sartoux, mais la jeune fille l'accompagnait et aurait pu alors découvrir que l'acquisition était pour son patron et non pour lui…
— Ensuite, j'irai à l'aéroport de Nice pour accueillir Zoé. Si tout se passe sans accroc, nous serons de retour au Cocotier pour le repas de midi. Nous mangerons ensemble tous les trois, tu veux bien ? Cela vous permettra de faire connaissance. Tu verras, elle est sympa… Je me demande si elle a vu le film que je lui avais recommandé ? Tu sais qu'elle a failli se noyer l'année dernière ? Dans quel état elle était… Et moi qui riais… Elle était furieuse ! Zoé… Je n'en peux plus, je suis exténué, je vais tout de suite me coucher. À demain !

Il l'abandonna en laissant l'ombre d'un baiser plat sur la joue.
Peggy-Jeanne resta sur place, déconcertée.

Cette journée, tellement riche en émotions chaudes et en secousses du cœur, s'achevait de guingois, vidée d'air comme un soufflé sorti trop tôt du four. Son engouement récent se métamorphosait en pluies orageuses.
Elle entra à son tour dans la pension, en pleine confusion, et se mit au lit.
Elle ne put trouver qu'un sommeil déchiqueté.
Elle se tournait et se retournait, les draps en bagarre, ne trouvant aucun confort.
Le même rêve la harcela toute la nuit : Zoé, sous les traits d'une sauterelle géante et au visage de pintade très maquillée, sautillait dans un jardin où se bousculaient des bougainvilliers, du laurier-rose, des oliviers, des pins parasol, de la lavande, du romarin, un citronnier, du mimosa, un palmier et même une vigne… Gustave s'accrochait au cou de la sauterelle, faisait des bonds lui aussi, et n'avait plus un seul regard pour Peggy-Jeanne. Pire, il disait à la laide bestiole :
— On voit de la musique au fond de « tes » yeux.
— Mais… dans les miens aussi… Regarde mes yeux…
— Je sais, je sais, je sais, mais, mais, mais, Zoé… Zoé, Zoé, Zoé…

Zoé

Chapitre 6

Une nuit de mauvais sommeil laisse des traces et l'activité de l'esprit en est troublée ; les pensées oscillent vers l'excessif. On ne remarque pas, ou à peine, que les cauchemars continuent à nous projeter des ombres disproportionnées.
Peggy-Jeanne se réveilla très tôt, l'aube effleurait à peine la lisière du jour. Chez cette jeune fille fragile, d'une sensibilité de sismographe aussi perceptible que celle d'un petit oiseau, la réalité frôlait le drame.
Des images lancinantes se frangeaient autour d'elle, inlassablement. Encore, et encore. Elle se reprochait d'avoir cédé à son élan, suspectant Gustave de s'être joué d'elle ; elle envisageait même d'interrompre ses vacances et de rentrer chez elle retrouver le fidèle et gentil Valentin, son jeune voisin, le frère de Sébastien-le-chasseur-de-dinosaures. Quelle famille adorable… Valentin, si dévoué. Il entrera en Terminale à la rentrée, un peu grâce à elle car elle l'aidait dans ses études. Lui, petit génie de l'informatique, accourait à son secours pour récupérer des dossiers égarés ou débloquer un programme subversif. Toujours disponible. C'est lui qui l'avait escortée à la gare : « Cette valise est trop lourde pour toi, je t'accompagne ! » Quel garçon attentionné !

Elle pensait fort à Valentin ce matin-là. Il y avait entre eux une grande, belle et franche amitié : il était plus jeune, comme un petit frère pour elle, ce qui harmonisait l'affection qu'ils ressentaient l'un pour l'autre. Surgi de la bousculade de cette nuit crispée, Valentin se parait de toutes les qualités de la Terre, tout l'opposé du fourbe Gustave. Quant à cette Zoé, elle pouvait bien accaparer Gustave si elle le désirait, Peggy-Jeanne s'en fichait comme de sa première barboteuse. Pourquoi ce perfide individu lui avait-il infligé une telle déception ? Pourquoi avait-il donné tous les signes d'un début de passion alors que sa pensée ne quittait pas cette répugnante Zoé ?
Peggy-Jeanne se souvenait de la manière dont il avait caressé sa main, elle respirait encore sa bouche sur la sienne.
« On voit de la musique au fond de tes yeux… On voit de la musique au fond de tes yeux… »
En fait de musique, un *De Profundis* à faire pleurer les tomettes provençales ponctuait ce début du jour.

Gustave dormait bien, lui, d'un sommeil serein. Si on l'avait averti de l'état d'âme de Peggy-Jeanne, il aurait été stupéfait. Il ne se souvenait pas avoir ressenti un tel élan envers une jeune fille, ni d'avoir jamais été déstabilisé à ce point. Certainement pas avec Zoé ! Une fille bien plaisante Zoé, certes ! Encore qu'empesée d'un caractère pas commode. Soyons franc, elle pouvait être carrément odieuse !
Il y a deux ans, ils avaient fait l'amour ensemble à maintes occasions, mais sans la moindre once de passion. Ils n'avaient été que deux partenaires de vacances qui désiraient les passer le plus agréablement possible.

Zoé était jalouse de nature, mais elle avait appris à dissimuler ce sentiment. Elle n'éprouvait pas un penchant vraiment marqué envers Gustave et supportait relativement bien ses écarts amoureux ; à condition que ça ne se passe pas devant

elle. Elle présente, elle entendait occuper la première place telle une maîtresse intransigeante qui domine son esclave et qui a des droits sur lui. Pas question de céder sa place – OK ?

De bon matin il partit à Grasse où il fut reçu à bras ouverts par l'antiquaire à qui il vendit le bahut, puis il reprit la route pour se rendre à l'aéroport de Nice. La mère de Zoé souffrait de sa sciatique et c'est pourquoi les Guillodoux avaient demandé au jeune homme d'accueillir leur fille.

Lorsque Zoé l'aperçut, elle courut vers lui. Gustave prit la valise, le sac de voyage, et bras dessus, bras dessous, ils se hâtèrent de quitter la foule de vacanciers qui obstruait le hall de l'aéroport.
Zoé était grande et mince mais pas vraiment jolie. Elle avait une allure sèche, à peine assouplie par deux années de danse. Malheureusement, cela avait épaissi ses jambes de mollets trop musclés. Les traits de son visage étaient réguliers mais autoritaires, ce qui accentuait le nez serré, un peu long, le menton acide, la bouche coincée. Ses élèves de la classe de physique-chimie savaient exactement à quel moment mademoiselle Zoé était plongée dans d'abyssales réflexions : elle roulait ses lèvres à l'intérieur de sa bouche, les faisant entièrement disparaître en ne laissant qu'une fente faiblement ourlée qui bouleversait sa figure et dévoilait une face simiesque…

La nature de Gustave était celle d'un suiveur, il laissait Zoé le dominer et cédait à ses caprices. En fait, il avait un peu peur d'elle ; mais cela, il ne se l'était jamais avoué et elle, elle ne l'avait jamais remarqué. Elle ne dit mot de sa récente déception sentimentale avec le riche québécois. Gustave tenta une allusion qui fut aussitôt repoussée :
— On en discutera une autre fois…
Il aurait adoré parler de Peggy-Jeanne, raconter les sentiments si forts qui l'agitaient depuis la veille. Il crevait d'envie de partager cette émotion, et Zoé aurait été la confidente idéale. Hélas, cela n'était pas le bon moment, pas tant qu'elle pleurerait son amour déçu, son Québécois envolé !

Ainsi que Gustave l'avait prévu, ils arrivèrent à la pension à l'heure du déjeuner. Dans la salle à manger, la nouvelle vacancière fut accueillie par ses parents, reçut l'accolade de Philibert et de Maurice. Elle dispensa des saluts de reine aux membres du personnel, et se mit à table avec ses parents. Gustave fut convié à s'asseoir et à manger en leur compagnie. Il accepta en oubliant que la veille, il avait dit à Peggy-Jeanne qu'ils mangeraient ensemble avec Zoé. Plus tard, il la chercha des yeux, l'aperçut en présence de monsieur Kachaki. Il voulut capter son regard pour la saluer, mais elle ne le regardait pas et il renonça ; il ne l'avait pas vue depuis leur sortie à la foire et avait bien envie d'être à nouveau en sa compagnie.

Tant pis ! Il lui parlerait certainement plus tard.
Mais après le repas, Peggy-Jeanne resta introuvable.
Le jeune homme courut à la plage « sauvage », elle n'y était pas. Désœuvré, mécontent, il se baigna un peu, joua au badminton avec deux touristes suisses, but un café en leur compagnie, et rentra au Cocotier, impatient et désireux de voir Peggy-Jeanne.

Elle était étendue sur une chaise longue dans la fraîcheur du jardin de la pension et sirotait un apéritif en discutant avec une jeune personne installée à côté d'elle : Zoé ! Les jeunes filles invitèrent Gustave à s'asseoir avec elles.
— Peggy-Jeanne me racontait des histoires qui lui sont arrivées lors de ses six mois de remplacement, dit Zoé.
— Quels six mois ? De quoi parlez-vous ?
— Peggy-Jeanne est pharmacienne. Mais tu ne la connais peut- être pas encore, elle n'est arrivée qu'avant-hier.
— Nous avons fait connaissance hier, rectifia Peggy-Jeanne en souriant de travers du coin des lèvres. Gustave m'a emmenée hier à la Foire au Troc.
— Vous étiez à la Foire au Troc ? Celle de Mouans-Sartoux ? Oh ! j'ai très envie d'y aller aussi ! Gustave, quand m'y emmènes-tu ?
— C'est fini. La foire n'a duré qu'un jour.
La déception de Zoé fut de brève durée. La région ne manquait pas de festivités et elle était bien décidée à en voir le plus possible.
Elle reprit ses explications :
— Revenons-en à Peggy-Jeanne. Après l'obtention de son DES, elle a fait un stage de six mois à la pharmacie de son oncle. Allez, ma belle, continue…

Le soir, ils prirent le repas à la même table. Gustave guettait le regard de Peggy-Jeanne, mais elle ne le frôlait qu'à peine.
Il se sentit rejeté et malheureux.
À la fin du repas, Zoé se dirigea vers la table de ses parents et leur adressa quelques mots. Gustave glissa vite à Peggy-Jeanne :
— Je voudrais te parler.
— Qu'y a-t-il ?
— Pas maintenant, pas là. Viens avec moi. On fait un tour ?
— Bonne idée ! Zoé ! lança-t-elle à la jeune fille qui les rejoignait, nous allons nous promener, veux-tu venir avec nous ?
La consternation de Gustave était palpable. Zoé répondit :
— Non ma belle, je vais accompagner mes parents. Ils ont envie de flâner dans le vieil Antibes, et moi aussi. Mais, vous n'avez qu'à vous joindre à nous !
Gustave se taisait. Il tenait absolument à se retrouver seul avec Peggy-Jeanne. Il la regardait sans parvenir à croiser son regard qu'elle laissait vagabonder sans cesse ailleurs. Il avait dû commettre un impair, c'est sûr, mais ne cernait pas sa faute.
Elle, elle évitait sa compagnie, était triste à en mourir. Pour camoufler sa mélancolie, elle inondait Zoé et Gustave de rires et de sourires de mascarade.

En faisant la connaissance de Zoé, elle avait trouvé la jeune fille cultivée, assez intéressante, un peu arrogante.
Toutefois, son ton protecteur, ses « ma belle » à répétition, n'étaient pas à son goût. Elle se dit qu'elle devrait le lui dire avant que cela ne devienne intolérable.
Plus tard, lorsque Gustave vint les rejoindre, Peggy-Jeanne sentit son cœur se serrer. Il semblait si… inconfortable ; voilà, c'est cela, il semblait terriblement inconfortable ! Elle aurait voulu le prendre par la main et rire de toute la véhémence de ses pupilles musicales.
Bah ! Il n'était pas question de gâcher ses vacances qui ne faisaient que commencer.

Les petites fées applaudirent.

*

Et puis les « amourettes » de vacances, non, vraiment, ce n'était pas son style ! Ce jeune Gustave, tout séduisant qu'il soit, c'était fini !

Les petites fées applaudirent plus fort et Cerise en eut la paume des mains toute rouge.

*

— Alors, vous venez à Antibes ? interrogea Zoé pour la seconde fois.
— D'accord, dit Peggy-Jeanne.
— Et toi, Gustave ?
Gustave boudait. Il voulait son tête-à-tête avec Peggy-Jeanne. De dépit, il faillit refuser, mais finalement bougonna un oui courroucé, et tourna talon en annonçant qu'il les retrouverait dans quelques minutes.

— Qu'est-ce qui lui arrive ? demanda Zoé. Il est fâché ?
Peggy-Jeanne esquissa hypocritement une moue perplexe qui laissait supposer qu'elle n'en avait pas la moindre idée…
En compagnie des parents de Zoé, ils flânèrent longuement dans le vieil Antibes, parcourant les ruelles étroites, les petites places, visitant des ateliers d'artisans qui œuvraient toutes portes ouvertes.
Ils longèrent les remparts puis s'achetèrent des cornets de glace qu'ils dégustèrent, accoudés au surplomb des quais du port.
Enfin, Madame Guillodoux se plaignit d'avoir mal à la jambe – vous vous souvenez ? elle souffre d'une sciatique – et ils prirent le chemin du retour.
Gustave avait à peine desserré les dents de toute la soirée. Aussitôt arrivé au Cocotier, il marmonna aux autres une vague excuse et les quitta.

— Ne fais pas attention, ma belle, dit Zoé à Peggy-Jeanne, il a parfois des coups de tête, ça lui passera vite.
— Oh, je ne suis pas inquiète… Dis, veux-tu bien cesser de dire « ma belle » ?

Hélas, Zoé s'était éloignée et n'avait pas entendu.

"Ma belle…"

Chapitre 7

Le lendemain, Maurice remit à Peggy-Jeanne trois messages de Valentin qui étaient arrivés la veille. Il avait téléphoné ; il espérait qu'elle allait bien et ajoutait qu'elle lui manquait.
Immédiatement elle demanda la communication avec son cher Valentin : c'est sa mère qui répondit :
— Non, il est sorti. Tout va bien Peggy-Jeanne ? Vous n'avez pas pris votre portable avec vous ? Évidemment, un portable à la mer, ce ne sont plus des vacances ! Bien sûr, je lui transmettrai que vous allez bien et… il vous manque aussi ? Dites, vous a-t-il prévenue que Sébastien rentrait d'Argentine ? Vous n'étiez pas au courant ? Que dites-vous ? Il peut vous envoyer des messages sur le Net ? Je le lui dirai…

Chic ! le frère de Valentin, le chasseur de dinosaures, avait fini sa mission et était rentré en France, quelle bonne nouvelle !

Gustave se précipita vers Peggy-Jeanne dès qu'elle entra dans le hall de la pension.
— Il faut que je te parle. Depuis hier tu m'évites. Viens !
Il l'entraîna vers les marches de l'escalier, la tint par la main et la guida jusqu'à la courette qui servait essentiellement pour l'arrivée des marchandises.
— Mettons-nous là…
Il lui désigna une excroissance du mur qui présentait un entablement sur lequel ils s'assirent. Gustave tourna et retourna le revers de son bermuda, le nez collé au sol, l'œil battu d'un chien qui affronte le courroux de son maître :
— Que se passe-t-il ? Tu as l'air de m'en vouloir. Est-ce que j'ai fait quelque chose de mal ?
Gustave avait pris une contenance si lugubre que Peggy-Jeanne esquissa un écart.
Scène de dernier devoir… un corbillard noir… une Marche Funèbre accompagne le convoi… Requiem, la-la-la-la-la…
— Hier, continua-t-il de la même voix endeuillée, tu n'as cessé de me battre froid… Pourquoi ?
Zoé sortit vite du cortège mortuaire et enfila ses gants de boxe.
— Pourquoi ? Dis-moi plutôt pourquoi tu m'avais quittée si brusquement le soir de la foire ? Tu as modifié ton comportement dès l'instant où tu t'es mis à penser à Zoé et à me parler d'elle…
— Zoé ? Ah, Zoé…
Gustave eut une seconde de flottement, que diable venait faire Zoé dans cette histoire ? Subitement, il se rappela que les deux jeunes filles avaient passé un moment en tête-à-tête, hier.
Zoé aurait-elle raconté à Peggy-Jeanne leurs amours des étés derniers ? Lui aurait-elle dit ce qu'ils avaient fait ensemble ? Bon sang ! Zoé était si bavarde ! Pas étonnant donc que Peggy-Jeanne fasse sombre mine ! Il avait tout de suite deviné qu'elle était plutôt puritaine, un peu oie blanche. Mais… quels détails Zoé avait-elle pu lui confier ? Naufrage… Touché, coulé ! Gustave se noyait.
Il demanda :
— Que t'a-t-elle raconté ?

— Zoé ? Rien… Aurait-elle dû me raconter quelque chose ?
— Il n'y a strictement rien entre Zoé et moi, on se connaît à peine, je t'assure !
Pas de bouée à l'horizon… Comment allait-il s'en sortir ?
Un sucre rose emplit sa bouche :
— Revenons-en à nous…
— Zut ! J'en ai ras la tasse ! On discutera de cela une autre fois… Je n'ai pas encore pris mon petit déjeuner et j'ai hâte de me baigner…

Peggy-Jeanne était irritée à présent.
Et déçue… « Je suis allergique aux mecs pleurnichards. Quelle flaque ! Je le trouvais si bien l'autre jour… »

La salle à manger était presque pleine. Dans un coin, la sinistre Madame Gassal s'en prenait, une fois de plus, à l'un des serveurs.
Peggy-Jeanne s'assit en face de Zoé.
— Eh bien ! fit cette dernière, tu en fais une tête ! Tu as dérapé sur tes pantoufles ce matin, ma belle ?
Ce « ma belle » encore ! C'était agaçant à la fin.
— S'il te plaît, j'aimerais bien que tu ne me dises plus « ma belle » !
— Ah oui ? dit Zoé, en riant comme d'une bonne blague. Tu n'as pas répondu… Pourquoi tu fais cette triste mine ? Tu as mal dormi ou quoi ?
— Non… j'ai un peu mal à la tête, mentit-elle à demi.
Elle anticipait à peine. C'est sûr, elle n'allait pas tarder à avoir mal à la tête avec les « ma belle » de Zoé !
— Tu étais trop au soleil hier, ma belle !
Et voilà !
— Flûte-put-zut… ! Cesse de dire « ma belle », c'est ça qui me fait mal à la tête !
— C'est très mauvais le soleil à fortes doses, continua Zoé qui n'écoutait qu'elle-même. Il faut que tu mettes une crème solaire protectrice. Une bonne dose toutes les heures, quand tu t'exposes, tu verras, cela protège efficacement. Et couvre-toi la tête. Moi je ne sors pas sans mettre de chapeau.
Du coup, Peggy-Jeanne se sentit de plus mauvaise humeur encore et ses neurones commencèrent à tricoter des barbelés.
— Eh, arrête !
Zoé n'arrêtait pas. Elle éparpillait mille conseils qu'elle assurait plus efficaces les uns que les autres.
Peggy-Jeanne broyait la nappe avec une nervosité croissante ce qui lui donna des idées : étouffer Zoé avec, ou plutôt la pendre ? L'autre ne s'apercevait de rien. La dernière goutte de thé enfin bue, Zoé se leva, et Peggy-Jeanne laissa filtrer un long soupir de soulagement. Le sang revint couler normalement dans ses veines, la nappe retrouva sa place légitime sur la table, on avait évité le pire.
Elle était encore à table, enfin détendue, lorsque Zoé revint, apportant deux crèmes que, d'après elle, il était obligatoire d'employer…
Le teint brusquement poussiéreux de Peggy-Jeanne, ses poings serrés sur le bout de nappe à nouveau écrabouillé auraient pu alerter un quelconque observateur de la scène. Il aurait su, lui, qu'une guerre nucléaire allait s'abattre sur cette partie de la salle à manger.
L'une des deux protagonistes succombera, fatalement : Zoé allait-elle payer ?
Peggy-Jeanne vociféra :
« Je ne veux aucune crème ! »

L’explosion était imminente ; les petites fées vérifiaient le contenu de la trousse des premiers secours :
— Compresses stériles ?
— C’est bon !
— Sparadrap ?
— C’est bon !
— Lotion antiseptique ?
— C’est bon !
— Couverture de survie ?

*

Peggy-Jeanne allait sans doute sortir ses mitraillettes, mais ce fut un éclat de rire qui explosa ; probablement une larmichette, un fragment de mémoire de l’aïeule Peggy, qui avait traversé les âges…

Le ridicule, l’absurde, le grotesque de la situation furent décisifs.
Trop polie et trop charitable pour se laisser aller à un acte guerrier ou même au coup de poing vengeur sur le nez de Zoé dont elle rêvait, Peggy-Jeanne rit si fort qu’elle en eut les larmes aux yeux.
Zoé resta interdite… quelques secondes. Du cambouis collait désespérément à ses méninges.
Elle ne comprenait pas, ne voyait rien, n’avait même pas entendu le vigoureux « Je ne veux aucune crème ! » fort, net, distinct, mais ce fut comme si elle avait des bouchons dans les oreilles.
Elle avait décidé que son « amie » devait mettre une crème, et elle n’avait pas dit son dernier mot. Elle lui parla d’une autre gamme d’onguents aux extraits naturels qui conviennent à tous les types de peau. « Va à la pharmacie à Villeneuve-Loubet, ils doivent en avoir » et patati et patata…

Peggy-Jeanne avait perdu cette bataille. Elle était à bout.
L’acharnement de l’autre eut raison d’elle ; elle se leva vivement en bousculant sa chaise qui heurta la table de madame Gassal qui, surprise, se mit à hurler.

La débâcle… Peggy-Jeanne sortit, presque en courant, de la salle à manger.
Elle entendit derrière elle la voix indignée de Zoé : « Eh bien ! Qu’est-ce qui t’arrive ? »

La journée commençait mal.

Avoir de la suite dans les idées des autres

Chapitre 8

Peggy-Jeanne réussit à éviter Zoé et Gustave toute la matinée.
Elle vagabonda le long des plages et s'octroya une chaise longue dans une plage privée, chère, très huppée et peu encombrée.
Elle se calcina au soleil en faisant un pied de nez à Zoé et à ses crèmes protectrices.
Lorsqu'elle revint au Cocotier pour le repas de midi, son humeur était un peu moins à vif.
Elle demanda à monsieur Maurice l'autorisation de se brancher sur Internet afin de vérifier si elle avait reçu un courriel.
Chic ! Elle découvrit quelques lignes d'un message de Valentin. Lui aussi l'avertissait du retour de son frère Sébastien.
Gustave n'était pas encore dans la salle à manger et Zoé déjeunait avec ses parents.
Elle se dirigea vers une table libre, lorsque monsieur Kachaki lui fit signe :
— Asseyez-vous avec moi…
Pourquoi pas ? Elle déplia sa serviette, et suivit son conseil de commander des filets de rougets aux herbes.
« Ils les préparent très bien ici, c'est l'une des spécialités de la cuisinière. »
Elle parla peu pendant le repas, monsieur Kachaki fit les frais de la conversation.
Alors qu'elle entamait le dessert, Gustave arriva. Il la vit et se dirigea aussitôt vers sa table.

— Bonjour monsieur Kachaki, comment allez-vous ? Et toi Peggy-Jeanne, ça va ? Je t'ai cherchée ce matin, où étais-tu ?
— J'étais à la plage.
— Quelle plage ? Tu n'étais pas à « la nôtre » ?
— La nôtre ?

Elle voulut le scalper mais se retint.

— Tu es déjà bien bronzée. Zoé m'a dit que tu te mettais trop au soleil…
— Ah zut, elle m'énerve, mais elle m'énerve ! Qu'elle se mêle de ses affaires ! Et toi aussi tu m'énerves ! Je m'exposerai au soleil autant que je le veux, cela ne regarde que moi.
Gustave était atterré. Peggy-Jeanne avait parlé avec colère et il ne comprenait absolument pas la réprimande.
— Bien… Mais ne te fâche pas, je n'ai rien dit… dit-il, penaud comme un enfant grondé pour avoir renversé sa tasse de cacao.
Il bafouilla quelque dérobade et les quitta. Monsieur Kachaki se retenait de rire. Il n'aimait pas trop le jeune Gustave… (les petites fées l'approuvèrent !) et hocha la tête pour marquer à quel point il avait prisé l'emportement de la jeune fille.
Peggy-Jeanne avala le reste de son flan et se leva.
— Excusez-moi monsieur Kachaki, je n'ai pas été de compagnie très agréable…
— Nous avons tous nos petits soucis… J'ai apprécié la façon dont vous avez répondu au jeune Gustave.

Cela ne tranquillisa pas Peggy-Jeanne. Elle s'en voulait d'avoir été si dure : Gustave n'avait fait que se préoccuper de sa santé et elle l'avait envoyé culbuter sur les épines les plus acérées de la désillusion.
Elle avait également manqué de patience avec Zoé, ce matin. « Je ne vais tout de même pas m'énerver pour rien. » Un peu plus calme, elle se mit à sourire en se remémorant l'air contrit de Gustave lors de l'algarade.
« Il était chou ! » pensa-t-elle.

— Salut ma belle, tu vas mieux ?
Zoé venait aussi de quitter la salle à manger. Peggy-Jeanne émit un acquiescement estropié et informe.
— Tu vas te baigner ? demanda Zoé. Je vais à la plage de la Vaugrenier, j'y ai rencontré des jeunes très sympas, ce matin. Accompagne-moi, tu feras leur connaissance…
— Non, il faut que je fasse un peu de couture ; la bretelle de mon maillot de bain va lâcher. À propos, sais-tu où je pourrais me procurer du fil et une aiguille ?
— Demande à Maurice ou à Camille. Sinon, j'ai un petit bout de fil blanc, un petit bout de fil noir et une petite aiguille que j'emmène toujours en voyage, cela peut dépanner… Mais tu m'as dit que tu dois coudre la bretelle ? Ce n'est rien ça, cela ne te prendra que trois ou quatre minutes, pas plus. Tu pourras venir après. Je t'attendrai…
— Cela risque de prendre bien plus de temps que ça : je ne suis pas du tout douée en couture…
— Si tu veux, je peux le faire ? Je couds bien, moi…
Peggy-Jeanne la considéra avec reconnaissance. La scène de ce matin s'effaçait déjà. Surtout, elle avait horreur des travaux d'aiguilles et elle était si malhabile qu'elle craignait même de devoir s'acheter un nouveau maillot.
— Vraiment, cela ne t'ennuie pas ? interrogea-t-elle, soulagée.
— Du tout ! Je le ferai ce soir, dès que nous serons rentrées.
— Ce soir ? Ah non ! Je veux mettre mon maillot cet après-midi, l'autre est encore mouillé.
— Et alors ? Il séchera vite. Allez, viens…

Peggy-Jeanne se laissa entraîner, sans conviction mais, service-service, elle devait bien répondre à son appel.
À la plage de la Vaugrenier, elles ne virent pas les jeunes gens.
— Ils ont dû aller ailleurs…
— Tant pis, on trouvera d'autres mecs ailleurs, décida Zoé.
Peggy- Jeanne s'en moquait. Elle ne cherchait pas à draguer les garçons, elle avait envie de nager, de rêver et de se dorer au soleil, rien de plus. Elle sortait sa serviette de son sac lorsque Zoé l'arrêta :
— Que fais-tu ? On ne va pas rester ici tout de même, il y a que des vieux ! On m'a dit que sur l'une des plages, pas loin, on pouvait voir le groupe Schizo. Tu sais, ceux qui chantent « The Crush »…
Le nom ne lui disait rien.
— Ils passent quelques jours à Cagnes, continua Zoé. Viens, on va y aller.
Peggy-Jeanne se laissa entraîner à nouveau, sans envie. Elles allèrent d'une plage à une autre, sans qu'aucune ne satisfasse Zoé.
— J'en ai assez, décréta Peggy-Jeanne, je reste ici. Elle s'allongea à même le sable.
Zoé resta indécise un court moment :

— Tu ne vas pas rester étendue ici ! Viens avec moi, je voudrais voir les Schizo, moi.
— Va où tu veux. Moi, je reste ici.
— Tu n'es pas chic ; tu ne vas pas me laisser seule…
Peggy-Jeanne était très douée pour les remords et se repentait déjà.
Finalement, elle proposa un accord. Elles resteront une heure sur cette plage, puis elle accompagnera Zoé où elle le désirait. « OK ! » fit celle-ci.

Elles nagèrent quelques minutes ; puis elles eurent soif. À la buvette, Zoé insista pour payer.
Enfin, Peggy-Jeanne put se laisser griller au soleil pendant que Zoé entamait une discussion avec un type très bronzé qui feuilletait un magazine sous le parasol voisin. Leurs voix proches gênaient Peggy-Jeanne.
Elle aurait préféré le silence ou bien des voix anonymes qui n'auraient pas écorché sa rêverie.
L'heure passée, comme convenu, elle plia sa serviette et annonça qu'elle était prête.
— Attends un peu, ma belle, on est bien ici. Je te présente Pauli, il est joueur de tennis et fait des compétitions. Pauli, une amie, Peggy-Jeanne…
Elle serra la main du garçon.
— Tu veux rester encore ? Mais tu voulais voir les Schizo ?
— Les Schizo sont là ? demanda Pauli. Où ?
— Ils séjournent à Cagnes. Il paraît qu'ils viennent souvent par ici.
— Ils sont peut-être du côté de la plage du Loup. En passant à proximité, il y a à peine une heure, j'avais entendu de la musique ! Si vous y allez, je me joindrai à vous.
— Volontiers ! Tu viens ? fit-elle à Peggy-Jeanne, trop déconcertée pour refuser.
Ils allèrent d'une plage à une autre, sans apercevoir le groupe.
— Décidément, je ne trouve aucun de ceux que je cherche aujourd'hui, râla Zoé.
— Pas sûr, dit Pauli, et moi ?
Zoé rit un peu bêtement et le garçon lui confia quelque chose à l'oreille qui la fit s'esclaffer.
Peggy-Jeanne marchait derrière les deux autres. Elle regrettait de s'être laissé entraîner à la suite de Zoé. « Tout ça à cause de la bretelle de mon maillot. »
Pauli et Zoé décrétèrent de rester ensemble et de manger quelque chose à Villeneuve-Loubet.
— Reste avec nous, proposa Zoé, nous mangerons ensemble. Pauli connaît un endroit où on sert des spécialités niçoises et provençales.
— Oh non… Je préfère dîner à la pension, il y aura des beignets… !
— Des beignets ? C'est de la friture ! Tu ne devrais pas en manger, ma belle, c'est lourd et malsain !
— Mais c'est bon ! Et ce soir il y aura un spectacle après le dîner : le magicien Ozo viendra exécuter quelques tours.

Le Cocotier organisait de temps en temps des divertissements pour les pensionnaires. Un quatuor de Villeneuve, par exemple, venait tous les quinze jours interpréter des morceaux choisis de musique classique. Quant au magicien Jean-Juste Ozo, il habitait tout près et venait souvent donner des représentations.
Zoé s'en moquait comme de l'an quarante, et demanda à son amie d'avertir ses parents qu'elle rentrerait tard…

« Et c'est moi qui raccommoderai la bretelle du maillot, se dit Peggy-Jeanne. J'aurais dû m'en douter plus tôt… »

Les petites fées la virent rentrer seule à la pension, le front voûté, la mine gondolée. Elles tinrent un symposium exceptionnel.
— On n'aurait pas dû la laisser partir dans cette pension de famille, geignit Groseille.
— On ne pouvait pas prévoir qu'elle y trouverait des jeunes gens pareils !
— On devrait peut-être la faire rentrer… proposa Cerise d'une petite voix indécise.
— Ou bien l'envoyer dans un autre hôtel ?
— Tout est plein maintenant…
— Il n'y a plus une seule chambre de libre dans toute la région !
— La pauvre petite, comme elle semble malheureuse…

*

Pendant les tours de magie, Peggy-Jeanne se plaça à côté de monsieur Kachaki. Il avait dû décliner, avec regrets bien entendu, l'offre des deux frères de participer au spectacle : il souffrait beaucoup de ses lombaires ce soir-là et pouvait à peine se mouvoir.
(Tu parles ! Il n'avait trouvé que ce prétexte-là pour éviter de jouer les fakirs et d'être surpris en flagrant délit d'identité falsifiée !)
— Votre talent est sûrement supérieur à celui de monsieur Jean- Juste Ozo…
— Certainement…

Le vrai magicien s'en sortit avec brio. Il fit des tours de cartes, dégagea une colombe de sa poche, escamota une montre et un bracelet appartenant à une vacancière, restitua le tout avec, en plus, un bouquet de fleurs que la dame reçut en riant aux éclats…

Au courant de la nuit, Peggy-Jeanne se réveilla la bouche sèche, se leva pour boire une gorgée d'eau et ne put se rendormir. Le film de la journée se déroulait inlassablement, se fixait tantôt sur Zoé, tantôt sur Gustave, s'incurvait aux épisodes désagréables comme pour mieux les retenir.
Peggy-Jeanne se tournait et se retournait dans son lit, énervée, insensible aux berceuses et aux injonctions calmantes des petites fées.

— Encore une mauvaise nuit, soupira Mirabelle.
— Qu'allons-nous faire ?
— Je ne sais pas, mais il faudrait y penser !
— Oui ! Y penser sérieusement…
— Chhhht… Vous allez l'empêcher de dormir…

*

Madame Gassal

Chapitre 9

Lorsqu'elle se leva le matin et vit dans le miroir ses yeux cernés et bouffis, Peggy-Jeanne se sentit laide et sut que la journée ne serait pas étoilée de roses...

Dans la salle à manger, Zoé se versait du thé.
Peggy-Jeanne la rejoignit et lui demanda si la soirée de la veille avec Pauli s'était déroulée ainsi qu'elle l'escomptait.
Zoé grimaça en buvant son thé.
— J'ai trop sucré ! Hier soir ? Ne m'en parle pas ! Pauli n'est pas du tout mon genre, je ne le reverrai probablement plus ! Le resto n'était pas mal...
Cela avait pourtant bien commencé. Il s'était montré gentil, amusant... Tout allait bien, jusqu'à ce que ses amis du club de tennis fassent leur entrée.
Pauli les invita à s'asseoir en leur compagnie, et leur conversation se focalisa sur le dernier match de leur équipe. Zoé, exclue de la discussion, enrageait.
Le repas n'était même pas achevé que l'un d'eux demanda aux autres de l'accompagner voir quelqu'un ou quelque chose... Pauli l'avait tout bonnement laissée tomber pour se joindre à eux...
— Nous n'avions pas encore fini le repas, tu imagines ? pestait Zoé. Lorsque je lui en ai fait la remarque, il m'a dit de ne pas m'inquiéter, qu'il paierait l'addition. J'ai bien vu qu'il se moquait de moi. Ah, zut ! Je viens de renverser du thé sur ma robe ! Je monte vite la rincer, sinon la tache ne partira pas.

À la table voisine, Madame Gassal venait de s'installer et aussitôt mâchonna des récriminations :
— Il n'y a plus de croissants frais, comment cela se fait-il ?
Un pensionnaire lui assura qu'il y en avait encore, il suffisait d'en demander au serveur...
— Ce garçon un peu courtaud ? Il ne me plaît pas, il a l'air sale. Pourquoi emploient-ils des étrangers ? Où est-il passé ?
Peggy-Jeanne avait entendu la remarque méprisante : « ce garçon… cet étranger… il a l'air sale... »
Par la suite, elle apprendra que la dame, xénophobe à outrance, se réclamait d'une organisation néo-nazie dans laquelle elle militait activement.
Madame Gassal reçut des croissants frais, déplora la tiédeur du café, puis se tourna vers Peggy-Jeanne :
— Et vous, mademoiselle, êtes-vous contente de votre séjour ?
— Oui ! La région est très belle et j'aime tant la mer ! De plus, la pension est agréable et j'ai une très belle chambre...
— Vous avez la chambre 17, n'est-ce pas ? Il y a quelques années, on y a découvert la femme de Maurice, morte. Elle s'était suicidée...
Interloquée, Peggy-Jeanne avala de travers :
— Vous plaisantez ?
— Pas du tout ! On a même soupçonné qu'elle avait été assassinée... Allez savoir ! Avec tous les étrangers que personne ne contrôle ! Moi, je dis ça, je ne dis rien. Il y a plein d'histoires du même genre qui circulent à la pension... Par exemple, savez- vous

qu'un jour monsieur Philibert avait menacé son frère en brandissant une hache ! Oui, oui, mademoiselle ! Une autre fois, il avait renversé, exprès, un seau de peinture sur la serviette de bain qu'une pensionnaire faisait sécher sur son balcon, un étage au-dessous du sien. Croyez-moi, c'est un caractériel, cet homme.
Peggy-Jeanne émit un « Oh ! » incrédule.
Un pensionnaire, assis à une table voisine, avait entendu le récit de madame Gassal qui lui tournait le dos. Il croisa le regard de Peggy-Jeanne, monta les yeux au ciel en faisant une grimace de dénégation. Enfin, il vissa l'index sur sa tempe…
La jeune fille répondit par un signe de connivence : elle avait bien compris !
Madame Gassal continuait :
— Vous n'avez pas l'air de le croire ? C'est pourtant vrai, je vous assure ! Cela se passait avant son mariage avec Camille. Depuis qu'il l'a épousée, il s'est un peu calmé.
Le venin de la dame continuait à se répandre.
Peggy-Jeanne regretta de ne pas avoir, elle aussi, un tonneau de peinture, fluorescente de préférence, qu'elle aurait versé avec plaisir sur madame Gassal.
Elle éprouvait un vague dégoût :
— Vous connaissez d'autres histoires comme ça ?
— Ah ! Ça vous intéresse, je vois...
Échauffée par l'intérêt qu'elle croyait éveiller chez la jeune fille, la dame était loin d'être à court de commérages. Disons-le, c'était sa passion !
Elle ne percevait la société et la morale qu'à travers un miroir brouillé ; alors, en manipulant soit les apparences, soit ses propres délires, elle arrivait à tisser des médisances jusqu'à atteindre un niveau quasi transcendantal.
Ses récits diffamatoires étaient bien rodés, il lui suffisait de les régurgiter avec toute la malveillance qui la caractérisait, inventant, mélangeant sans frein le vrai et le faux, rehaussant certains détails un peu tièdes, la langue chargée d'orties :
— Et le brigandage... On me vole sans cesse, saviez-vous ? Veillez à ne laisser aucun objet de valeur dans votre chambre. Ce sont tous des voleurs ici... Pas étonnant, d'ailleurs, ils prennent du personnel, allez savoir qui sont ces gens. La plupart sont des sans-papiers. Des juifs ! Des arabes ! Des noirs ! Des francs-maçons ! Des chinois... que sais-je encore ? On laisse faire ! Le gouvernement ferme les yeux sur ce qui se passe ici ! Ah ! Elle est belle la France d'aujourd'hui !

Elle se leva et quitta la salle à manger en blâmant de concert le petit déjeuner qui n'avait pas été à son goût et l'incapacité du gouvernement.
Peggy-Jeanne resta rêveuse.
« Décidément, se dit-elle, les gens ne sont pas du tout tels qu'on les voit au premier abord.
Certains portent des masques qui finissent par s'incruster profondément en eux. Si profondément qu'à la longue ils ne cachent même plus leurs mensonges ! Leur hypocrisie et leur duplicité finissent par devenir leur bonne foi. »

Madame Guillodoux

Chapitre 10

Zoé lava la tache sur sa robe. Sa mère entra alors qu'elle mettait des affaires dans son sac pour aller à la plage. Perpétuellement désorientée devant sa fille, mère soumise, elle entama, d'une voix humide :
— Tu vas bien ma chérie ? Tu sembles un peu fatiguée. Tu ne te couches pas trop tard, j'espère ? Tu devrais être raisonnable. Tu as eu des ennuis récemment. Ce québécois, ta déception…
— Maman, ça suffit ! Je ne veux pas que tu me parles encore de ce type. Le sujet est clos. À présent, ce sont les vacances et tu ne vas quand même pas surveiller l'heure à laquelle je me couche !
— Non, non, ma chérie, je ne dis rien. Je m'inquiète seulement de savoir comment tu vas. Ton père t'embrasse très fort, il est parti tôt en bateau avec les Gambier. Il a pris son matériel de pêche et espère ramener un thon !
— Pourquoi n'es-tu pas allée avec eux ?
— Oh moi ! Tu sais bien que je souffre du mal de mer. Et avec ma sciatique, en plus… Et puis j'ai pensé que nous pourrions passer un moment ensemble, toutes les deux. On se voit si peu. Veux-tu que nous allions à Juan-les-Pins ? Nous prendrons la voiture de ton père.
Zoé n'avait aucune envie de la compagnie de sa mère.
— Non, je ne peux pas, mentit-elle, j'ai promis à Gustave de l'accompagner aujourd'hui. Nous voulons visiter le musée Escoffier.
— Alors, tant pis pour Juan-les Pins, « nous » resterons là, et à midi je vous inviterai tous les deux dans une pizzeria.
Zoé s'emporta :
— Maman ! Tu ne vas pas rester avec nous ! Cela serait gênant pour Gustave !
La maman se fâcha à son tour :
— Pourquoi cela le gênerait-il ? Je connais ce garçon depuis des années, je ne vois pas pourquoi ma présence le gênerait ! Dis plutôt que c'est toi que cela embête !
— Mais non, maman, tu dis n'importe quoi...
La mère de Zoé emballa les précieuses bribes de dignité qu'elle venait de gagner en jouant son rôle d'offensée, tourna le dos à sa fille et ferma furtivement la porte en s'en allant.
Dans l'escalier, elle croisa Gustave, lui lança : « ma fille vous attend ! » sur un ton amer et hostile.

Interdit, le jeune homme frappa à la porte de Zoé. Cette dernière était ravie de le voir, d'avoir quelqu'un en face d'elle qui l'écoute rager.
Elle crépita une grossière marmelade de contrariétés où s'embrouillaient sa mère, Pauli et Peggy-Jeanne...
Pourquoi Peggy-Jeanne, elle ne le savait guère. Elle lui en voulait indistinctement, comme si elle l'accusait de ne pas être restée avec elle la veille au soir, pour la soutenir lors de la défection de Pauli...
Gustave et Zoé partirent ensemble se baigner...

Peggy-Jeanne les aperçut et se dirigea du côté opposé.

L’essaim survolté

Chapitre 11

Le repas de midi les réunit à la même table. Zoé jouait la gaieté, Gustave ne regardait personne, et Peggy-Jeanne se demandait s'il y avait une probabilité pour qu'un tremblement de terre avale ces deux zigotos...

La salle à manger du Cocotier ressemblait ce midi-là à une ruche d’abeilles qu’une main maladroite aurait fait tomber sur le sol.
L’essaim survolté menaçait l’équilibre friable de la pension.
Philibert faisait des reproches à son frère.
Camille critiquait d’une voix forte le pliage des serviettes.
Madame Gassal invectivait un jeune serveur qui mordait sa moustache pour ne pas répliquer.
Monsieur Karachi, de très mauvaise humeur, menaçait le sommelier d’un sortilège terrifiant dans l’espoir d’obtenir un peu plus de vin…

Maman et papa Guillodoux entretenaient un mutisme crispé.
Monsieur Guillodoux, au retour d’une matinée de pêche fort agréable, avait dû subir les doléances larmoyantes de sa femme contre leur fille. Cela, entre autres, l’irrita.
Il était de très mauvaise humeur. Et d’un : il avait pêché deux beaux saint-pierre et sa femme ne l’avait même pas complimenté.
(Seule, la cuisinière s’était extasiée sur la qualité et la taille des poissons et lui avait promis de les leur servir au repas du soir, « Je vais vous les mijoter… vous vous en souviendrez toute votre vie... ») Et de deux : il avait horreur que sa femme lui demande d’intervenir contre Zoé dans un dilemme où il n’était pas impliqué.
Il avait tenté d'en rigoler.
« Toi et ta fille, vous ne pouvez pas vous empêcher de vous bouffer le nez ! »
Puis il s’était montré conciliant :
« Ce n’est plus un bébé, essaie de comprendre. Elle préfère la compagnie de jeunes de son âge, c’est normal... »
Mais la mauvaise foi persistante de sa femme était telle qu’il piqua un juteux et robuste : « Tu me fais ch... ! »
Sur ce, ils ne s’adressèrent plus la parole.

Monsieur Kachaki était maussade pour une raison bien différente. Ce matin, il s’était rendu au bureau de tabac où il achetait son journal. La buraliste lui lança dès qu’elle le vit :
— Dites, ça serait vrai ce qu’on nous raconte là et là ? Que vous êtes une sorte de fakir ? C’est-y vrai ?
— C’est exact, Madame…
— Eh ! Bonne mère ! Vraiment ? Dites, vous pourriez peut-être bien me rendre un petit service... Voilà, c’est entre nous, n’est-ce pas ? Figurez-vous que la fille du boulanger, cette mauvaise... elle m’enfade ! Hé ! voilà-t-il pas qu’elle fait des yeux de fleur à mon mari, ce feignant, hé ? Alors, moi j’ai pensé que vous, vous pourriez bien lui jeter un sort. Oh, pas quelque chose de grave, comme qui vous fait pousser les

orteils au-dessus des sourcils ! Non, juste quelque chose qui l'embistrouille par exemple ! qu'elle devienne bossue, ou qu'il lui pousse des horreurs sur le front, qué !
— Mais, Madame ! Je suis un fakir, pas un sorcier !
— Allez ! C'est bien la même ratatouille que tout cela ! Alors, vous voulez bien ?
— Non, je refuse ! J'exerce un art noble, madame, et je ne m'abaisserai pas à des pratiques que je condamne !
La buraliste, désappointée et vexée, l'avait agoni d'injures de toutes les couleurs de la Méditerranée. Attirés par son timbre puissant, quelques passants et voisins voulurent lui prêter main-forte et vilipendèrent à leur tour le pauvre Albert Petigatau, spécialiste en camemberts de grande surface, fakir de fantaisie, vacancier paisible.
Il dut prendre la fuite sous les quolibets et le dédain des autres, et il se jura de ne plus faire ses achats dans ce quartier.
Cet homme, profondément pacifique, n'avait jamais su affronter la malveillance des gens. Il se vengeait en échafaudant des situations fictives qui l'arrachaient à ses inhibitions de grand timide.
À présent, il regrettait fort de ne pas être un sorcier :
« Le sort que je lui aurais jeté à celle-là ! Et si j'étais un policier comme l'année dernière ou un truand, elle ne m'aurait jamais parlé comme elle l'a fait. Un truand, voilà ! Tiens : il faudra que je revienne l'été prochain sous l'identité d'un caïd de la mafia. »
Il s'imaginait déjà, roulant les épaules, le front dur, craint de tous, gangster impitoyable prêt à manier la gâchette de son pistolet. « J'emprunterai le revolver de Bernard. » Il oubliait que le jouet en plastique de son petit neveu pourrait à peine effrayer un papillon et se plut à évoquer la tête affolée de la buraliste ; elle se jetait à ses pieds et le suppliait de lui pardonner.

Réconforté, Al Capone souffla sur le canon de son revolver…

Trois amis

Chapitre 12

Les trois « amis », encore à table, ne se parlaient pas. Ils boudaient, sombres, consumés dans leurs afflictions.
Zoé n'avait pas obtenu auprès de Gustave le réconfort qu'elle souhaitait. Elle l'avait mis au courant de sa mésaventure de la veille avec Pauli, mais, au lieu de l'écouter et de la plaindre, il avait abordé le sujet qui le préoccupait, lui : Peggy-Jeanne.
Zoé s'était mise en colère : « Gustave ! Peggy-Jeanne ? Je te parle de moi, de ce Pauli, et toi, tu me réponds Peggy-Jeanne ! »

C'était ce matin.
Zoé était encore furieuse, des piles électriques lui vrillaient la tête :
— Peggy-Jeanne, fit-elle soudain, ton… furoncle te gêne encore ?
— Hein ?
Peggy-Jeanne faillit s'asphyxier de stupeur. Un furoncle ?
Elle resta quelques secondes sans comprendre mais se souvint d'un fait anodin, mais alors a-no-din, qui datait d'hier : elle avait remarqué une bête petite rougeur, une piqûre de moustique sans doute, on ne peut plus négligeable, située sur le haut de la cuisse.
Zoé était présente lorsqu'elle avait remonté un peu l'élastique de la culotte du maillot et dit quelque chose comme : « Zut ! J'ai un petit truc, là, qui me gêne... » Le genre de vétille que l'on dit à haute voix sans même le couvrir de secret, c'est par trop banal et secondaire.
Très rouge, elle rectifia :
— Ce n'était pas un furoncle ! à peine une piqûre de moustique de rien du tout !
— Vraiment ? Ne néglige pas ça quand même, ma belle... Surtout si c'est mal placé, ça peut s'infecter...
La garce ! Qu'elle se taise, bon sang ! Ce n'était tout de même pas un sujet de discussion à table !
Peggy-Jeanne était au comble de la rage et déplorait d'avoir trop souvent l'esprit d'escalier. Elle jeta un coup d'œil vers Gustave : il était plongé dans l'étude du texte imprimé sur l'étiquette de la bouteille d'eau minérale, et faisait semblant de ne rien entendre.
Il trouva une diversion :
— Il y a un concours de châteaux de sable sur la plage des Citronniers. Ça vous dit qu'on y aille ? la remise des prix aura lieu à partir de seize heures.
Peggy-Jeanne respira mieux et fit un sourire à Gustave. Zoé se fit plus aimable :
— Gustave et moi avons vu le début de la compétition, ce matin, certains édifices semblaient prometteurs. La statue de la Liberté, par exemple.
— Les préliminaires seulement. On percevait déjà l'apparence définitive de la composition, c'était impressionnant !
— J'irai à la remise des prix, annonça Zoé, je tiens à voir ce qui a pu être réalisé.
— Et toi ? demanda Gustave à Peggy-Jeanne.
— J'irai aussi. Mais je vous rejoindrai là-bas plus tard, je joue un match de ping-pong contre monsieur Kachaki tout à l'heure.
Gustave promit de la soutenir.

« J’arbitrerai le match si tu veux, et si monsieur Kachaki est d’accord. »
Le brouillard se dissipait, la bonne humeur revint.

Au sujet de l'arbitrage, monsieur Kachaki était d’accord.
Il jouait bien, Peggy-Jeanne se débrouillait pas mal. Zoé ne cessait de consulter sa montre et manifestait des signes de contrariété.
À un moment du match, elle glissa à Gustave qu’il était tard : « Ce serait dommage qu’on arrive à la fin de la remise des prix du concours, fais-toi remplacer par quelqu’un d’autre. »
Gustave refusa : « Il n’y en a plus pour longtemps. » Cependant, la partie durait et Zoé trépignait. Finalement, elle lança d’une voix coupante :
— Je m’en vais, il est tard ! Vous me rejoindrez quand vous pourrez…

Gustave lui cria « Attends ! », en même temps qu’il annonçait aux joueurs : « 9/8 : on continue, c'est serré ! » Zoé était partie. Monsieur Kachaki gagna la belle : il était seize heures et quelques minutes.
Les deux jeunes gens prirent le chemin de la plage. Peggy-Jeanne remarqua le désarroi de Gustave et l’admonesta gentiment :
— Il faut moins de dix minutes pour arriver là-bas. On sera à peine en retard, ce n’est pas catastrophique ! C’est à cause de Zoé que tu fais cette tête ? J’ai bien vu qu’elle râlait parce que tu arbitrais mon match…
— Ça m’ennuie qu’elle soit partie seule. Elle semblait fâchée…
— Qu’elle se fâche si ça lui chante !
Il ne dit plus rien. Peggy-Jeanne avait raison, mais c’était plus fort que lui.
Les prix commençaient tout juste à être décernés lorsqu’ils arrivèrent. Pas de Zoé…
— Séparons-nous, nous la découvrirons plus facilement.

Une bonne demi-heure de recherche n’aboutit à rien. Peggy-Jeanne avait exploré chaque coquillage, chaque grain de sable sans la trouver. Et pour couronner le tout, elle venait de perdre également Gustave !

Elle traîna un peu entre les ruines de chefs-d'œuvre en sable, contourna des vestiges encore frémissants, et se dirigea vers le centre du village.
Tant qu’à faire, elle allait se régaler d’une glace. On lui avait parlé d’un glacier qui vendait de délectables sorbets et glaces faits maison. Elle s’acheta deux boules café-noisette et s’assit sur un muret de pierre qui surplombait la mer. Elle dégusta sa glace, le regard noué sur l’horizon bleu, l’âme transparente, les soucis de ces deux derniers jours enfin dissous dans la pérennité de la mer. Elle resta ainsi plus d’une heure et sortit de son état semi-hypnotique en s’étirant et en souriant.
« Et si je me promenais, et si je ne rentrais pas à la pension pour le dîner ? »
Elle erra dans les ruelles en évitant les rues trop animées, revint au bord de mer.
Le soleil déclinait et exsudait une entaille dorée sur la surface de l’eau.
Elle s’étendit sur le sable encore chaud et s’endormit.

— Elle en avait besoin, soupira Mirabelle, ça va lui faire du bien.
— Mais il ne faudrait pas qu’elle dorme trop, s’inquiéta Cerise, sinon, elle nous fera encore une insomnie cette nuit !

— Penses-tu, ricana Prune. Tu dis ça parce que tous les jours tu t'offres une sieste qui n'en finit pas, et que tous les jours tu te plains de mal dormir la nuit !
— Mais je dors vraiment mal la nuit !
Les autres la taquinèrent en lui rappelant que c'était elle qui ronflait le plus fort, et le plus longtemps...
« J'ai besoin de beaucoup de sommeil, voilà tout ! » s'indigna Cerise, et elle finit par en rire avec les autres.

*

Peggy-Jeanne ne dormit pas longtemps, juste ce qu'il faut pour qu'au réveil l'esprit soit vif et que le corps soit sans gêne.
Le ciel se fanait, le soleil s'y noyait presque complétement. Elle frissonna un peu et prit le chemin du Cocotier, faisant un court détour pour s'acheter un « pan bagna ». Elle se lécha ensuite les doigts salés d'anchois et poinçonnés de saveurs piquantes.
Le jardin de la pension bruissait de clameurs : une partie de tennis de table opposait cette fois monsieur Kachaki à Gustave. Les deux joueurs s'affrontaient avec âcreté, tous deux semblaient de force égale, tous deux voulaient gagner. La force de leur jeu avait attiré beaucoup de pensionnaires. Finalement le vainqueur fut Gustave, mais il leur fallait encore disputer une manche.
— Je vais te piler mon garçon ! menaçait monsieur Kachaki.
— Cela m'étonnerait ! ripostait Gustave. Vous allez vous écrouler dès les premiers échanges !
Zoé encourageait Gustave et, les muscles crispés, elle transpirait presque autant que son poulain. Peggy-Jeanne prit un siège et se plaça derrière elle, lui tapota l'épaule pour signaler sa présence.
— Ah, te voilà ! fit Zoé. On se demandait où tu étais passée. Bravo ! cria-t-elle à Gustave qui venait de marquer un point. C'est un beau match, monsieur Kachaki est très fort.
Gustave gagna la belle et dut affronter un nouvel adversaire : Philibert. Zoé commençait à se lasser de ces échanges de balles.

— Je me suis acheté un chemisier cet après-midi. Viens dans ma chambre, ma belle, je vais te le montrer. J'ai traîné Gustave dans des magasins après la remise des prix sur la plage. Il m'a dit qu'il m'allait bien alors je me le suis offert. Un peu cher, mais figure-toi que…
Elles montèrent ensemble et Zoé sortit le chemisier de son emballage. Le style froufroutant déplut à Peggy-Jeanne, toutefois elle reconnut qu'il allait bien à son amie. Elle laissa son regard bourdonner dans la pièce, remarqua une panoplie de bijoux et admira un bracelet en cuivre finement guilloché.
— J'en possédais un comme ça. Je l'aimais bien, mais je l'ai perdu…
— Il te plaît ? Tu peux le prendre, si tu veux.
— Tu es folle !
— Pas du tout ! J'en ai plein. Les mêmes, tous identiques, achetés par ma mère au Maroc. Elle me les a donnés. Je t'assure que tu peux le garder. Ça me fait plaisir, et crois-moi, il ne me manquera pas.
— Tout de même… si c'est un cadeau de ta mère, elle ne sera peut-être pas contente ?
— Penses-tu !

Zoé passa le bracelet au bras de Peggy-Jeanne, embarrassée et enchantée tout à la fois. Puis Zoé mit un CD et elles écoutèrent un enregistrement de morceaux de Solage. Peggy-Jeanne fut sous le charme de ce compositeur médiéval et se laissa envoûter par les rythmes alanguis et austères.
Elle dut ensuite subir des remugles rances car Zoé fumait d'épouvantables cigarettes à l'eucalyptus à l'usage des asthmatiques, « c'est bon pour les bronches... ».
Elle proposa une cigarette à Peggy-Jeanne qui refusa et s'éloigna autant que possible.
Des livres étaient posés sur la table de chevet. Elle les feuilleta, regarda les titres et s'étonna :
— Tu ne lis que des ouvrages de biochimie ?
— Oui. Non. Ça dépend. J'ai pris ces bouquins afin d'adapter mes cours pour la rentrée.
La chambre de Zoé était dotée d'un balcon spacieux bordé de géraniums en fleurs qui diffusaient un parfum suret.
Ces fragrances, enchevêtrées dans des senteurs de la Méditerranée et des épais relents d'eucalyptus de la cigarette, étaient enivrantes et Peggy-Jeanne sentit sa tête lui tourner.
— On voit aussi la mer de chez toi. Tu as une belle chambre. Elle est un peu plus petite que la mienne mais le balcon est superbe.
— Tu trouves ? Oui, elle est pas mal. Je vais moins l'apprécier à partir de demain…
— Pourquoi ?
— La sœur de ma mère arrive demain matin et restera deux ou trois jours à la pension. Je devrai partager la chambre avec elle, et ce ne sera pas du gâteau…
Tata Mado était, dit-elle, une personne difficile. Veuve très jeune, sans enfant, elle s'était remariée pour divorcer peu après. Intransigeante, voire inexorable, elle risquait de démanteler son confort et, visiblement, cela contrariait Zoé.

L'envahisseuse

Chapitre 13

Peggy-Jeanne eut, une fois de plus, du mal à s'endormir. Très confusément, elle sentait que Zoé exerçait sur elle une fâcheuse influence. Elle se tourna, se retourna dans les draps, se leva, se recoucha, s'agita encore…
Elle finit par trouver le sommeil et se réveilla tard le lendemain matin lorsque l'on frappa à sa porte.

Il faisait chaud, elle était moite et, encore à moitié endormie, elle alla ouvrir. Zoé entra sans façon :

— Sais-tu quelle heure il est ? Presque dix heures ! Tu n'es pas encore réveillée, que t'arrive-t-il ?
Peggy-Jeanne ne réagit pas. La tête plombée, lourde de crachins du sommeil, elle se rendit dans la salle de bains et se passa un peu d'eau froide sur le visage.
— Tu m'accompagnes au centre-ville ? cria Zoé de la chambre. Je vais ramener le chemisier. En le rangeant après ton départ, j'ai vu qu'il avait un défaut : l'ourlet d'une manche est ouvert. Tu sais combien je l'ai payé ce chemisier ? Ils pourraient quand même vérifier leur marchandise, tu ne penses pas ?
— Hon hon… fit Peggy-Jeanne, la bouche encombrée de dentifrice. Tu n'as pas besoin de moi pour y aller. Je pensais aller au parc forestier de Vaugrenier.
— Pour y faire quoi ?
— Le parc est très beau, c'est Maurice qui me l'a dit. On peut y faire des promenades, tenter le parcours de santé…
— Ah oui ? Alors on ira demain. J'irai avec toi. Mieux, on ira cet après-midi ! Oui, c'est une bonne idée. Et ce matin tu m'accompagneras en ville. Plein de brocanteurs ont installé leurs stands. Tu as déclaré à plusieurs reprises que tu raffolais de ça, non ?
— Oui…
— Je te laisse te préparer. On se rejoint en bas dans une demi- heure, à tout à l'heure…

Peggy-Jeanne prit une douche en faisant d'abord couler l'eau chaude, puis l'eau froide, jusqu'à ce que sa peau devienne douloureuse.
Malgré cela, son corps restait engourdi de sommeil, et elle avait une barre brumeuse dans la tête qui obstruait ses pensées.
« Je me suis mal réveillée. »
Les mouvements ralentis, elle voulut s'habiller mais chaque geste requérait un effort. Elle se recoucha et se rendormit immédiatement. Pas pour longtemps. Zoé frappait de nouveau et n'attendit pas qu'on l'invite à entrer.

Elle se précipita vers le lit et secoua Peggy-Jeanne avec impatience :
— Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Tu ne vas pas passer la journée au lit ? Je t'ai attendue plus de dix minutes dans le hall !
Elle était irritée. Soudain, elle prit conscience de l'air décalé de son amie et réalisa que quelque chose ne tournait pas rond.
— Tu n'as pas l'air bien, tes yeux sont brillants… Tu es malade ?

— Peut-être que j'ai un peu de fièvre ?
Instinctivement, Zoé se recula. Malgré son petit brouillard, Peggy- Jeanne le remarqua et sourit :
— Je ne crois pas avoir attrapé la peste… Ni rien de grave. J'ai mal à la tête et j'ai encore envie de dormir. Une terrible envie de dormir… Je suis sûre que je me sentirai mieux après…
— Tu devrais prendre un antalgique…
— Oh, ça va ! Fiche-moi la paix…

Sur ce, elle reposa sa tête sur l'oreiller et se rendormit.
Zoé resta un moment à la regarder, examina la chambre, puis sortit.

Peggy-Jeanne se réveilla en début d'après-midi. En pleine forme !
Elle avait eu raison : dormir avait été la bonne panacée. Son mal de tête avait disparu et visiblement elle allait mieux.

« Mieux ? Je me sens positivement bien et j'ai une faim de loup ! »
Elle se leva pour ouvrir les volets. La chaleur du soleil acheva de lui restituer tout son tonus.
Elle prit une douche en chantonnant. Elle était en train de rincer la mousse de sa peau, lorsque quelqu'un entra dans sa chambre sans frapper.
Elle faillit hurler. Instinctivement, elle plongea jusqu'à la porte de la salle de bains qui était ouverte, et la referma.
— Qui est-ce ? cria-t-elle.
— C'est moi, ma belle ! répondit Zoé de l'autre côté de la porte. Tu vas mieux ?
— Oui ! J'arrive tout de suite.
Elle n'avait pas pris ses vêtements ; elle sortit enveloppée d'une large serviette de toilette, se rua vers l'armoire, saisit une robe au hasard, fonça de retour vers la salle de bains et s'habilla en quelques secondes. Un détail qu'elle avait entraperçu la chiffonnait et elle avait hâte d'en avoir le cœur net.
Sa chambre était encombrée d'objets qui ne lui appartenaient pas. Zoé, allongée sur le lit jumeau, feuilletait une revue.

— Tu as meilleure mine, ma belle, dit cette dernière. Je pensais bien que ce n'était pas sérieux.
— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Peggy-Jeanne en désignant là une valise, là un sac, là des cintres figeant des vêtements qui s'épanchaient sur le dossier d'une chaise.
— Ce sont mes affaires. Quand je t'ai vue fiévreuse ce matin, je me suis dit que tu aurais besoin d'une garde-malade. Alors j'ai décidé de te tenir compagnie un jour ou deux. Ce sera sympa, tu verras. On aura plein de temps pour discuter ensemble. Bref, je m'installe chez toi ! conclut Zoé en riant pour atténuer l'explosion.

Peggy-Jeanne ne rit pas ; même pas un sourire. Pétrifiée, elle sentit son sang se cabrer avant d'entamer un galop horrifié. « Oh non ! pitié ! » pensa-t-elle.
Elle ne dit rien.

Elle ne lui dira pas qu'elle ne voulait pas d'elle, que sa présence l'horripilait. Elle taira sa répugnance à la sentir à ses côtés. Par délicatesse ? Par pusillanimité ? Par lâcheté ?

Peggy-Jeanne manifestait beaucoup d'autonomie dans sa vie, mais face à Zoé, elle ne par- venait pas à trouver son équilibre. Pire encore, elle se sentait fautive de ne pas apprécier sa compagnie. La culpabilité est vraiment un sentiment tout à fait irrationnel.

Elle appréhendait cette ingérence que Zoé avait homologuée par le souci – disait-elle – de la santé de Peggy-Jeanne.
Celle-ci ne devrait- elle pas lui être redevable de cette préoccupation ? Ne faudrait-il pas lui dire merci en plus ? Incapable de se dégager de cet imbroglio où chaque précepte sonnait faux, la jeune fille annonça d'une voix atone qu'elle avait faim et qu'elle descendait à la salle à manger. Elle n'attendit pas de réponse et sortit, comme si elle fuyait.
Dans l'escalier, elle s'arrêta, furieuse envers elle-même.
« Pourquoi ne lui ai-je pas dit que je ne voulais pas d'elle chez moi ? »
Elle était sur le point de remonter, de demander à Zoé de quitter sa chambre, mais elle hésitait.
Finalement elle sortit et fit quelques pas dans le jardin pour réfléchir.

Entre-temps, Gustave s'était complètement affranchi de l'émoi – authentique, peut-être, mais ô combien éphémère – qu'il avait éprouvé pour Peggy-Jeanne. Sans regrets. Ni pleurs. Il était comme ça. Le Gustave des vacances.
Il avait fait la connaissance, ce matin, d'une jeune luxembourgeoise esseulée et un peu rondelette, dotée d'un porte-monnaie très volumineux sur lequel elle comptait bien pour trouver le compagnon de son choix. Du reste, elle n'était pas vilaine, plutôt joviale même. Cela faisait l'affaire du jeune homme. Il se laissa inviter à déjeuner dans une auberge huppée de la ville.
Il rentra à la pension pour se préparer. Sa nouvelle amie désirait l'emmener à Nice. Ils se promèneront le long de la Promenade des Anglais, dîneront au Negresco ou au Chantecler et iront danser « Chez Wayne », à moins qu'ils ne préfèrent le « William's » !

Peggy-Jeanne le croisa. Ils échangèrent des banalités :
« Ça va ? », « Oui, et toi, ça va ? ».
Il demanda des nouvelles de Zoé, vit le regard assassin en face de lui, sentit qu'il risquait la lapidation et n'insista pas.
« Fait chaud, hein ? »,
« Le ciel est très bleu… »,
« la mer est bonne… »,
« Tu as l'air en bonne forme… »,
« Tu as bonne mine… »,
« On se voit plus tard… »,
« À plus ! »,
« À tout à l'heure… »,
« Bonne fin de journée ! »,
« Bonne soirée ! »,
« Bisou ! »,
« Bisou ! »

Peggy-Jeanne resta seule avec ses tourments. Zoé ne quittait pas sa tête, Zoé, toujours Zoé.

Trop critique envers elle-même, Peggy-Jeanne se créait une vie à reculons. Elle en vint à se dire que, peut-être, le problème ne venait pas de Zoé, mais d'elle-même.
Par un tour de passe-passe redoutable, le pion Zoé traversa la case bourreau pour arriver à la case victime.
Quant à Peggy-Jeanne, devenue coupable, elle fut prête à se frapper, à se lacérer la poitrine de contrition.
Elle entra dans une phase d'examen de conscience aussi poignant que ridicule, se disant qu'elle manquait de générosité, qu'elle devenait trop asociale ; et le partage, alors ? blablabla…

Encore une petite dose d'autoflagellation…
Pauvre Zoé… Allons, un bon mouvement… Il sera toujours temps de lui signifier qu'elle dérangeait si sa présence devenait trop importune. Pourquoi ne pas faire l'essai de cette cohabitation.
Qui sait ? Cela pourrait même s'avérer amusant ! Le moral rehaussé d'un cran, Peggy-Jeanne rentra à la pension avec l'absolution.
Sans même imaginer que ce pardon déraisonnable consommait son malheur…

Zoé était encore dans la chambre, dans la même position que tantôt et conseilla, sans lever les yeux de son journal :
— Tu devrais te reposer.
— Ça suffit, j'ai envie de marcher un peu, de toucher le sable, la mer… Je mets mon maillot et je descends…
— Attends-moi, ma belle, je t'accompagne.

Peggy-Jeanne entra dans la salle de bain et constata avec déplaisir qu'une serviette de bain traînait sur le sol, que des marques de fard auréolaient le lavabo de brun-rose sale, et que Zoé avait laissé par terre un coton maculé de démaquillant. Elle grinça des dents et l'interpella :
— Tu pourrais éviter de laisser des marques de ton passage dans la salle de bains !
— De quoi tu parles ?
Elle vint vérifier les dégâts.
— Ce n'est rien. Ce n'est pas toi qui nettoies de toute façon !

Peggy-Jeanne soupira mais ne répondit pas. Elle enfila sa robe au-dessus du maillot.
— Je sors.
— Deux secondes. Tu avais occupé la salle de bains…
Mais dix minutes après, Zoé était encore en train de se préparer.
Peggy-Jeanne sentait qu'elle allait mordre les murs. Elle cria :
— Je pars !
— Attends ! J'arrive !
Zoé dut lui courir après en se plaignant :
— Mais attends-moi enfin, qu'est-ce qui te presse ? Tu n'es vraiment pas sympa ! Moi, j'ai dû t'attendre bien davantage ce matin et je ne m'en suis pas plainte !
Peggy-Jeanne s'arrêta net. Comment diable Zoé parvenait-elle à la culpabiliser chaque fois ? Elle fit un effort pour retrouver le contrôle d'elle-même, réussit à esquisser un sourire civil :
— Tu as sans doute raison, rien ne presse…

Dans le jardin, les Guillodoux buvaient des jus de fruits en compagnie d'une dame qui ressemblait à la mère de Zoé. Peggy-Jeanne allait en faire la remarque à son amie lorsqu'elle se souvint de ce qu'elle lui avait dit la veille : cette dame était, sans aucun doute, Madeleine, tata Mado. Celle-là même qui devait partager sa chambre ! Et même que cela déplaisait à Zoé !

« Mais quelle imbécile, je suis ! Je suis trop stupide ! » pensait Peggy-Jeanne au comble de la fureur. « Garde-malade, qu'elle disait… je te rends service, qu'elle disait… Comme je me suis fait avoir ! Et dire que j'étais sur le point de m'excuser ! »
Elle se tourna vers Zoé :
— Désolée, tu ne restes pas dans ma chambre. Viens, on remonte, tu vas prendre toutes tes affaires et rentrer chez toi !
— Mais, ça ne va pas ? Qu'est-ce qui te prend ?
Zoé dut courir une fois de plus derrière Peggy-Jeanne et ne la rattrapa que lorsqu'elle atteignit sa chambre.
— Explique-toi quand même !
— J'avais oublié que tu m'avais annoncé la venue de ta tante ; tu avais bien dit que tu ne t'entendais pas avec elle… Alors, toutes tes simagrées, tes comédies de soi-disant garde-malade, tu aurais pu les éviter.
— Mais que fais-tu ? Arrête !
Peggy-Jeanne s'était emparée des vêtements qui traînaient et les fourrait, pêle-mêle, dans la valise.
— Attends, supplia Zoé, écoute-moi, ma belle…
— Cesse de m'appeler « ma belle » !
— Je le dis par affection. Je suis désolée. Mais sois chic, laisse-moi dormir ce soir dans ta chambre. Juste une nuit. Je te promets que je ne te dérangerai pas…
Elle semblait sincère. Peggy-Jeanne hésita.

— Non, s'indigna Cassis, n'hésite surtout pas. Renvoie cette peste !
— Elle t'a suffisamment menée en bateau ! renchérit Prune.
— Débarrasse-toi de cette fille, une fois pour toutes ! adjura Pomme.

*

— Très bien, céda Peggy-Jeanne, tu peux rester cette nuit, mais pas plus. Demain, tu retourneras dans ta chambre.
Une petite voix, tout au fond d'elle-même, chantonnait : « Tu fais une grosse bêtise, tu fais une grosse bêtise, tu fais une grosse bêtise… » Elle ne reconnut pas la voix des petites fées, soupira, et remit à Zoé ses paquets.

Les petites fées tinrent un long conciliabule au terme duquel il fut décidé d'utiliser les grands moyens… Non mais !

*

Méfie-toi, Peggy-Jeanne…

Chapitre 14

Peggy-Jeanne sortit, seule.
Zoé s'était faite toute petite, était même parvenue à adopter une attitude effacée, voire modeste. Elle avait vivement remercié son amie et lui réitéra qu'elle ne la dérangerait pas.

Peggy-Jeanne n'alla pas plus loin que la plage sauvage.
Elle découvrit une aire de sable isolée par des rochers, où elle était à l'abri de la vue des autres estivants. Elle se baigna au bord de la mer et resta allongée, la tête hors de l'eau, le corps chatouillé par les vagues et leurs traînes d'écume opalescente. Une fois de plus, la mer lui procura un effet salutaire.

Elle rentra à la pension en pleine forme, détendue, gaie même. Zoé n'était pas dans la chambre. Ses affaires étaient presque rangées dans un coin et elle avait presque nettoyé les traces sur le lavabo.
Certes, quelques cotons traînaient à côté de la poubelle… Peggy-Jeanne remarqua des mégots de cigarettes à eucalyptus dans le cendrier.
« Je lui demanderai d'aller fumer sur le balcon et non dans la chambre. »
Mais dans l'ensemble c'était correct… Elle descendit et s'assit à une table un peu reculée du jardin. Elle s'offrit un bloody-mary qu'elle sirota avec délice.

Monsieur Maurice vint lui tenir compagnie, lui fit goûter de l'anisette élaborée et mise en bouteille dans l'arrière-pays. Ils discutèrent d'informatique jusqu'au repas du soir.
— Si vous voulez envoyer un mail à votre ami, n'hésitez pas, ma porte vous est toujours ouverte !

Peggy-Jeanne accepta et suivit Maurice dans sa pièce de travail.
Elle composa son code personnel et découvrit deux messages qui l'attendaient. Elle éclata de rire en lisant les commentaires facétieux du premier message de Valentin.
Dans le second il annonçait que son frère, Sébastien, était rentré en France. Il avait passé deux ans en Argentine où il avait participé à une expédition géologique qui, en réalisant des fouilles, réussit à mettre à nu des squelettes entiers de brontosaures et de tyrannosaures.
Il avait fait une escale en Italie et était arrivé par bateau à Marseille ; il restera quelques jours sur la côte avant de rentrer à Paris. Un ami s'était offert pour l'héberger chez lui à Nice, il sera donc tout près de la pension où séjournait Peggy-Jeanne.
Valentin lui avait donné l'adresse du Cocotier et, certainement Sébastien passera la voir.
Elle répondit qu'elle serait heureuse de le revoir. Elle l'avait peu connu avant son départ, mais avait gardé un excellent souvenir de lui. C'est d'un pas céleste et serein qu'elle se mit à table.

Seule. Zoé avait disparu. Gustave était à Nice avec sa Luxembourgeoise…
Elle en était au café lorsque Madeleine, la tante de Zoé demanda la permission de s'asseoir. Peggy-Jeanne observa cette femme au regard acidulé et vif qui prit place

en face d'elle. Elle ressemblait étonnamment à sa sœur : les mêmes traits de visage, la même constitution, quoique plus grande de taille, le même style de coiffure et de tenue vestimentaire.
Mais, autant la mère de Zoé paraissait éteinte et accablée, autant sa sœur semblait malicieuse et volontaire.
Elle était restée silencieuse quelques secondes, puis s'adressa à Peggy-Jeanne en la regardant droit dans les yeux.
— C'est vous qui avez offert l'hospitalité à ma nièce ?
— Oui… À vrai dire, c'est plutôt Zoé qui s'est invitée chez moi !
— Et vous avez accepté ?
Peggy-Jeanne remarqua que Madeleine refrénait une folle envie de rire.
Elle avait bien envie de rire elle aussi, mais ne comprenait pas exactement ce qu'il y avait de si drôle.
Zoé aurait- elle manigancé un canular ? Avec les masques que la plupart des pensionnaires arboraient et avec tous leurs mensonges, on pouvait augurer du pire.
— Pourriez-vous m'expliquer ? Quelque chose vous fait rire mais je ne saisis pas…
Le sourire de la tante s'atténua, elle devint presque grave, se leva, posa sa main sur l'épaule de la jeune fille et lui murmura avant de la quitter :
— Ne vous laissez pas faire…

« Eh bien, c'est gai ! En tout cas, elle ne ressemble pas du tout au portrait fâcheux que Zoé m'avait brossé.
Tiens ! justement, la voilà qui arrive. Elle a dû voir sa tante assise avec moi. »

Mais Zoé n'en dit mot. Elle annonça à son amie qu'elle allait se coucher. Elle voulait travailler un peu ses ouvrages de biochimie avant de s'endormir. Est-ce que cela ne la dérangerait pas ? Non, cela ne dérangeait pas Peggy-Jeanne qui lui demanda juste de ne pas fermer à clé et de ne pas fumer dans la chambre.

Peu après, Camille, la femme de Philibert l'aborda :
— C'est à propos de Zoé, je voudrais vous mettre en garde et vous signaler un fait qui s'est passé l'année dernière. Nous étions dans l'entrée, là-bas, dit-elle en désignant l'endroit. En agitant ses bras elle a fait tomber un vase qui s'est cassé. J'étais à côté d'elle. Ça arrive, ce n'est pas grave, n'est-ce pas ? Mais Zoé, au lieu de s'excuser de sa maladresse se mit à m'accuser parce que je n'aurais pas dû placer ce vase-là… Ce que je veux dire, c'est de vous méfier d'elle. Je ne sais comment elle s'y prend, mais avec elle, on est toujours coupable…

À bon entendeur, salut !
Le message de Camille était clair et concis. Peggy-Jeanne rangea l'anecdote dans un coin de sa tête et se promit de pas l'oublier…

C’est la guerre !

Chapitre 15

Un jeune couple en voyage de noces était arrivé dans l’après-midi.
Ils avaient passé tout le dîner à s’explorer l’iris de leurs yeux.
Peggy-Jeanne pressentit que chacun d’eux connaissait par cœur le relief exact du cristallin de son conjoint.

Le jeune homme s’absenta un moment et la jeune femme en profita pour regarder autour d’elle. Son regard heurta celui de Peggy-Jeanne qui lui sourit :
— Félicitations ! Vous êtes mariés depuis combien de temps ?
— Hier soir !
Fièrement, elle avoua qu’elle n’avait jamais connu d’autres garçons que lui.
— J’ai aussitôt senti que nous étions faits l’un pour l’autre. Figurez- vous que c’est un ami d’enfance de mon frère. Il venait souvent à la maison, mais je ne savais pas que c’était moi la responsable de ses fréquentes visites. Un jour, il m’a dit…

Elle pouffa. Elle allait raconter sa vie, mais le mari tout frais revint, adressa un sourire brodé de fleurs à sa jeune épouse et l’aida à se lever. Elle le suivit en piaillant de rire. Peggy-Jeanne sortit également de la salle à manger. Elle bavarda encore avec deux retraités qui n’exécutaient qu’un fugace passage à la pension.

Elle ne fit pas de bruit en rentrant dans sa chambre et n’alluma pas la lumière. Zoé devait dormir, on entendait sa respiration un peu tassée. Peggy-Jeanne fronça les narines en surprenant un suffocant relent d’eucalyptus, ce qui la mit d’emblée de mauvaise humeur.

« Je lui avais pourtant demandé de ne pas fumer dans la chambre ! »
À tâtons, elle chercha le tee-shirt qu’elle mettait pour dormir, découvrit à sa place les sous-vêtements que Zoé avait portés dans la journée.
Elle les jeta sur une chaise avec répugnance. Son tee-shirt enfin récupéré, elle se rendit dans la salle de bains sur la pointe des pieds et, la porte refermée, alluma la lumière.

Bon ! L’autre avait fait attention de ne pas salir. Mais Peggy-Jeanne s’aperçut qu’elle avait carrément enlevé sa brosse à dents et l’avait posée sur l’étagère où voisinait la brosse à cheveux !
Elle eut une forte envie de réveiller Zoé, mais se retint. Elle se brossa les dents, restitua la brosse dans le verre et retourna dans la chambre obscure.

Sur la table de nuit qui séparait les deux lits, ses doigts rencontrèrent quelque chose de gluant et il lui fallut un bon moment avant de comprendre : c’était une tartine de beurre et de miel entamée !
« Cette fille est dégoûtante ! »

Peggy-Jeanne faisait de réels efforts pour discipliner l'exaspération qui l'étouffait. Néanmoins, lorsqu'elle rabattit le dessus-de-lit et se rendit compte que l'autre peste lui avait piqué son oreiller, elle craqua.

Elle alluma la lampe de chevet, mais cela ne réveilla pas l'endormie. Tout juste émit-elle un bougonnement. Peggy-Jeanne tira sur l'oreiller pour le récupérer.

Là, Zoé sursauta :
— Pourquoi tu me réveilles ?
— Pourquoi as-tu pris mon oreiller ?
— Il me faut deux oreillers. Je ne peux pas dormir autrement. Ce n'est pas de ma faute quand même, j'ai les cervicales fragiles. Et puis, tu pouvais me le demander gentiment sans le prendre brutalement !
— Quoi ? Quel toupet ! Je ne l'ai pas…
— Ce n'est pas chic de ta part de te conduire ainsi. Si j'étais cardiaque, j'aurais pu avoir une crise !
— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Ah, et puis zut ! Je n'ai pas envie de discuter, c'est trop stupide. Je dors…
Elle éteignit la lumière, le cœur battant d'indignation. À côté d'elle, Zoé se lamentait :
— Comment vais-je faire pour me rendormir maintenant ? Ma tête n'est plus suffisamment soutenue.
Elle se leva, alluma la lumière.
« Je n'ai pas envie, en plus, de me casser les os contre les meubles si je ne vois pas où me diriger. »
soutint-elle lorsque Peggy-Jeanne la somma d'éteindre.
Elle prit une serviette de toilette, la plia interminablement afin d'obtenir la hauteur qui convenait à ses vertèbres problématiques, et alors seulement, elle éteignit.

Inutile de s'appesantir sur la nuit de Peggy-Jeanne. Pire que toutes celles qu'elle avait passées ici depuis son arrivée. Elle ne trouvait aucun dérivatif, trop submergée de fureur. Sa nuit était fichue, elle attendit le matin en essayant de se concentrer sur Valentin et sur la prochaine arrivée de son frère…

Inutile non plus de décrire la contrariété des petites fées.
Elles avaient décidé d'opter pour « les grands moyens » et parachevaient les derniers détails…
— Demain, c'est pour demain…

*

Les premières lueurs de l'aube vinrent lénifier les tourments de Peggy- Jeanne. Elle somnolait par à-coups, rêvant intensément et brièvement suivant le même thème : Zoé la poursuivait en la menaçant d'objets contondants dégoulinants de miel ou bien en chantonnant « C'est de ta faute, c'est de ta faute. »
Elle se réveilla enfin, le cerveau en grande combustion. Ses pensées s'agitaient si fort qu'elle avait l'impression de les voir ; elles s'étaient matérialisées en lettres de l'alphabet et passaient devant ses yeux comme un ruban de machine à écrire…

Zoé dormait encore.
Peggy-Jeanne s'habilla en vitesse, désirant plus que tout boire un café fort. Elle descendit dans la salle à manger. Seule une serveuse était là qui commençait à organiser les tables pour le petit-déjeuner.
Elle devra attendre un peu.

Dans le hall, elle vit que la porte du bureau de monsieur Maurice était un peu entrouverte. Il est bien matinal, lui aussi !
Elle s'approcha. Peut-être y avait-il un mail de Valentin, sinon, elle demanderait l'autorisation de lui en envoyer un.
Maurice lui tournait le dos, occupé à visionner l'écran de son ordinateur. Il ne l'entendit pas entrer. Il faisait un geste de sa main, un geste qu'elle ne comprit qu'en découvrant les images qui défilaient sur l'écran.
Il était connecté sur un site porno ! Non ! Peggy-Jeanne n'en croyait pas ses yeux ! Lui ? Il s'éclatait devant des vidéos de couples nus aux poses… aberrantes !
Elle rebroussait chemin lorsque la porte crissa imperceptiblement. Il se retourna, découvrit la jeune fille, rougit comme une écrevisse moche, et remit instantanément de l'ordre dans ses vêtements. Elle bafouilla une molle excuse et sortit, morte de honte.
« Il y a des secrets qui tuent. Je me demande s'ils tuent ceux qui les découvrent ou ceux qui les cachent ? »
Dès lors, elle ne pensa plus à son éventuel petit-déjeuner ; elle ne voulait que fuir cet étage.
« Encore un masque qui tombe… » pensa-t-elle.

De retour chez elle, elle prit son transistor et entra dans la salle de bains. Elle trouva une fréquence de musique qui lui plut et, sans compassion cette fois pour Zoé qui dormait encore, elle ne baissa pas le son. Réconfortée par une bonne douche et par sa mini-sédition, elle se sentit mille fois mieux.
Elle finissait de s'habiller lorsque l'on tambourina à la porte. Elle n'en eut cure, paracheva flegmatiquement sa toilette et sortit sans se presser.

Zoé était assise sur son lit, le front plissé d'aigreur :
— Tu m'avais réveillée hier soir, attaqua-t-elle. Il n'était pas nécessaire de me réveiller si tôt ce matin, il n'est même pas encore sept heures !
— Zoé, fit Peggy-Jeanne d'une voix douce, j'ai déjà croisé des personnes désagréables dans ma vie, mais jamais d'aussi déplaisantes que toi !
— C'est gentil de me parler comme ça ! Quand je pense à tout ce que j'ai fait pour toi !
— Hein ? Mais c'est quoi encore cette histoire ?
— L'autre jour, tu m'avais demandé de coudre la bretelle de ton maillot, n'est-ce pas ? et moi, j'avais accepté.
— Oh, le grand service que tu m'as rendu ! D'abord, je ne te l'avais pas demandé : c'est toi qui t'étais proposée. Et le résultat ? Finalement, c'est moi qui l'ai fait.
— N'empêche… Et qui t'a offert une boisson ? Et le bracelet que je t'ai donné ?

Peggy-Jeanne sentait que son calme n'allait pas tarder à exploser en mille glaçons assassins. Elle refit les mêmes gestes que la veille ; elle prit la valise, le sac de Zoé, et commença à y jeter toutes ses affaires.

L'autre, la peste, s'emporta, lui adjura de s'arrêter :
— Arrête, tu chiffonnes mes vêtements ! Mais, cesse donc de procéder comme une sauvage, je vais ranger moi-même mes affaires !
— Très bien, fais-le !
— Avant tout, je vais prendre un bain.
— Pas question. Tu prendras un bain dans TA salle de bains. Tu retournes maintenant, je dis bien maintenant, dans ta chambre.
— Je peux quand même faire pipi !
Décemment, ça, on ne pouvait le lui interdire… Pendant que Zoé faisait ce qu'elle faisait, Peggy-Jeanne posa sur son bagage, bien en évidence, le bracelet « offert » ainsi qu'une pièce de cinq euros – pour la boisson.
L'autre prenait son temps. Le conflit avait pris une ampleur ridicule. « C'est la guerre ! »

Zoé sortit, la bouche toute pincée de l'intérieur. Elle rassembla ce qui lui appartenait, prit l'argent et mit le bracelet dans sa poche sans faire de réflexion.
Majestueuse figure d'innocente martyre, elle portait sa tête bien droite dans une pose hiératique, fixant son bourreau avec dédain.
Elle posa valise et sac dans le couloir, revint de quelques pas et, dans une ultime gifle, jeta à travers la chambre la pièce de monnaie.
Peggy-Jeanne était vive ; elle s'empara aussitôt des cinq euros et les lança dans le couloir avant que l'autre ne s'éclipse.

Tout se joua en une fraction de seconde.

Zoé était prête à claquer la porte pour parer à la contre-attaque qu'elle devinait. Elle le fit avec une étincelle de retard. Ainsi, lorsque sous son impulsion le panneau s'abattit violemment, ses doigts restèrent coincés entre le battant et le chambranle. Elle hurla de douleur. Elle cria si fort en se tenant la main que des pensionnaires accoururent, effrayés par ce remue-ménage si matinal.
Ils découvrirent un tableau effarant : Peggy-Jeanne tenait la poignée de la porte ; Zoé, en complète hystérie, sautait sur place en poussant des cris d'orfraie, exhibait sa main aux doigts gonflés et rougis, et accusait Peggy-Jeanne de l'avoir fait volontairement.
Tout cela, sans oublier les paquets épars dans le couloir, suggérait une violente scène de ménage ; ou une tentative d'assassinat ?

Les parents arrivèrent. D'abord, la mère hurla, sur la même tonalité que sa fille, puis elle l'entraîna en la cajolant ; les autres pensionnaires présents exprimèrent tous une parole gentille pour consoler Zoé.

Personne ne dit rien à Peggy-Jeanne, la proscrite. Elle retourna dans sa chambre vide ; vide, mais à quel prix !

« Je me comporte une fois de plus comme une coupable, je dois me reprendre ! J'avais raison : cette peste ne m'a causé que des ennuis. »

Un peu plus tard, elle sortit et aperçut un petit groupe formé autour des Guillodoux.
Il y avait là des juges prêts à prononcer la sentence, des bourreaux prêts à l'envoyer devant l'échafaud ou à la jeter aux lions. Le Jugement dernier !
Ainsi, craignant de passer pour une coupable, elle devenait coupable.
Elle en oubliait presque que c'était Zoé, elle-même, qui avait claqué la porte.

Et si elle mettait un masque elle aussi, est-ce que ça pourrait l'aider ? Elle chercha et n'en trouva qu'un, celui du non-sens. Inutile, donc.

Le petit groupe parlait avec animation. Madame Guillodoux fit un signe lorsqu'elle vit Peggy-Jeanne.
Celle-ci, le cœur en folie, essaya de l'éclairer sur la vérité des faits :
— Madame Guillodoux, je suis désolée de ce qui est arrivé à Zoé mais je ne suis en rien responsable de l'incident…
— Taisez-vous ! Comment osez-vous dire ça ? Ma fille m'a tout raconté. Elle vous avait vue malade hier et, avec bonté, elle s'était proposée de passer la nuit dans votre chambre, pour vous tenir compagnie ! Pour la remercier, vous lui tirez la tête, vous la réveillez soir et matin, vous ne lui faites que des reproches, vous la chassez en jetant ses affaires et enfin, vous lui claquez la porte sur les doigts ? Mais quel genre de fille êtes-vous donc ? N'avez-vous pas honte d'agir ainsi ? Je vous conseille de ne pas vous approcher de nous dorénavant, mademoiselle !
Les autres personnes présentes hochèrent la tête, d'accord avec madame Guillodoux. Monsieur Maurice était là lui aussi ; il opinait avec encore plus de conviction que les autres, persiflant la criminelle d'un air terrible, prêt à ajouter de gigantesques tonneaux d'huile sur le feu…

Peggy-Jeanne n'en pouvait plus. Des pulsions de vive colère tout autant que le tourment de la désillusion la déchiraient. Elle sortit de la pension, marcha vers la plage comme une somnambule, retrouva le même îlot de sable isolé par des rochers qu'elle avait découvert la veille et, le cœur rompu, se mit à pleurer sans plus de retenue.

Ses accusateurs avaient trouvé un drame, mais la balance de leur justice pesait faux. L'égocentrisme de Zoé et son opportunisme, seuls, avaient été les prétextes percutants de l'incident.
« Mesdames et messieurs, c'est une erreur judiciaire, voyons ! Vous vous trompez tous, cela n'avait été qu'un concours de circonstances malheureux. Je suis innocente ! »
Être victime d'une injustice, quoi de plus douloureux ? Pauvre Peggy-Jeanne-Calimero… elle pleura sa détresse d'être mise à l'écart, d'être accusée d'un crime qu'elle n'avait pas commis, d'un délit falsifié dont elle était, elle, la victime «
C'est vraiment trop injuste ! »

La mer était d'une couleur vert bronze aujourd'hui. Le vent s'était levé et, en peu de temps, les nuages encerclèrent le soleil puis l'escamotèrent.
Une heure après, pauvre de toutes les larmes versées, de tout espoir, de toute joie, le moral en flaque, Peggy-Jeanne prit la décision de rentrer à Paris. Le ciel était gris-cendre à présent.
« J'aurai moins de regret, le temps se gâte ! »
Elle ressentit un léger vertige en se levant.
Toutes ces émotions et sa nuit blanche expliquaient sa faiblesse. De plus, elle n'avait encore rien avalé ce matin.

Jeanne, l'extra-terrestre

Chapitre 16

— Coucou ! fit une voix derrière elle.
Elle se retourna et vit une ahurissante personne, coiffée de nattes hirsutes, d'un chapeau de clown, d'un foulard bariolé sous une frange dressée à l'horizontale, accoutrée de fripes hétéroclites, d'une jupe longue, stricte, démodée, datant du siècle dernier, et une dizaine de gilets de toutes les couleurs superposés en éventail.

— Comment qu'tu vas, Peg ? demanda-t-elle en lui tendant la main.
Peg… À part ses parents, personne ne l'appelait par ce diminutif.
Peggy-Jeanne se disait que, sans doute, la fin du monde était arrivée. Toutefois, elle serra la main de cette étrange personne.
« Je ne la connais pas… » se dit-elle en fouillant dans tous les interstices de sa mémoire.
— Mais non, ce n'est pas la fin du monde, et oui, tu me connais… enfin, du moins, certainement, sûrement, sans doute, tu sais qui je suis !
Elle s'exprimait avec une gouaille indéfinie, un drôle d'accent, comme une étrangère qui triche et cherche à passer pour une autochtone.
— J'suis ta tante. Ta tante Jeanne !
Tic-tac, tic-tac, le cœur de Peggy-Jeanne jouait du yo-yo.
— Ta tante, ta grand-tante, la tante de ton père pour exactifier… Euh… exactituder ? Bref ! Je suis ta tante Jeanne. Ne me dis pas que tu n'as jamais entendu parler de moi, zutzutzut ?
Peggy-Jeanne n'y comprenait goutte. Son esprit en balançoire la lançait dans un abîme vertigineux.

— Ma tante Jeanne ! Ce n'est pas possible, voyons ! Vous vous trompez !
— Mon œil, que je m'trompe !
— Si, je vous assure ! Ma tante a disparu depuis une cinquantaine d'années.
— Vrai ! Enlevée par des extraterrestres… Ah ! Tu vois ! Et me v'là de retour !
Peggy-Jeanne crut que sa raison sombrait. Des petites insomnies, des petits malheurs, et la voilà complètement cinglée, en proie à des hallucinations… Elle allait dans l'heure se retrouver sanglée, en camisole, dans un service pour malades mentaux en crise. À moins que ce ne soit une insolation ? Ce serait cela ? Une insolation ! une fièvre si élevée qu'elle mène au délire ?
Mais comment attrape-t-on une insolation lorsqu'il n'y a pas de soleil et que le ciel est gris ?
— Tu n'es pas zinzin et tu n'as pas chopé d'insolation, rassura la tante.

« C'est tout juste ce que je viens de penser ! Comment a-t-elle deviné ? Ou bien… Non, il doit y avoir une explication. Il s'agit sans doute d'un canular douteux. Encore une personne qui porte un masque ? »

Dès les premiers jours des vacances, elle avait repéré les masques de ceux qui l'entouraient. Elle avait vu des mystifications s'ébrécher et se dévoiler jour après jour. Les falsificateurs revêtaient des cagoules de carnaval pour se protéger, pour faire

illusion ou pour tromper. Ces masques étaient leur dogme. Leur confort. Leurs mensonges. Leur divertissement ; ils auront un mal fou à les ôter, et il est probable que certains d'entre eux ne pourront jamais plus les retirer.
Elle-même s'y était essayée, par désespoir.
Elle venait tout juste de découvrir qu'il était si facile de se faire des ennemis : des fausses rumeurs, et voilà, tout se retournait contre vous.

Mais revenons à tante Jeanne… Qui aurait pu machiner une telle fantasmagorie, comment ? Comment accéder à la vérité ?
« Au secours ! » cria-t-elle au fond de sa tête.
Elle ouvrit les yeux, les ferma. L'apparition restait là, tranquille et amusée. « Restons lucide, usons de logique. »
— Si vous êtes ma tante Jeanne, prouvez-le !
— Tope là !
— On disait que vous étiez télépathe. Pouvez-vous lire dans les pensées ?
— Sûr ! First, tu me tutoies, OK ? J'suis ta tante, nom d'un bidule ! Bon, Pense à quelque chose, tu verras… Ah ! tu penses à un bracelet en cuivre !
Elle avait raison, Peggy-Jeanne pensait effectivement au bracelet de Zoé.
Le jeu se poursuivit et « tante Jeanne » devina toutes ses pensées, même les formules de préparations pharmaceutiques, même le nom de Valentin, même le titre du dernier livre qu'elle avait lu avant de partir en vacances. Encore un essai…
— Là, tu penses à cette crabouille de Zoé…
Hou ! quel langage ! Hébétée, l'humeur boiteuse, Peggy-Jeanne essayait de s'adapter à cette nouvelle situation improbable. Elle releva :
— Vous… Tu n'as pas un langage très châtié !
— Hé ! Ça fait plus de cinquante berges que je parle plus avec des phrases. Je connais plus bien tous les mots. Avant de venir te voir j'ai fait un stage à Belleville. Ça m'a remis des boudins de phrases en place. J'parle pas bien ?
— Ce n'est pas formidable. Et où as-tu trouvé ces vêtements ? Ce n'est pas le style de Belleville… ?
— Ça ? C'est ce que je porte sur Artobas. N'fais pas ces yeux ronds. Artobas, c'est la planète où j'crèche, une p'tite planète tellurique de la constellation d'Andromède.

Peggy-Jeanne commençait à se remettre, à adhérer à une réalité plutôt turbulente. Cette personne qui prétendait être sa tante Jeanne la fascinait. Elle la dévorait des yeux, allant jusqu'à la toucher pour vérifier la véracité de son existence. Mille questions se bousculèrent. Elle voulait tout savoir, tout comprendre.

— Tout savoir, c'est vite dit, zutzutzut ! Ça prendra du temps.
La tante Jeanne revint aux années cinquante, lorsque, prête à se fiancer, elle avait été kidnappée.
— Les habitants de la planète Artobas sont vraiment chouettes. Ils détiennent une moralité super-super-super. Pas de frontière, pas de religion, pas d'argent… Y'a rien à bouffer de bon non plus, ajouta-t-elle avec regret. Leur but dans la vie est d'accéder au pur, de développer la technologie et les sciences dans un but philanthropique uniquement. Dès mon arrivée chez eux, j'ai été initiée aux pratiques de la parapsychologie en usage là-bas. Je possédais déjà quelques compétences en télépathie mais j'ai dû perfectionner la télékinésie, la lévitation. Mon mentor était un mec super chouette ; il m'a appris, entre autres, un truc marrant : comment faire passer mes pensées dans le corps de quelqu'un d'autre. Il s'amusait souvent avec moi à ça.

C’est tordant ! Ça chatouille un peu, mais qu’est-ce qu’on rigole… Il m’a enseigné plein de sensations. Finalement, je l’ai épousé…

— Quoi ! Tu es mariée avec un extra-terrestre ?
— Ben tiens ! J’allais pas rester vieille fille sous prétexte que je débarquais de mes pâturages périgourdins…
— Mais… Quel âge as-tu ?
— Soixante-dix berges ! Ou plus ? En années terriennes, bien sûr… Mais j’ai pratiquement cessé de vieillir sur Artobas. Notre climat est bien meilleur que le vôtre ! On y vit super-super-super vieux.
— Est-ce que… est-ce que tu as des enfants ?
— Pas encore, j’suis encore bien jeune. On a le temps !
— Sont-ils… différents de nous ? Je veux dire, physiquement ?
— Tu veux savoir s’ils sont verts ? Ou bleus ? Ils sont surtout très mous. Un peu comme de la mie de pain que tu laisses tremper. Des grosses boules de pâte flasque, quoi ! Ils n’ont pas de muscle : ils bougent en déportant leur corps par la force de leur pensée uniquement. Ça fait floc-floc chaque fois qu’ils changent de position. Néanmoins, depuis quelques années, on leur bourre le crâne qu’ils doivent se mettre au bodybuilding. Ce sont les grands pontes en recherche scientifique qui recommandent c’truc. Les résultats seraient satisfaisants. Certains ont tellement progressé, qu’ils arrivent à ramper. On estime que les prochaines générations seront capables de marcher et même de courir. Ils présument que c’est ça le progrès… Moi, j’suis différente, je m’entretiens, je fais de la corde à sauter et je danse le Boogie-Woogie. Qu’est-ce qu’ils sont jaloux !

Jeanne donna encore plein de renseignements concernant la vie et les mœurs des artobassiens

.
Occupés à mille charges, ils adorent se délasser en dormant et peuvent passer des journées et des nuits entières à sommeiller sur des planchers très doux. Ils sont capables de contrôler leurs rêves et cela s’avérerait plus apaisant et plus délicieux que tous les divertissements connus sur Terre. Malgré leur incalculable supériorité dans beaucoup de domaines, leur civilisation souffre de graves lacunes gastronomiques :

« Ils se nourrissent uniquement du lait de bestioles que t’as pas idée, des fruits et des légumes qu’ils trouvent en grande quantité à portée de leur main, et ils les absorbent tels quels. Savent même pas cuisiner. D’ailleurs, ils n’ont pas encore inventé le feu. Même réchauffer de l’eau pour boire du thé ou du café, ils connaissent pas ! Qu’est-ce que c’était dur au début… »

Par contre, ils ont des robots super-perfectionnés qui font toutes les tâches. Du coup, ils sont en avance sur les connaissances terriennes. Ils sont branchés sur tous les réseaux terriens de communication et admirent les expressions culturelles qui se sont développées dans certaines contrées. Du haut de ce progrès qui laissent les terriens, si loin derrière, malgré l’incommensurable distance (plus de cinquante années-lumière), ils passent d’interminables soirées à visionner les programmes, les séries, les films, les débats sur l’actualité, les documentaires…

— Et c'est ainsi que le culturisme a fait son apparition ! Zutzutzut ! Je vais louper la diffusion de l'arrivée du premier homme sur la Lune. La transmission est pour ce soir dans mon bled…
— Mais, c'est vieux ça ! Vous captez des programmes qui étaient diffusés sur Terre il y a cinquante ans ?
— Oh, ça va, hein ! On vient tout juste de se connecter sur vos réseaux de télévision, alors, sûr, ça prend du temps. Et encore ! La lumière met des milliers et des milliers d'années pour arriver de chez vous jusque sur notre planète ! Alors, hein ! On est vachement en avance sur votre passé. On voit des programmes qui sont vieux de milliards d'années, tu piges ? Notre planète était à peine formée ! Nous n'existons pas encore au moment où nous regardons vos émissions, faut le faire ! N'empêche, c'est pas la porte à côté. Tu n'as pas besoin de te rouler de rire comme ça ! Parce que, parallèlement à cela, grâce à notre progression, nous sommes demain lorsque vous n'êtes qu'hier. Je précise : vous êtes en retard sur votre avenir. Je veux dire que le passé, ben, c'est pas demain le lendemain, tu comprends ? c'est la veille quoi…

— Demain ? Hier ?
— Laisse tomber… J'aime bien expliquer ce que je ne comprends pas. En tout cas, j'ai pu lire tous tes messages sur Internet !

Elles discutèrent encore. Peggy-Jeanne se sentait réconfortée.
Parfois, elle se disait que tout cela appartenait à une dimension farfelue qui ne se fixait à rien ; qu'elle était folle, ou qu'elle rêvait. Quand même, petit à petit, elle s'habituait à l'idée qu'elle ne rêvait pas.

— Je vis un conte de fées, dit-elle.
— Tu ne crois pas si bien dire. Viens, on va rentrer au Cocotier, tu n'as pas bouffé ce matin et moi-même j'ai une de ces fringales ! Tu crois que je trouverai des croissants frais ?

Peggy-Jeanne eut l'air affolé et sa tante Jeanne comprit :
— Sois tranquille, je sais exactement tout ce qui s'est passé… Fais-moi confiance, ne crains rien, tout se passera bien. Je suis là à présent et je m'occupe de tout !
— Comment ça ?
— Je vais t'accompagner. Pas à la manière terrienne, mais à la façon artobassienne. C'est-à-dire que je vais m'installer dans ton corps.
— Quoi ?
— OK, je te promets de faire des efforts et de surveiller mon langage ; j'vais me mettre en mode intello.

Peggy-Jeanne n'avait pas grand-chose à perdre. Elle existait en sursis dans une combe plurivoque qui trouait tragiquement le quotidien, égarée dans un monde entre deux mondes. Trop de systèmes venaient de basculer et l'arrivée de sa tante Jeanne avait changé un nouvel élément de sa vie.
Depuis toute petite elle entendait parler de la tante disparue, de cette jeune parente kidnappée par des aliens alors qu'elle n'avait même pas vingt ans. Bien qu'il s'agît d'une tragédie évidente relatée en son temps par la presse et transmise par la chronique familiale, Peggy-Jeanne n'admit cet événement que comme étant une légende mythique assez semblable aux autres histoires qu'on lui racontait lorsqu'elle

était enfant, le soir avant qu'elle ne s'endorme. Elle faisait peu de différence entre le vilain petit canard, la princesse au pois et sa tante Jeanne.
En ce moment, elle était toute prête à se convaincre que sa raison avait cédé. Qui pourrait croire une aventure pareille ? Mais ce délire tombait à pic pour la distraire de la trop grande détresse où elle se trouvait ce matin.
Hallucination, peut-être, à présent cela lui était bien égal. Qu'est-ce qui l'empêchait de revêtir un nouveau masque, une défense tirée des tréfonds de son inconscient et dont elle saurait tirer profit.
Elle annonça à sa tante qu'elle jouerait le jeu.

Jeanne lui fit un clin d'œil, et lui demanda de ne pas bouger. Après deux secondes, Peggy-Jeanne ressentit des picotements partout. Elle allait se gratter et à ce moment la voix de sa tante retentit dans son propre corps.
— J'y suis ! Tu te sens bien Peg ?
— Je ne sais pas, ça gratte un peu…
— Ouais, j'suis peut-être un peu plus grande que toi. J'vais me faire toute petite, tu verras, ça va passer.
— C'est bizarre de t'entendre dans ma tête et de te parler ainsi.
— T'as rien vu encore. À partir de cet instant, c'est moi qui dirige tout. Toi, tu te tais et tu me laisses faire, pigé ? J'utiliserai tes mots pour qu'on ne perçoive pas une différence de langage.
Et sans que Peggy-Jeanne ne le remarque, elle fit un nouveau clin d'œil, cette fois dans la direction des petites fées.

Les petites fées…
Elles n'avaient encore jamais vu une chose pareille : une fortune en bijoux s'entassait sur le tapis de jeu. Cette partie de poker durait depuis quelques heures déjà, et elles s'acharnaient encore.
Cerise et Prune venaient d'abandonner « Et pourtant j'avais un beau brelan ! » songeait cette dernière avec regret, mais prudence.
Groseille, Pomme, Cassis et Mirabelle restaient en jeu.
— Une carte ! sifflota Cassis.
— Servie ! carillonna Mirabelle.
— Quel est l'atout ? demanda ingénument Mirabelle.
Les autres lui expliquèrent pour la trois cent dixième fois qu'elles ne jouaient pas à la belote mais au poker.
— Eh bien ! fit-elle, si c'est comme ça, je vais prendre une carte pour tenter une paire.
Les autres haussèrent les épaules. Rien à faire, elle ne pourra jamais comprendre les règles et les tactiques du poker. Les cartes furent distribuées et l'enjeu grimpa encore…

*

Aux abords du Cocotier, Peggy-Jeanne jeta un coup d'œil sur sa montre : il était tout juste dix heures et demie ; il lui semblait qu'une journée entière venait de s'écouler. Toutes les péripéties qu'elle venait de vivre avaient duré moins de temps qu'elle ne l'aurait cru. Il faut dire que la journée avait commencé très tôt.

Elle aperçut Gustave qui venait à sa rencontre. Il avait le sourcil crispé et le menton accusateur :
— Zoé est dans un état terrible, qu'est-ce qui t'a pris ? pourquoi lui as-tu claqué la porte sur les doigts ?
Peggy-Jeanne était pétrifiée. Heureusement, tante Jeanne, impétueuse, prit le relais :
— Niquedouille, va ! avant de juger, sais-tu qu'il faut entendre les deux parties ? C'est quoi ces accusations ? Tu ne sais pas ce qui s'est passé et tu as le culot de m'accuser ?
— Pardon ?
— Ce qui est arrivé à Zoé, c'était de sa faute, uniquement de sa faute à elle, à elle seule, d'accord ?
— Mais la vérité…
— La vérité, c'est la mienne. Zoé a elle-même claqué la porte sur sa main, d'accord ?
— Elle a menti ?
— Oui. Elle est seule responsable de ce qui lui est arrivé, d'accord ?
— Quoi ?

Il la regardait avec stupeur. Jamais Peggy-Jeanne ne lui avait parlé ainsi ! Quelle pugnacité ! et ce regard… Elle ne ressemblait plus de tout à la jeune fille avec laquelle il avait passé une si bonne soirée à Mouans-Sartoux. Est-ce qu'alors, elle jouait la comédie, avait-elle menti ?

— Je jouais la comédie, moi ? J'ai menti, moi ? répliqua Peggy- Jeanne-Jeanne avec colère. Qui parle de mentir ?
— Mais… je n'ai rien dit…
— Non, mais tu l'as pensé !
L'étonnement de Gustave était si considérable qu'il en gardait la bouche béante comme un cratère à cœur ouvert.
— Alors ? reprit-elle. Qui parle de mentir ? Qui a raconté des histoires sur le magasin d'antiquités, que, soi-disant tu en étais le propriétaire ? et que, soi-disant, tu habites dans le e ? Et ta nouvelle voiture ? Hein ?
— Quoi… quoi ? Comment sais-tu… ?
— Je le sais ! Écoute-moi bien : Zoé est une vipère, elle est seule responsable de ce qui lui est arrivé. Je ne reviendrai plus là-dessus.
Gustave, liquéfié, s'éloigna, courbé comme une frite mouillée.
Peggy-Jeanne était éberluée.
« Non ? il avait tout inventé ? Son magasin d'antiquités, le 16e et tout ? »
Jeanne ria et confirma. Elles arrivèrent au Cocotier.

Maurice et Philibert étaient en grande discussion dans le hall.
Peggy-Jeanne alla droit vers Maurice et, très calmement, demanda si elle n'avait pas reçu de message.
— Non, mademoiselle. Voulez-vous régler votre note ? demanda Maurice d'un ton fielleux.
— Régler ma note ? Je ne pars que la semaine prochaine. Je vous la réglerai le jour de mon départ.
— Je supposais… qu'après ce que vous avez infligé à cette pauvre Zoé, vous ne pensiez plus rester dans notre pension, si convenable…

— Si convenable ? voulez-vous que je parle de vos sites pornos et de votre libido si peu… convenable ?
Maurice eut une sorte de convulsion et prit l'air d'un artichaut fané trop cuit. Sa superbe était retombée sur ses sandalettes. Il allait peut-être perdre connaissance, mais il tint bon ; il s'agrippa à son col de chemise et réussit à respirer.

Philibert n'avait pas entendu l'échange des phrases prononcées à voix tranchées mais basses des deux côtés.
Il discerna seulement que quelque chose n'allait pas et s'approcha :
— Que se passe-t-il, Maurice ?
— Rien, rien… Mademoiselle Peggy-Jeanne me demandait s'il y avait un message pour elle.
Sa voix redevint presque normale, quoique teintée d'obséquiosité de bon aloi. Il se tourna vers la jeune fille :
— Je suis désolé, mademoiselle Peggy-Jeanne, je n'ai pas encore vérifié le courrier électronique ce matin, mais je remédierai à cela tantôt. Je vous ferai tout de suite savoir s'il y a quelque chose pour vous.
— Merci. Monsieur Maurice, à propos de l'incident de ce matin avec Zoé… vous l'aviez crue ?
— Bien sûr que non, mademoiselle ! Qui pourrait la croire ? Pfft ! quelle malhonnête celle-là ! Nous savons tous qui est mademoiselle Zoé… Une vraie teigne ! Ce n'était pas délicat de sa part de vous accuser à tort !

— Je m'en doutais ! dit Philibert, très en colère. Je connais cette Zoé depuis des années. Tous les ans il y a des plaintes contre elle. C'est une enfant gâtée qui harcèle tout le monde. Si cela continue, il faudra demander aux parents de ne plus la faire venir avec eux ! Ne vous faites pas de souci pour cet incident, mademoiselle Peggy-Jeanne, mais si elle vous importune une nouvelle fois, avertissez-nous et nous sévirons !
Peggy-Jeanne leur dit encore qu'elle n'avait pas pris de petit-déjeuner ce matin, « avec tout ça, vous comprenez… »

Aussitôt, on lui prépara un plateau royal de croissants bien dorés, de brioches moelleuses, de bon beurre frais, de miel et de toutes sortes de confitures de la région. Elle mangea pour deux.

— Je sors du jeu, décida Pomme.
Avec sa succincte paire de huit, elle ne pouvait raisonnablement pas continuer…
— Je joue mon collier de perles, annonça Cassis, en le mettant sur la pile de bijoux.
— Je renchéris avec mon bracelet de diamant, dit Mirabelle à son tour.
— Mais tes diamants sont faux ! s'insurgea Groseille.
— Et alors ! Tu avais bien mis auparavant ta broche en plaqué or !
— Très bien ! Alors, moi je mets ma bague de fiançailles.
— Tu crois nous impressionner avec cette bague ? Nous savons toutes que tu l'as trouvée dans un paquet-surprise !
— Arrêtez de vous chamailler, dit Cerise qui observait la Terre en écarquillant les yeux, et dépêchez-vous de finir cette partie de poker.

— Passe-moi tes jumelles, supplia Prune, je voudrais encore une fois voir la tête de ce monsieur Maurice, ah ! ah ! ah !

*

Les Guillodoux

Chapitre 17

Zoé avait eu véritablement très mal sur le moment, lorsque la porte claqua sur ses doigts.

Malgré la douleur, elle avait vite saisi le profit qu'elle pouvait en tirer.
La conjoncture était facile, offerte : elle était la victime désignée et la coupable ne pouvait être que Peggy-Jeanne, le film de l'action le prouvait.
Zoé n'était pas précisément tourmentée par son comportement. Tragiquement démunie d'autocritique, elle ne pouvait analyser une situation déplaisante qu'en accusant les autres d'en être responsables. En fait, elle s'en sortait généralement bien. Elle se sentait si peu compromise qu'elle traversait sa vie plutôt sereinement.

Ses parents n'avaient jamais bien compris, ni tenté de comprendre ce qui n'allait pas chez elle.
Au fil des ans et de certains événements, ils durent à plusieurs reprises en discuter entre eux.
Mais ils ne disposaient pas de connaissances suffisantes pour jauger les défauts de leur fille et leur complaisance était le fruit de leur amour filial aveugle. Si les amis de leur fille se détournaient d'elle, c'était le problème de ces amis-là. Ils reconnaissaient que Zoé n'était pas toujours facile à vivre, eux-mêmes s'en plaignaient quotidiennement.
Ils laissaient faire. Peut-être l'intelligence de leur fille les avait-elle menés à penser qu'elle leur était supérieure…

Monsieur Guillodoux avait travaillé dur depuis l'âge de quinze ans. Peu attiré par la monotonie des salles de classe, inattentif aux complexités de la géométrie et sourd aux langues étrangères, il se tourna vers la vie manuelle. Il acquit un CAP de mécanicien, fut embauché dans un garage, puis, après quelques années de cambouis et de plaisanteries qui contentaient les clients, il devint vendeur de voitures ; il développa un bagou irrésistible et gravit les échelons à grands pas jusqu'à devenir, à trente-huit ans seulement, le représentant régional d'une grande firme d'automobiles.
Son nouveau rang social ne lui avait nullement enlevé une certaine balourdise, un franc-parler qui n'avait rien de littéraire, une ignorance béotienne. Il lisait peu, si ce n'est des journaux sportifs et n'aimait regarder à la télévision que le sport ou les séries policières. Lorsque ses fonctions exigeaient sa présence auprès de personnes de la « haute », il faisait figure d'original, réjouissait par ses gaffes. Mais personne ne lui en tenait rigueur. Au contraire ! Cet homme si naturel, sans aucune once d'artifice, au charme râpeux, les faisait fondre quand il disait :
« Excusez-moi, je ne suis pas très au courant des coutumes de votre bonne société ! »
Alors, on lui demandait de ne pas changer, de rester tel qu'il était…
Grâce à lui, sa femme et sa fille vivaient dans une copieuse indépendance financière.
Les premières années, le couple économisa. Madame Guillodoux travailla comme petite main dans une maison de couture jusqu'à la naissance de Zoé. Dès ce moment-là, l'accroissement de leur compte en banque autorisa un standing plus désinvolte.

Le bébé vint au monde en même temps que ses parents recréaient leur univers social. Elle naquit dans un confort bourgeois tout récent. Elle fit ses premiers pas sous l'égide d'une nourrice, passa des heures magiques à Disneyland dès l'âge de cinq ans, et se paya sa première crise de nerfs dans sa sixième année lorsque sa maman refusa de lui acheter une poupée. Cela se passait au rayon des jouets d'un grand magasin de Toulouse où ils habitaient. La fillette se mit à hurler jusqu'à en perdre la respiration, devint rouge foncé, puis bleue.
Heureusement, il y avait là une mère de famille qui en avait vu d'autres. Elle lui balança une paire de gifles bien dosée, claquante à souhait, et la gamine retrouva son souffle. Elle fut si ébahie que, sur-le- champ, elle cessa de pleurer et suivit sa mère, encore plus abasourdie qu'elle !

Le soir, papa Guillodoux, mis au courant, reprocha à sa femme de ne pas avoir acheté la poupée à sa fille. Maman Guillodoux tenta de se disculper :
— Elle en a des tas ! Et je lui en avais déjà acheté une la veille…
— Et alors ? On a les moyens de lui acheter toutes les poupées qui lui plaisent, nom d'une pipe !
— Bien, mon chéri…
Car madame Guillodoux disait toujours amen à son mari.

Par la suite, il n'y eut guère d'incidents de ce genre ; Zoé cessa de jouer à la poupée dès son entrée à l'école primaire.
Ses principales requêtes devinrent l'achat de livres et d'encyclopédies qui lui permettaient d'explorer de nouveaux domaines de la connaissance.
Elle jouait peu et n'avait pas de goûts vestimentaires trop onéreux.
Les premières années de sa scolarité furent brillantes. Ses notes étaient remarquables et elle était parmi les premières. À part ses bons résultats, Zoé était une élève tout à fait ordinaire, jouait comme les autres, avec les autres, chahuteuse comme eux, avec eux. Cela dura jusqu'à ses dix ans.

Un jour, pendant la récréation, un gamin se disputa avec les autres enfants qui lui reprochaient d'avoir triché à l'un de leurs jeux. Le gosse s'échauffa, s'énerva jusqu'à sortir de sa poche un mini canif-porte-clés et à en menacer maladroitement les autres :
— Vous êtes pas justes ! pleurait-il. J'ai pas triché, le premier qui me dit ça, je le bousille !
Il ne semblait franchement pas dangereux avec son petit canif riquiqui, qu'il dirigeait en plus vers lui-même, et les autres enfants ne se gênèrent pas de le braver et de se moquer de lui.
Zoé ne s'en rendit pas compte. À elle, la « lame » parut mortelle. Elle était proche du gamin et céda à la panique : elle fondit en larmes, le supplia de ne pas lui faire de mal, lui promit de faire tout ce qu'il voudrait.
Les enfants, y compris le terroriste en herbe, se figèrent d'étonnement. Quelques-uns crurent qu'elle jouait la comédie et raillait ainsi le gamin. Cela leur plut et ils imitèrent son effroi :
— Je t'en supplie, ne me tue pas…
— Épargne-moi, je te donnerai toute ma collection de petites voitures !
— Et moi, je te donnerai toutes mes poupées Barbie !
Mais très vite ils se rendirent compte que l'affolement de Zoé était réel. Ils cessèrent de prêter attention à l'autre qui rangea vite son canif de pacotille, et se mirent à la conspuer.

« Hou ! hou ! Zoé a eu peur ! La poltronne ! La froussarde ! Hou ! »
La récréation finie, les moqueries à l'égard de Zoé continuèrent en classe. L'un des enfants, assis derrière Zoé, lui enfonça l'index dans le dos en chuchotant :
— Attention ! Je suis armé…
Tous remarquèrent le saut de carpe de Zoé et la classe entière ricana, malgré les admonestations du professeur.

On ne peut effacer le passé.
L'humiliation resta gravée dans la mémoire de Zoé et lui fit excessivement mal.
« Comment ai-je pu être aussi bête ! » se rongeait-elle.
Elle ne pouvait revenir en arrière.
Comme tous les enfants, Zoé élaborait des rêves ; des rêves où elle apparaissait comme une héroïne. « Comment pourrai-je vivre désormais si je n'ai plus de rêves ? » se demandait-elle avec angoisse.
Elle ne rêva plus et changea considérablement depuis ce jour-là.

Elle devint exigeante, lointaine et froide. Peu à peu, ses amis s'éloignèrent d'elle. Elle réussissait à en attirer en leur offrant des gâteries, mais pas pour longtemps : c'était des « porte-moi mon cartable » ou bien des « amène-moi ceci ou cela », à n'en plus finir. Tant pis pour les sucreries, les autres enfants préféraient leur liberté…

Ses parents n'eurent pas conscience de sa métamorphose. Lorsque des maîtres leur faisaient remarquer que leur fille restait à l'écart des autres élèves, qu'elle ne s'intégrait pas, ils rétorquaient que cela ne les étonnait pas : elle était si intelligente, les autres la jalousaient, certainement !

Deux ans passèrent et une nouvelle mésaventure vint bouleverser la famille Guillodoux. Le lycée organisait pendant l'été des séances hebdomadaires de piscine. Zoé adorait ça, elle nageait bien, pouvait rester des heures dans le bassin.
Un jour, le professeur de gymnastique responsable de cette initiative, annonça aux élèves que ces sorties n'auraient plus lieu :
— J'espère que ce sera temporaire… à condition que celui ou celle qui a « emprunté », pendant mon absence, le carnet de billets d'entrée presque neuf qui était sur mon bureau, me le rende…
Toute la classe fut affligée. Personne ne se dénonça, personne n'accusa qui que ce soit, tous les enfants regrettèrent les plongeons et les barbotements joyeux.
L'année scolaire touchait à sa fin dans les regrets et la gêne.
Un jour, la jeune Michèle demanda à parler au professeur de gymnastique. Il vit que la gamine était fort embarrassée ; il lui parla gentiment afin de la mettre à l'aise et elle lui révéla tout, en tremblant d'émotion :
— Le carnet de tickets…
— Oui ?
— Je sais qui c'est… C'est Zoé…
Michèle raconta ce qu'elle savait : Zoé continuait à se rendre à la piscine.
— Ce n'est pas une preuve ça ! dit le professeur. Les parents de Zoé sont riches, ils peuvent très bien lui offrir l'entrée de la piscine tous les jours !
— Mais… mais j'ai vu qu'elle avait un carnet de tickets. Au guichet de la piscine, on nous donne un billet d'entrée, mais elle, elle a un carnet plein de billets ! Je l'ai vu aussi dans son cartable. Nous étions assises l'une à côté de l'autre pendant le cours d'histoire. Elle a sorti son cahier et, entre les pages, il y avait un carnet de tickets. Elle

l'a vite remis dans son sac, et lorsque je lui ai demandé ce que c'était, elle ne m'a pas répondu et elle m'a fait des yeux-qui-tuent…

Le professeur rassura Michèle, lui demanda de n'en parler à quiconque. Il se rendit chez la directrice et lui rapporta les révélations de l'élève Michèle.
La directrice téléphona à la maman de Zoé. Lui aurait-elle donné un carnet de tickets d'entrée à la piscine ? Madame Guillodoux ignorait que sa fille se rendait, seule, à la piscine. Elle croyait que ces sorties-là étaient organisées par le lycée…
Zoé fut convoquée dans le bureau de la directrice. Elle arriva, le cœur en combat, le regard chaloupé et circonspect, les poings serrés, un léger tic de contrariété au liseré de la lèvre. Le professeur de gym lui demanda si elle allait à la piscine en dehors des heures de classe. Elle répondit avec colère que Michèle était une menteuse.
— Pourquoi parles-tu de Michèle ? interrogea le professeur de gym qui n'avait nullement mentionné son nom.
— C'est sûrement elle qui m'a dénoncée !
— Dénoncée ? Qui t'accuse ? Et de quoi ?
— Je ne sais pas, moi…
Elle se rendit compte qu'elle aurait mieux fait de se taire et décida de ne plus rien dire.
— Caches-tu quelque chose dans ton sac ? demanda la directrice.
— Non.
— Veux-tu bien nous montrer ce que tu as dedans ?
Zoé refusa.

De toute façon, cela n'aurait rien changé, l'opinion de la directrice et du professeur de gymnastiques était établie : Zoé avait bien pris les tickets… La directrice téléphona à Madame Guillodoux et lui retraça toute l'affaire.
De retour chez elle, Zoé nia les faits à sa mère. Elle parla d'injustice, de complots, de jalousies.
Madame Guillodoux ne dit rien : son mari saurait bien quoi faire lorsqu'il rentrerait…
Eh bien non, il ne sut que penser, que faire. Il réfléchit un bon moment avant de prendre une décision.
« D'abord, ma fille ne ment pas, donc on l'accuse à tort. »
Il téléphona au domicile de la directrice.
« Cette jeune Michèle est une sale gosse ! Elle accuse ma fille par jalousie. D'ailleurs, je téléphonerai à ses parents. »
Ce qu'il fit. Les deux pères s'accusèrent mutuellement, se disputèrent, chacun défendant énergiquement l'intégrité de sa progéniture et ils échangèrent des propos très discourtois.
Plus tard, la mère de la petite Michèle reprocha à sa fille de s'être mêlée de ce qui ne la regardait pas, et la gamine pleura toute la nuit.

Zoé alla se coucher. Elle s'aperçut que son cartable n'était plus dans sa chambre : sa mère l'avait enlevé. Elle se leva sur la pointe des pieds jusqu'au salon, vit ses parents silencieux, prostrés, et le mémorable carnet de billets d'entrée entre les mains de son père. Il le tournait, le retournait, l'observait comme s'il ne pouvait croire en la matérialité de ces fins coupons de papier imprimés et détachables, de couleur sable, et dont l'épaisseur de la souche indiquait le plaisir que sa fille avait pris en en privant ses camarades.

Zoé ne retourna plus dans ce lycée.

Quelques jours après, la directrice reçut par la poste une enveloppe contenant le carnet avec les tickets restants et un chèque. Aucun mot, aucune explication, aucune excuse n'accompagnait l'envoi.

Zoé constata que, depuis ce jour, son père qu'elle adorait changea d'attitude envers elle ; il devint plus distant, moins patient. Le souvenir de l'image de son père accablé, tenant le carnet de tickets dans la main, lui pesa un temps sur le cœur.
Elle savait qu'elle avait commis un vol, donc une faute grave, mais elle enterra cette pensée ennuyeuse tout au fond de sa conscience. Son raisonnement se bloqua définitivement sur l'élève Michèle, la voyant comme étant seule responsable de tout.
« Si elle n'avait rien dit, personne n'aurait jamais rien su ! »

Quant à sa mère, ce que Zoé ressentait pour elle était essentiellement de l'irritation. Elle se rendit compte, à peu près à la même époque, du manque d'érudition de ses parents. Elle l'acceptait relativement bien chez son père : il avait réussi dans la vie et était capable d'affronter des soirées huppées sans avoir à rougir de ses ignorances. Par contre, ces mêmes lacunes relevées chez sa mère la contrariaient. Il est vrai que, si le père se moquait éperdument de n'avoir pas fait d'études, sa mère en faisait un complexe pathétique.
Il était fréquent que Zoé souligne, lors de leurs conversations à table par exemple, les fautes de prononciation ou de grammaire de ses parents.
— C'est ton lumbago qui te fait mal ? demandait madame Guillodoux à son mari qui se tordait sur sa chaise.
— On ne dit pas « LUN-bago » corrigeait Zoé, on doit prononcer « LON-bago »…
— Ah ! Tu nous emmerdes avec tes sempiternelles remarques, rouspétait le père.
— On ne dit pas « SAN-piternelles » mais « SIN-piternelles »…
Son père la traitait de snob, mais au fond il était plutôt fier d'elle.
L'inverse se manifestait chez sa femme. Elle n'acceptait, ni d'être elle-même inculte, ni que sa fille soit si intelligente. Le fossé entre elles la mettait trop mal à l'aise. Et ce fossé-là n'évoluait qu'en s'élargissant.

Pourquoi Zoé avait-elle volé ? Elle ne manquait de rien et si elle avait demandé à ses parents la permission d'aller tous les jours à la piscine, aucun d'eux ne s'y serait opposé. Alors ? Acte de défi d'une enfant solitaire ? Ou bien, acte de rupture avec une moralité trop spéculative ? Ces questions ne la tourmentaient pas : elle ne se les posait même pas.
Seule, l'image de Michèle la dénonçant subsista dans sa mémoire. Tout était de sa faute.

En grandissant, elle devint un peu plus sociable. Elle assimila davantage les clauses du « je te donne, tu me donnes… » Elle comprit vite que les gens aiment bien parler d'eux-mêmes, alors, elle développa sa propre faculté d'écoute. Son intelligence attirait, à condition qu'elle se surveille, qu'elle évite de faire des réflexions désobligeantes et vexantes du genre « Comment ? Ne me dis pas que tu n'as jamais lu Balzac ? Toi qui prétends aimer la littérature ! »
À seize ans, elle sentit l'attirance sexuelle qu'elle exerçait sur les garçons. Assez bien bâtie, elle opta pour des tenues plus moulantes et plus décolletées qui mettaient ses formes juvéniles en valeur.
Lorsque, un jour d'ennui et de curiosité, elle perdit sa virginité, elle crut avoir trouvé son équilibre et s'adonna sans frein à ce nouveau jeu.

Sans retenue, certes, mais non sans précautions : ses inquiétudes obsessionnelles concernant sa santé ne souffraient pas la moindre négligence.
Son baccalauréat en poche, elle commença des études de biologie et de chimie physique à la Faculté des Sciences.
Son assurance lui permettait de nouer commodément des contacts mais ses partenaires changeaient vite.
Beaucoup de jeunes hommes fréquentaient le campus ; et jusqu'à l'obtention de sa maîtrise, ils furent nombreux à s'intéresser à elle, et tout autant à déclarer forfait après un ou deux jours.
Vite repoussés par son caractère dominateur, exigeant et difficile d'enfant gâtée, ils se consolaient sans peine auprès d'autres étudiantes.

Gustave était l'un des rares hommes dans sa vie dont l'amitié pour elle demeurait quasi-constante. Peut-être les vacances octroyaient-elles aux jeunes gens la légitimité d'être plus désinvoltes ?
Peut-être le soleil de la Côte d'Azur arrondissait-il les contours rugueux de Zoé ?
Ou peut-être Gustave était-il, lui aussi, dépourvu de cette « matière morale » qui permet de refuser telle ou telle conduite et donc de la condamner ?
Gustave n'avait pas l'assurance de Zoé, loin de là, mais, tout comme elle, il mélangeait allègrement vice et vertu, et ne s'intéressait qu'à sa propre personne !

Un chasseur de dinosaures

Chapitre 18

Après sa rencontre avec Peggy-Jeanne, Gustave était resté en plan dans un coin du jardin. Complètement déboussolé. Blessé dans son amour-propre, oui, mais pas vraiment fâché. Le ton de la jeune fille disant que ce n'était pas elle la coupable était celui de la sincérité, impossible de se méprendre.
« Peggy-Jeanne ne serait donc pas responsable du coup des doigts coincés de Zoé ? Quelle histoire ! »

Il reprit son chemin, la jeune luxembourgeoise l'attendait à son hôtel. La nuit dernière, après avoir dansé, mangé, bu et flirté à satiété, ils avaient quitté Nice aux petites heures tièdes du matin. Ils avaient passé la nuit à faire l'amour, et elle n'accepta de le voir s'en aller qu'en échange de sa promesse de ne prendre que quelques affaires au Cocotier pour se changer et de revenir dans les plus brefs délais.
Les débordements de la jeune fille l'amusaient. Sa voracité était sans borne, elle croquait son nouvel ami à pleines dents, d'une boulimie avide et enfantine.

En s'éloignant de la pension, Gustave pensait à elle, plus égotiste que jamais, fier de ses atouts de beau mâle séduisant…
— Excusez-moi, est-ce bien ici le Cocotier ?
Un jeune homme au sourire sympathique venait de l'aborder.
— Oui, c'est au bout de l'allée…

— Je n'en peux plus, gémit Mirabelle, je quitte le jeu. Et pourtant, regardez, j'avais une tierce ! Et puis j'ai drôlement faim. L'une de vous désire-t-elle un morceau de cake au chocolat ?
Elles firent une pause pour se sustenter un peu.
— Quelle partie, hein ?
— Oh là là ! C'est la première fois que nous avons un enjeu pareil ! Qu'en dis-tu, Prune ?
Prune avait emprunté les jumelles.
— Ah ! Regardez ! Il est quand même arrivé celui-là ! fit-elle, en désignant le jeune homme qui entrait au Cocotier.

*

Le nouvel arrivant se rendit à la réception et demanda si mademoiselle Peggy-Jeanne se trouvait là.
On venait de la voir quitter la salle à manger, peut-être était-elle dans sa chambre ? Elle y était. Philibert lui téléphona et la prévint qu'un jeune Sébastien l'attendait dans le hall.

— Oh ! Dites-lui que j'arrive tout de suite !

Les yeux de Peggy-Jeanne chantèrent de plaisir.
— Tante Jeanne s'il te plaît, tu me laisses la place ?
— Bien sûr, fais comme si je n'étais pas là…
La cohabitation avec Tante Jeanne dans le même corps physique se faisait sans difficulté. La plupart du temps sa tante dormait ; ainsi, elle lui laissait toute la place et se faisait discrète.
Peggy-Jeanne se recoiffa, vaporisa derrière les lobes des oreilles et aux ourlets des poignets une légère touche d'eau de parfum, et descendit les marches à grande vitesse.
Sébastien était debout devant la grande baie vitrée. Il n'avait pas vu Peggy-Jeanne depuis son départ pour l'Argentine. Il se retourna et lui sourit.

Avant son voyage ils se voyaient peu, mais toujours avec plaisir. Avec beaucoup de plaisir. Elle était étudiante et bûchait sec alors que lui venait d'obtenir ses diplômes et s'absentait déjà pour participer à des fouilles paléontologiques. Après six mois de chantiers européens de moindre importance, il collabora à ce projet de l'Argentine.
Il réalisait enfin un vieux rêve de gosse, celui de devenir chasseur de dinosaures…
Cette expédition s'était avérée fabuleuse, incroyable et il ne pourra jamais oublier les émotions des paléontologues, archéologues et chercheurs divers, lorsque des fragments d'os de reptiles de l'ère secondaire firent leur apparition du plus loin de la mémoire de la Terre.
Depuis des années, cette région de la Vallée de la Lune était réputée pour abriter des fossiles âgés de plus de cent cinquante millions d'années.
Mais nul n'escomptait y découvrir le squelette entier du plus énorme et du plus ancien tyrannosaure jamais répertorié.
Quelle fierté d'avoir participé à cette découverte !
Peggy-Jeanne et lui se firent la bise, heureux de se retrouver.
— Tu es belle, dit Sébastien, comme tu es bronzée !
— Le soleil de l'Argentine ne t'a pas oublié non plus ! On dirait Indiana Jones !
Ils rirent, un peu intimidés et très bêtes.
— Viens, dit Sébastien, on va se promener.
Peggy-Jeanne le guida jusqu'à la plage sauvage. Elle pensa l'amener jusqu'à sa petite aire de plage mais se dit qu'ils risquaient de découvrir sa tante ou plutôt son corps physique, puisque…
« Tu ne penses pas que je suis restée là-bas, quand même ! » s'offensa Tante Jeanne.
« En tout cas, ne crains rien, toi et Sébastien pouvez aller à la petite crique. » Elle se rendormit.
Tranquillisée, Peggy-Jeanne l'y conduisit. Ils s'assirent sur le sable brûlant, face à la mer qui avait repris ses reflets bleutés : en effet, le ciel avait récupéré tout son azur d'été. Ils discutèrent longuement. Il lui raconta quelques-unes de ses mésaventures argentines, elle lui relata des épisodes de ses études et du début de sa vie professionnelle.
— Combien de temps resteras-tu sur la Côte d'Azur ?
demanda-t-elle.
— Quelques jours. J'ai hâte de revoir mes parents et mon frère. Il me parle souvent de toi dans ses lettres. Vous vous entendez bien tous les deux !
— C'est vrai. Valentin est un garçon sensationnel, et j'éprouve beaucoup d'amitié pour lui.
— Oui… il m'a souvent manqué à moi aussi.

Sébastien l'invita dans une pizzeria de la ville. Peggy-Jeanne ressentait une grande quiétude, un silence de l'esprit qui lui faisait du bien. Sa vie redémarrait. Elle émergeait d'une tourbe insalubre, et la présence de Sébastien agissait comme un goutte-à-goutte vital et dynamisant. Tout redevenait calme. Un enchantement les unissait. Elle avait envie de fermer les yeux, de s'abandonner entièrement à ces instants dorés, de s'évanouir dans le sourire chantant de Sébastien. Il la contemplait :
— J'aime beaucoup tes yeux…
Elle sursauta. Cela lui rappelait Gustave et ce qu'il disait à propos de la musique de ses yeux. Il remarqua la moue sur son visage et s'en inquiéta :
— Que se passe-t-il ? Aurais-je dit quelque chose que je n'aurais pas dû dire ?
— Ce n'est rien. Tu as prononcé des mots qui m'ont rappelé quelque chose.
— Cela ne semble pas être un bon souvenir ?
— Non, effectivement. Je veux dire… à ce moment-là, ce n'était pas déplaisant, mais plus tard, je…
Elle n'acheva pas sa phrase.

Il comprit qu'elle ne tenait pas à livrer des détails, c'était probablement trop tôt ou trop frais. Mais Sébastien se promit de tout savoir et de lui gommer cette ombre.
Elle eut, comme ça, des absences à plusieurs moments de la journée. Il le lui fit remarquer, elle s'excusa et lui avoua avoir vécu des moments pénibles ces derniers jours. « Je t'en parlerai » promit-elle et elle ajouta vite, avec appréhension :
— Quand rentreras-tu ?
— Où ? À Nice ? À Paris ?
Elle ne souhaitait pas qu'il la quitte, elle avait envie qu'ils restent encore ensemble. Il sourit. À nouveau, il découvrit dans le flou de ses yeux une anxiété, une crainte qui l'émut profondément.

Il n'avait aucun projet précis pour son séjour sur la Côte. Il était arrivé la veille à Nice, chez un ami qui passait ses vacances aux États-Unis et lui avait laissé son logement et sa voiture. Rien ne le retenait nulle part.
Il promena son regard sur le paysage :
— Cette région est belle…
— Oui. Veux-tu que nous allions au parc forestier de Vaugrenier ? On dit que c'est un endroit merveilleux.
Ils y allèrent et restèrent jusqu'au soir, apprécièrent l'harmonie de la nature verte et boisée, effectuèrent une partie du parcours de santé en ponctuant les exercices physiques de fous rires géants et restèrent de longs moments assis sur l'un des bancs à discuter de tout et de rien. Bref, ils parlèrent de tas de choses qui rebondissaient comme des bulles et tissaient tout doucement autour d'eux une toile d'étamine douce, bienveillante et tranquille.

Lorsqu'ils se quittèrent devant la pension, il déposa sur sa joue un baiser amical et tendre.

Insupportable Zoé

Chapitre 19

Peggy-Jeanne fila directement dans sa chambre. Les quelques personnes qui la croisèrent eurent du mal à la reconnaître : un solaire bien-être l'imprégnait, et son visage lumineux était le pur reflet du bonheur…

Elle se jeta sur son lit, tout habillée, les yeux fixant le plafond mais ne voyant que le sourire de Sébastien.
Elle en avait oublié sa tante Jeanne et Zoé. Lorsque la pensée de cette dernière émergea de l'ivresse de son euphorie, Peggy-Jeanne rebondit rudement dans la réalité.
— Zut ! Je ne pensais plus à elle. Les ennuis ne sont pas encore finis…
— Mais non, je suis là, moi ! dit en bâillant tante Jeanne qui venait de se réveiller.
— Oui, oui…
— Quoi « oui, oui » ? fit la tante en imitant le ton désabusé de Peggy-Jeanne.
— Que vas-tu faire ?
— Je suis venue du fin fond du cosmos pour te donner un coup de main. C'est ce que je vais faire ! Tu verras !

Zoé avait passé une journée plus que morose.
Vous vous souvenez ? Le drame de sa main coincée ? Il était très tôt…

Madeleine, comme tous les pensionnaires de l'étage, avait été sortie de son sommeil par les cris de Zoé.
Mais tandis que les autres restèrent dans le couloir à consoler la « victime » et à donner leur avis sur ce qui venait de se passer, elle préféra se recoucher.

Elle n'avait pas beaucoup d'estime pour sa nièce, la connaissant trop bien et ne l'appréciant que peu.
L'année dernière, Zoé avait fait un court séjour chez elle et Madeleine n'était pas près de l'oublier.
Elle ne l'avait reçue chez elle que pour faire plaisir à sa sœur et à son beau-frère. Au début, elle fit preuve d'énormément de patience envers sa nièce. Mais… après quelques heures déjà, elle ne pouvait plus la supporter.

Zoé versait dans des travers hygiénistes qui confinaient à l'obsession.
« Pire qu'une vieille fille » disaient ceux qui l'observaient.
Le toast qu'on lui servait était-il un peu carbonisé, ne serait-ce que sur une infime partie ? Il ne lui viendrait pas à l'esprit de racler de la pointe du couteau la partie noircie : elle n'y touchait pas. Et quand, à Paris, sa mère lui présentait une tartine grillée présentant cette imper- fection, elle le lui reprochait, l'accusant même « Enfin, maman, fais attention ! Tu ne sais donc pas combien c'est nocif ? Ignores-tu que ça peut être cancérigène ? »

Quand cette hystéro-maniaquerie se manifestait hors de chez elle, cela tournait en général au vinaigre. Elle était incapable de se mettre au diapason de tout autre qu'elle-

même. Tout mode de vie, de qui que ce soit, devait s'adapter au sien, et devenir la copie conforme à ses habitudes et à ses exigences.
Lorsqu'elle séjourna chez sa tante par exemple, elle commença par lui faire changer les draps frais sortis de l'armoire, sous prétexte qu'ils n'étaient pas cent pour cent coton et que toute autre matière l'incommodait.
Elle refusa le poulet que tata Mado avait préparé, elle ne mangeait que des plats cuisinés à l'huile d'olive « c'est plus sain », se prépara elle-même une volaille, laissa le fond brûler et abandonna la casserole encrassée dans l'évier.
Elle fit également brûler une compote de pommes qu'elle avait préparée – elle digérait mal les fruits non cuits, mais là, le plat fut irrécupérable.
Pire, elle accusa sa tante de ne pas avoir surveillé la cuisson !
Plus tard, elle mit la cage du canari sur le rebord de la fenêtre où il faillit mourir de froid. « Les oiseaux donnent des maladies. Je l'ai juste sorti pendant que j'étais dans la pièce » affirma-t-elle très naturellement, sans remords, sans penser plus loin que son nombril.
Ce dernier acte, sans compter tant d'autres plus minimes qui n'ont pas été relatés ici, décida Madeleine à renvoyer sa nièce, quitte à la laisser dormir dans la rue.
Finalement, elle ne la jeta pas dehors, mais le séjour de Zoé s'acheva plus tôt que prévu.
Plus lucide que sa sœur, Madeleine s'était bâti une image précise de l'éducation, de la croissance et des obstacles qui s'accumulaient sur la personnalité de Zoé.
Elle avait plus d'une fois tenté d'avertir les parents Guillodoux, mais sans résultat. Pourtant, sa sœur respectait son opinion, suivait ses conseils à la lettre, avait foi en ses jugements, sauf… sauf en ce qui concerne Zoé.

Lorsque la main blessée cessa d'être le pôle d'attraction de toutes les personnes assemblées dans le couloir, Zoé revint dans sa chambre, celle qu'elle partageait avec sa tante. Elle rangea ses vêtements dans son armoire, ses affaires de toilette dans sa salle de bains. Madeleine dormait dans son lit ; alors, sans se préoccuper le moindre du monde du sommeil de tata, Zoé la réveilla et lui demanda de lui rendre son lit.
C'était mal connaître Madeleine, elle n'avait pas du tout l'intention de subir les caprices de sa nièce.
— Tu n'as qu'à prendre l'autre, ils sont tous deux identiques.
— Je préfère le mien.
— Tant pis pour toi.
Elle lui tourna le dos et fit mine de se rendormir. Zoé obtenait fréquemment gain de cause en se prévalant de son bon droit, mais là, elle avait affaire à plus obstinée qu'elle.
Elle céda, bougea des affaires bruyamment, délibérément, tout en sachant que rien ne fera changer sa tante d'avis.
D'une humeur qui macérait dans l'encre depuis tôt ce matin, elle finit par sortir de la chambre en espérant trouver ailleurs un dérivatif à sa grogne.

Seul, monsieur Kachaki prenait son petit-déjeuner dans la salle à manger. Suivant ses habitudes matinales, il était déjà là, et s'étonna de voir Zoé. D'habitude, la jeune fille ne se levait pas à une heure si indue. Il logeait à l'étage supérieur du sien et il n'avait eu aucun écho du charivari dont l'héroïne se tenait maintenant en face de lui.

La jeune fille s'abstint d'exprimer une formule courtoise quelle qu'elle soit, et s'assit sans dire un mot.

Monsieur Kachaki, un brin gêné par la froideur impolie de Zoé, continua de beurrer sa tartine sans lever les yeux sur elle.
— Vous ne dites rien, lui reprocha-t-elle.
— Que voudriez-vous que je vous dise, mademoiselle ?
— N'êtes-vous pas au courant de ce qui m'est arrivé ce matin ?
Il s'était passé quelque chose ? Monsieur Kachaki était curieux à présent. Il prit un ton aimable en y dissimulant une petite pincée de moquerie :
— Vous serait-il arrivé quelque chose ? Quelqu'un vous aurait-il fait du mal ?
Il avait dit cela pour ironiser, et fut bien étonné qu'elle lui réponde qu'effectivement, « quelqu'un » l'avait blessée. Elle lui présenta sa main dont les doigts étaient encore rouges et gonflés.
Il ne s'attendait certes pas à cela.
— Je suis navré, dit-il sincèrement. Comment vous êtes-vous fait ça ?
— C'est Peggy-Jeanne. Ce matin. Elle a claqué, exprès, la porte de sa chambre sur ma main !
« Incroyable ! Mademoiselle Peggy-Jeanne ? » Cela ne collait pas.
Monsieur Kachaki possédait un talent indubitable pour pénétrer les caractères des gens qu'il côtoyait. Ainsi, il avait éprouvé une vague répulsion envers Zoé dès sa première entrevue, alors que Peggy-Jeanne, elle, lui avait été tout de suite sympathique.
Il reprit sa tartine. Zoé bougonna :
— C'est tout ce que ça vous fait ?
— Mademoiselle Zoé, cela me fait de la peine. Vous accusez mademoiselle Peggy-Jeanne d'un fait regrettable, seulement cela ne corrobore nullement l'image que j'ai de cette jeune fille. Peggy-Jeanne n'a pas une once de méchanceté. J'en suis sûr. Il est probable qu'il s'agissait d'un accident, d'un acte involontaire, je ne sais pas, moi ! Elle n'aurait pas pu faire ça intentionnellement. Non ! Vous racontez n'importe quoi, mademoiselle…
Monsieur Kachaki se leva de table en disant encore « Cette histoire est tordue ! », et quitta la salle à manger en emportant sa tasse de chocolat.

Zoé resta seule jusqu'à la fin de son petit déjeuner, vexée.
En sortant, elle croisa ses parents qui venaient se mettre à table.
— Comment va ta main, ma pauvre chérie ? s'inquiéta la mère.
— Ça semble aller mieux, constata le père. Bah, il y aura eu plus de peur que de mal !
— Papa ! Tu n'as pas senti la porte sur tes doigts, toi !
La maman demanda s'il ne faudrait pas consulter un médecin, le papa dit « penses-tu ! » en riant et cela rendit Zoé plus renfrognée encore. Manifestement, son père la soutenait de moins en moins. Quant à sa mère, c'était le contraire ; elle en faisait trop et cela l'énervait tout autant, si ce n'est plus !
Zoé vit sa tante approcher et quitta ses parents à la hâte, en louvoyant entre les tables pour l'éviter.

Espérant voir Gustave, Zoé erra dans le jardin puis aux alentours de la pension, sans le trouver. Elle finit par frapper à sa porte. Il n'était pas encore revenu de sa nuit en compagnie de la jeune luxembourgeoise.
La reine Zoé était de plus en plus nerveuse et agacée. Où était-il ? Elle avait besoin de sentir ses sujets à ses côtés, prêts à répondre à ses ordres… Une fois de plus, sa lèvre se tourna à l'intérieur, laissant au-dehors une grimace vide.

Elle tenta de retrouver un peu de sérénité en faisant du yoga ; les bras au ciel, raide, le cou tendu, les orteils de la jambe gauche posés en équilibre sur le genou de la jambe droite, elle escompta la béatitude...

C'est dans cette position que Gustave l'aperçut en revenant à la pension.
« Zoé ? » s'inquiéta-t-il.
Elle remit ses deux jambes en place et courut au-devant de lui, tomba presque dans ses bras. Que lui arrivait-il donc ? Elle fit semblant de pleurer et cela acheva de le terrifier.
— Que se passe-t-il ?
— C'est Peggy-Jeanne, dit-elle.
— Il est arrivé quelque chose à Peggy-Jeanne ?
— Mais non, crétin !
Elle se fâcha, exhiba sa main blessée tel un blason prestigieux et, d'une voix hachée, répandit en détail et à sa façon ses vicissitudes malheureuses, en accusant Peggy-Jeanne de tout. Il crut ce qu'elle disait, et elle put s'en aller apaisée.
(C'était, bien sûr, avant la rencontre avec Peggy-Jeanne et sa tante…)

Zoé, décida de passer le reste de la matinée, et peut-être même une partie de l'après-midi, à la piscine d'un hôtel voisin. Depuis des années, elle essayait de persuader ses parents de passer leurs vacances dans un hôtel d'un plus grand standing, mais sans succès.
Ils aimaient leurs habitudes, et qu'il n'y ait pas de piscine au Cocotier leur était parfaitement égal. Le calme, la convivialité de la pension, voilà ce dont ils avaient besoin.

Elle monta dans sa chambre, prit son maillot et son sac. Elle espérait faire la connaissance de jeunes gens sympas ; en vacances, les liens se créent si vite.
Mais, aucun des estivants de son âge, qui batifolaient autour de la piscine ou dans l'eau, ne tenta de lier contact avec elle.
Seul, un quinquagénaire libidineux, adipeux et laid comme une laide désillusion, avait essayé de retenir son attention et ne décollait plus de son ombre. Il voulut lui offrir un jus de fruit, lui proposa de nager avec lui, et finalement insista pour qu'elle l'accompagne dans sa chambre.
Mortifiée, elle rentra tôt pour le déjeuner.
(À ce moment-là, Peggy-Jeanne et Sébastien mangeaient une pizza en ville…)

Dans le hall, Zoé tomba nez à nez avec monsieur Maurice qui lui demanda, d'une voix assez forte – pour que d'autres personnes l'entendent – de cesser de propager des attaques mensongères contre Peggy-Jeanne. Il la quitta si promptement qu'elle ne put rien répondre. Des pensionnaires chuchotèrent entre eux en la fixant des yeux.

Zoé, renfrognée jusqu'au menton, s'assit à la table de ses parents et de Madeleine. Selon son habitude, la maman se tracassa de sa santé, de la main blessée (la tante fit remarquer que l'on ne voyait quasiment plus rien), demanda si elle avait passé une bonne matinée.
Et selon son habitude, le père tenta de freiner sa femme :
— Arrête, tu vois bien que tu lui casses les pieds avec toutes tes questions !
— Mais je suis sa mère, c'est normal que je me renseigne !
— Elle s'en fout !

— Bien, bien, je ne dirai plus un mot… Puisque de toutes les façons, je ne dis que des sottises…
Effectivement, elle se tut. Papa Guillodoux, un peu ennuyé d'avoir rabroué sa femme ainsi, plaisanta avec elle, fit le clown et elle émergea avec plaisir de son mutisme.
Madeleine s'amusait de leurs fausses disputes. Elle adorait son beau-frère. Entre elle et lui, il y avait une connivence, une complicité qui rendait sa sœur jalouse. Elle lui avait dit bien souvent :
— C'est toi qu'il aurait dû épouser, Mado. Vous vous entendez si bien…
— Ne dis pas de bêtises, c'est toi qu'il aime.
Zoé parla peu à table, évitait de s'adresser à sa tante.
— Tu es de bien mauvaise humeur aujourd'hui, constata Mado.
— Tu penses, la pauvre, avec ce qu'elle a subi ce matin, intervint la maman. Connais-tu bien toute l'histoire ?
— Ce que je sais, c'est qu'elle a crié si fort qu'elle a réveillé tout l'étage !
— Mais as-tu idée de ce qu'elle a souffert à cause de cette Peggy- Jeanne ? Qui aurait soupçonné que cette jeune fille soit si perverse ?
— Perverse ? Comme tu y vas !

Zoé écoutait mais ne se mêla pas à la discussion. Son père interrompit les deux sœurs et leur demanda leur avis sur le programme de l'après-midi. D'abord une bonne sieste jusqu'à quatre ou cinq heures, puis, que diraient-elles d'aller à Juan-les-Pins ?
— Et toi Zoé, cela te dit de venir avec nous ?
En fait, non, elle n'en avait vraiment pas envie. Seulement, elle ne désirait pas non plus rester seule. Elle se rendait bien compte qu'aucune occupation ne pourrait la satisfaire aujourd'hui. À moins, bien sûr, de coincer un type super chouette.
Mais, entre l'expérience malheureuse d'avant les vacances avec le québécois qui l'avait laissée tomber, celle de Pauli le champion de tennis, celle de Gustave occupé présentement par sa Luxembourgeoise, et enfin celle de l'odieux quinquagénaire de ce matin, elle ne gardait pas trop espoir.
Finalement elle accepta de se joindre à ses parents. Elle ne contredit même pas sa mère qui lui conseillait de faire la sieste.
Elle monta, ne fit aucune remarque désagréable à sa tante et dormit lourdement jusqu'à cinq heures.
Lorsqu'elle se réveilla, sa tante n'était plus dans la chambre. Zoé descendit. À la réception, un employé lui dit que son papa lui avait demandé de l'avertir qu'il n'avait pas voulu la réveiller. Ils étaient tous partis et souhaitaient qu'elle se repose bien jusqu'à leur retour. Elle remonta dans sa chambre pour prendre l'un de ses bouquins de biochimie, et s'installa dans le jardin jusqu'au retour de la famille.

Le dîner en leur compagnie fut semblable au repas de midi.
Zoé ne participa que peu à ce qu'ils disaient, elle bâilla dès le dessert et annonça qu'elle allait se coucher et lire un peu avant de s'endormir.

(Au même moment, chez Peggy-Jeanne, son alien de tante retenait un gros fou rire.)

Zoé était plongée dans la lecture d'un passage particulièrement râpeux de son livre sur l'étude de la radioactivité et du moléculaire, lorsque la lumière de sa lampe de chevet s'éteignit.
« Zut, une panne de courant ! »

C'était peut-être simplement une ampoule grillée. Elle se leva pour appuyer sur l'interrupteur.
Ah ! la lumière revint et elle se recoucha.
« Il faudra demander à l'un des frères de faire réparer ça demain. » pensa-t-elle en reprenant son livre.
Mais après quelques minutes, la lumière s'éteignit à nouveau.
« Zut et zut ! Ras le goulot ! Tata Mado n'aura qu'à s'en occuper. Moi, je dors maintenant… »

Il y a dans l'endormissement un stade difficile à saisir, fin comme un fil de soie. C'est celui du demi-sommeil, cet état intermédiaire entre la veille et le sommeil. En général, on ne capte cette fragile frontière qu'en se réveillant un dixième de secondes après s'être endormi. Il est fréquent que l'on éprouve alors l'impression de trébucher, de louper une marche. C'est le moment où la conscience réintègre le corps physique, la conscience qui venait de se dissoudre dans un éther peuplé de souvenirs souvent déformés et menaçants.

C'est à ce moment précis que Zoé émergea. En sursaut. Le cœur en pirouette. Ce fracas, c'était quoi ?
Elle voulut allumer la lumière mais ça ne fonctionnait toujours pas. Elle appuya plusieurs fois de suite sur l'interrupteur, sans succès.
Soudain, miracle ! la lumière revint, mais faiblement et l'intensité baissait doucement pour ne laisser qu'une lueur rachitique, estompée, qui se diluait dans le noir. Elle avait juste eu le temps de voir son livre par terre. Elle comprit que c'est le bruit de sa chute qui l'avait réveillée.
En se penchant pour le ramasser, il lui sembla distinguer, dans les ténèbres de la chambre une Peggy-Jeanne transparente, comme auréolée d'une ténue lumière tamisée.
Elle se redressa sur son lit, en proie à un début de panique. Non, il n'y avait personne. Elle avait dû rêver, l'apparition n'était qu'une manifestation onirique, un sursaut attardé de ses souvenirs. L'obscurité lui sembla pesante, lourde d'un poids menaçant, chargée d'une présence inquiétante.
Soudain, elle entendit un bruit sourd, indistinct. Elle bredouilla piteusement : « Il y a quelqu'un ? » mais bien sûr, personne ne répondit.
Les monstres de son enfance qu'elle croyait vaincus depuis longtemps, semblaient vouloir l'assaillir à nouveau. Elle tenta de tourner le dos à ce présent raboteux et, ce faisant, se heurta à son passé. Elle se souvint avec effroi du minuscule, dérisoire petit couteau porte-clés d'un gosse de sa classe et, le temps d'une bouffée de mémoire, revécut sa terrible humiliation.
« Non, ne me fais pas de mal, je t'en supplie ! » dit-elle dans sa tête, complètement paniquée, oubliant qu'elle n'avait plus dix ans.
Elle crut même entendre les rires terribles des autres enfants qui se moquaient d'elle.
La lumière se ralluma brusquement et, après un sursaut, elle respira un peu mieux en constatant qu'il n'y avait aucun signe de danger apparent dans sa chambre. Cet apaisement ne dura qu'une courte seconde. À nouveau, plus de lumière.
Qui a éteint ? « Je m'alarme pour trois fois rien » se dit-elle, morte de peur.
Elle n'osa pas se lever et appuyer encore sur l'interrupteur. Elle resta sur son lit, dans le noir, sans oser se glisser entre les draps, craignant que des restes de fantômes ne s'y terrent. Elle entendait sans cesse des sons glaçants venant de nulle part. Assise,

aux aguets, les genoux repliés comme pour se protéger, elle se balançait d'avant en arrière dans une posture d'insensée.

Il y eut encore un lent grincement et la porte s'ouvrit :
— C'est qui ? demanda-t-elle avec effroi.
— C'est moi, répondit Madeleine. Tu dormais ?
— Non, pas du tout…
Et elle ajouta d'une voix livide et tremblante, sans remarquer la stupéfaction de sa tante :
— Je suis contente que tu sois là…

Lorsque la pensée devient son propre labyrinthe

Chapitre 20

Il y avait longtemps que Peggy-Jeanne n'avait passé une aussi bonne nuit. Elle se réveilla en chantonnant, ouvrit les rideaux, sortit sur le balcon, respira à pleins poumons l'air iodé et fit un coucou joyeux à la mer. Elle avait rendez-vous avec Sébastien à neuf heures, ils désiraient passer la journée à la plage. Après sa toilette, elle enfila sur son maillot une fine robe sans manches en coton vaporeux, d'une couleur bleu émeraude qui illuminait son teint bronzé.

C'est en sautillant qu'elle descendit dans la salle à manger, tout en espérant ne pas rencontrer les Guillodoux : son souhait fut exaucé. Seule Madeleine était là. Elle fit signe à Peggy-Jeanne pour l'inviter à s'asseoir avec elle, et ajouta pour la convaincre :
– Ne prenez pas cet air-là, ma nièce dort encore. Et ses parents viennent tout juste de se réveiller, ils ne descendront pas avant que vous ne finissiez tranquillement votre petit déjeuner !
Peggy-Jeanne prit place à côté de cette femme qu'elle trouvait sympathique. Elles parlèrent de la pluie et du beau temps, en évitant consciencieusement d'évoquer Zoé et les mésaventures de la veille.

Dix minutes avant l'heure du rendez-vous, Peggy-Jeanne était déjà installée dans le hall pour attendre Sébastien.
Elle ne cessait d'observer la porte d'entrée, une large porte à deux vantaux, dont le châssis vitré permettait d'apercevoir les entrées, avant même que le battant ne coulisse. Le soleil prodiguait à cette heure du jour tous ses feux sur la baie vitrée et l'on déployait les stores pour protéger de la chaleur. On ne pouvait discerner l'extérieur que par les vitres de la porte que Peggy-Jeanne ne quittait pas des yeux.

À neuf heures dix, elle se sentit soucieuse, mais se raisonna.
Le retard était on ne peut plus minime. Il devait venir de Nice, une dizaine de kilomètres. En voiture, sur la route, il y a toujours des aléas, ne serait-ce qu'un banal bouchon. Pas de quoi jouer les Cassandre.
S'était-elle trompée d'heure ? Non, elle était certaine qu'ils avaient décidé de cette heure-là : aucune autre heure n'avait été mentionnée.
Il avait dit : « On se retrouvera à neuf heures » et elle avait répondu :
« Très bien, neuf heures, ça me va ! » Tiens ! il est déjà et quart…
Il avait d'abord parlé de la petite crique sur la plage. « On se verra là-bas… » Aïe ! Elle ne se rappelait plus exactement pourquoi le lieu de rendez-vous avait été changé. Était-ce elle ou lui qui avait proposé le hall de la pension ? Ah oui ! Ils voulaient passer la journée à la plage, mais Sébastien avait également évoqué l'idée de voir une exposition de peintres impressionnistes à Cagnes-sur-Mer. Leur programme devenant incertain, ils avaient alors fixé le rendez-vous au Cocotier, « on verra bien demain… »
Peut-être l'attendait-il là-bas, sur la plage ?
Les affres de l'incertitude mènent à croire ce à quoi on ne croyait pas l'instant précédent. L'angoisse accompagne vite de telles tergiversations. Peggy-Jeanne

n'était plus sûre de rien, se disait qu'elle avait dû se tromper, qu'il était probablement en train de l'attendre sur leur petite aire de sable depuis…

« Oh mon Dieu ! Il est neuf heures vingt-cinq ! »
Philibert était à la réception. Elle prit un morceau de papier et griffonna en vitesse : « Je suis à la petite crique de la plage. »
Elle signa, marqua le nom de Sébastien au dos du papier et le confia à Philibert en insistant pour qu'il le remette au jeune homme qui l'avait demandée la veille.

Elle courut jusqu'à la plage. Il y était sûrement. Il devait y être, un peu mécontent peut-être de l'avoir tellement attendue. Mais quand il la verra arriver, il oubliera tout et se contentera de la serrer dans ses bras. Il sera là.

Elle arriva à la crique… Non. Il n'était pas là. Personne. Ses yeux s'emplirent d'eau.
Elle s'assit sur le sable, sentit ses joues se mouiller des larmes qui coulaient, sans qu'elle puisse endiguer ce flot.
Toutes les émotions en zigzag de ces jours se déchiraient. Elle essuya ses joues du dos de sa main, se remit debout et cria à la mer :
« Sébastien, Sébastien, où es-tu ? Sébastien, s'il te plaît… Sébastien… »

La mer ne répondit pas. Et s'il avait eu un accident ? Elle eut un violent frisson et la mer devint noire.
Il était dix heures moins le quart. Il ne viendra plus. Elle hurla encore, d'une force mystérieuse qui ricocha jusqu'à l'horizon :
« SÉ-BAS-TIEN, SÉ-BAS-TIEN… Je t'en prie… »
Au-dessus des larmes, on peut trouver un brin d'espoir qui s'attarde sur les cils. Peggy-Jeanne ne le voyait pas.
« Il ne viendra plus… »
Elle renifla, se moucha.

C'est alors qu'elle pensa à sa tante Jeanne.
Voilà l'occasion rêvée de lui demander son aide ! Elle l'appela : « Tante Jeanne, où es-tu ? » Mais elle ne reçut aucune réponse.
Maintenant qu'elle y songeait, elle se rendit compte que depuis son réveil elle n'avait senti aucune manifestation de sa tante. Elle n'y avait pas fait attention, tout occupée qu'elle était à se préparer pour Sébastien. De plus, tout bien considéré, il était normal qu'elle n'ait pas remarqué cette absence ; après tout, elle vivait toute seule jusqu'à hier…
Cela la convainquit que l'apparition de sa tante n'avait été qu'une création névrotique d'autodéfense. « Il faudra que je consulte un psy, je souffre d'un dédoublement de la personnalité. Je suis complètement cinglée !
Tout cela n'était, évidemment, qu'une fêlure de mon cerveau et non pas l'apparition tangible d'une extra-terrestre ! » Une tante Jeanne qui tombe des étoiles, comme ça, plouf ! Et qui parle un simulacre d'argot de Belleville ! Peggy-Jeanne eut quand même des doutes à ce sujet, elle-même ne s'exprimait jamais ainsi !
« Encore un truc qui est sorti de la prison de mon inconscient, et dont j'ignorais totalement la teneur. » Mais comment expliquer la pléthore de détails qu'elle avait fournie sur les artobassiens ? Peggy-Jeanne n'aurait jamais imaginé des extra-terrestres ainsi, sans musculature, sans garde-manger, et regardant à la télé Belphégor ou l'assassinat de Kennedy en « direct » ! D'où cela provenait-il ? « J'ai dû

regarder un film de science-fiction un jour ou l'autre et garder ces détails au fin fond de ma mémoire… »
Comment avait-elle pu croire de telles bêtises ? Elle, une fille assurément pleine de bon sens… certes, trop sensible et trop fragile, d'accord, mais qui avait les pieds sur terre et non dans l'espace intersidéral… Elle avait toujours réussi à analyser chaque situation avec sang-froid et elle avait même une réputation de self-control que certains lui enviaient.
Alors ? Que s'était-il passé ? Que lui était-il arrivé ? C'est trop facile d'attribuer sa faiblesse aux déboires qu'elle avait connus récemment, aussi bien avec Gustave qu'avec Zoé !
Et maintenant, ne faudrait-il pas qu'elle se reprenne ? Qu'elle cesse de se conforter dans un rêve imaginaire ? Qu'elle décide de mener seule ses antagonismes et ses responsabilités, sans talisman, sans chimère ? Sans tante Jeanne ? Elle en était capable ; la preuve en est que c'est exactement ce qu'elle avait toujours fait jusqu'à ce jour.

Peggy-Jeanne était excessivement seule sur la petite baie de la plage, Sébastien n'était pas venu, et elle venait d'enterrer son rêve dans le cimetière des illusions.
Il était inutile qu'elle reste encore, cela ne pourrait que la déprimer davantage. Le moral en purée, elle se leva et sentit soudain un grattouillis dans tout le corps.

— C'est moi, chuchota Tante Jeanne, ça va ?
Peggy-Jeanne se rassit. En vrai, elle tomba quasiment à la renverse, comme disloquée. Elle venait d'accomplir des prouesses de déductions intelligentes pour se raccrocher, elle avait réussi à se persuader que l'existence de sa tante Jeanne n'était que de la frime… Et tout cela pour rien ?
Elle attendit que son cœur retrouve un rythme normal, respira à fond plusieurs fois de suite.

— C'est toi ? Vraiment ? Mais où étais-tu ?
— Eh ! Tu vas pas me faire une scène ! J'avais envie de revoir quelqu'un de mon passé…
— Qui ça ?
— Mon fiancé ! Celui que j'fréquentais à dix-neuf ans…
Peggy-Jeanne ne put s'empêcher de rire, sans pitié pour sa tante qui protesta un peu.
— Alors, comment l'as-tu trouvé, a-t-il beaucoup changé ?
— Si tu savais ! Quelle craque ! C'est un vieux nunuche quasi-octogénaire. Je m'suis pas attardée, tu penses, il est tout vasouillard !
Rappelons que les dialogues entre la tante et la nièce se faisaient par télépathie. Mais cela n'empêcha pas Peggy-Jeanne d'enregistrer, une fois de plus, l'épouvantable façon de s'exprimer de sa tante :
— Tante Jeanne ! Ne pourrais-tu pas parler plus correctement ? J'ai du mal à te comprendre.
— Ouais ? OK, je f'rai un effort. Et toi, quoi de neuf ?
Peggy-Jeanne fondit immédiatement en larmes comme réponse à cette question. Elle venait de récupérer son totem de souffrance intact. Elle lui expliqua tout, le rendez-vous, le retard, sa désolation, sa déception.
— Ne te bile pas, Sébastien va arriver.

Tante Jeanne, en démonstration pratique.

Chapitre 21

Elle entendit un bruit de pas. Quelqu'un surgit en courant, en haletant, en se désespérant, c'était lui :
— Oh mon Dieu ! Peggy-Jeanne, je suis tellement désolé, je suis « un peu » en retard…

Peggy-Jeanne sentit qu'elle tremblait de tout son corps. Elle se releva, bondit vers lui, inonda sa chemise de larmes encore plus farouches que précédemment.
Il fallut qu'il la console, alarmé par cette affliction immense.
— Calme-toi, je t'en supplie… Moi aussi j'ai eu peur, j'ai craint de ne pas te trouver…
Il la fit asseoir à ses côtés, la tint contre le creux de son épaule en lui caressant les cheveux. Elle écrasait sa tête contre sa poitrine, déjà réconfortée.
Comme c'était bon de sentir la sécurité et le calme qui émanaient de lui ! Sébastien sortit une bouteille d'eau minérale qu'il avait dans son sac de plage, versa quelques gouttes dans sa main et en humecta les paupières et le visage de la jeune fille. Que c'était bon !
Elle renifla, et il lui présenta un mouchoir en papier.

— Décidément, tu es un type épatant, dit-elle en se mouchant. As-tu toujours tout ce qu'il faut sous la main ?
— Désires-tu autre chose ? Voyons…
Il la dévisagea d'un un air sévère et décréta en pontifiant :
— Mademoiselle, votre cas est grave, mais non désespéré. Il va vous falloir un traitement de choc : premièrement, un plongeon dans la mer pour remettre vos petits neurones en place et secondement, il vous faudra faire confiance à votre ami ici présent.
— Bien, docteur, dit la jeune fille, soulagée. Quand commençons-nous l'exécution de la première prescription ?
— Tout de suite ! Le dernier à l'eau a perdu !
Ils avaient tous deux leur maillot sous leurs vêtements. Peggy-Jeanne gagna haut la main, elle n'avait que sa courte robe bleu-émeraude à ôter. Elle atteignait les premières vagues, alors qu'il se débattait encore pour se débarrasser de ses vêtements. Il la rejoignit deux secondes plus tard et ils s'éclaboussèrent mutuellement.
— Tu vas beaucoup mieux, remarqua Sébastien lorsqu'ils sortirent de l'eau, Je suis un bon médecin…
— Si l'on veut… N'oublions pas que c'est le même médecin qui m'a rendue malade ! Pourquoi es-tu arrivé si tard ?
— Pas si tard que cela. Tu exagères ! Je suis arrivé à la pension avec cinq minutes de retard seulement… Dès qu'on m'a donné le mot où tu avais écrit que tu m'attendais à la crique, j'ai couru à toutes jambes…
— Nous avions convenu de nous retrouver à neuf heures !
— Comment ? On ne t'avait pas avertie ? J'ai téléphoné tôt ce matin pour laisser le message que je ne pourrais pas venir avant dix heures ! Et que le rendez-vous était donc décalé d'une heure.

Les quelques nuages qui traînaient encore dans le ciel bleu disparurent en une seconde…
— Oh ! Non, je n'en ai rien su ! À qui avais-tu parlé ?
— Je ne sais pas, il m'a dit qu'il finissait son service et qu'il déposerait le message dans ton casier. Il était un peu avant six heures.
— Ce devait être le gardien de nuit. Zut ! J'ai oublié de rendre la clé, je n'ai donc pas regardé dans mon casier… Tout s'explique.

« Ah, elle se remet enfin ! » songea Sébastien en constatant que les traits du visage de son amie se détendaient, qu'elle souriait.
Lui aussi avait eu très peur. Il était arrivé à dix heures cinq à la pension. « Cinq minutes de retard, il n'y a pas de quoi se savonner la tête, pensa-t-il. De plus, elle n'est pas encore là. » Il s'installa dans un fauteuil du hall, s'attendant à la voir arriver à tout instant. Elle s'avancerait vers lui, faussement navrée, en murmurant, la bouche en cœur : « Oh ? Je suis en retard ? » Les femmes adorent se faire attendre. Pourtant, ce n'était le genre de Peggy-Jeanne… Au bout de quelques minutes, il se leva et déambula de long en large, de plus en plus agité. Philibert l'aperçut et lui fit signe de s'approcher :
— Vous attendez mademoiselle Peggy-Jeanne ? Elle m'a demandé de vous remettre ce mot.
Sébastien lut le court message et demanda :
— Y a-t-il longtemps qu'elle a écrit ça ?
— Je ne sais plus exactement… Hé ! Un bon moment, je crois bien…
Il était dix heures vingt. Elle ne sera plus à la petite crique.
Bon sang ! Elle n'allait pas l'attendre interminablement ! Non, ce n'était pas possible, il fallait qu'elle y soit !
Il courut comme un fou, la tête en détresse funèbre. Où allait-il la retrouver maintenant ? Et qu'allait-elle penser d'un type qui arrivait avec plus d'une demi-heure de retard à un rendez-vous… (non, Sébastien, une heure et demie de retard !) Elle sera certainement exaspérée. Pourvu qu'il puisse la rejoindre… Lorsqu'il la vit, il ne se sentit pas en meilleur état qu'elle, oh non ! Mais un homme comme lui, qui venait de passer deux ans à chasser les dinosaures, n'allait pas défaillir comme une fillette, n'est-ce pas ?
Il réussit à donner le change et le bain dans la mer lui fit autant de bien qu'à elle !

— Quelle était la deuxième ordonnance ? demanda Peggy-Jeanne.
— Je t'avais demandé de me faire confiance.
— Je te fais confiance !
— Vraiment ? Alors je pense qu'il serait temps que tu me dises ce qui te tracasse. Ils étaient tous les deux étendus sur le sable, côte à côte. Il lui prit la main, se redressa un peu en prenant appui sur son avant-bras, de façon à être plus proche d'elle encore.
— Il fait chaud, se plaignit-elle.
— Veux-tu que nous allions autre part ? Viens !
Il se leva en la tirant pour l'aider à se mettre debout.
— Nous allons prendre la voiture et rouler jusqu'à ce que nous trouvions un coin agréable, qu'en penses-tu ?

Sur une plage privée toute proche, ils purent se doucher et se débarrasser du sel et du sable. Ensuite, ils rejoignirent la voiture et roulèrent un bon moment ; Sébastien conduisait lentement, empruntant des routes secondaires, au gré de sa fantaisie. Le

paysage était brûlé, rocailleux, desséché par le soleil sauvage de l'été. Ils s'écartèrent de la région côtière et pénétrèrent dans l'arrière-pays. Ils découvrirent enfin, un peu en contrebas de la route, une rivière qui avait laissé des franges verdoyantes. Sébastien gara sa voiture sur le bas-côté. Il aida la jeune fille à enjamber de hautes herbes jaunies, et ils découvrirent l'endroit idéal pour discuter : la rivière à proximité d'un mouchoir d'herbe vert tendre et, au centre, un jeune figuier qui offrait ses fruits et son ombre.

Ils restèrent silencieux. Peggy-Jeanne lui était reconnaissante de ne pas la brusquer. Elle avait très envie de se confier à lui, mais ce n'était pas si évident, et elle ne savait par quel bout commencer.

Ils étaient allongés sous le figuier…
Peggy-Jeanne posa sa tête sur le bras de Sébastien en pensant que c'était là l'oreiller le plus confortable du monde. Elle soupira de toute son âme et se lança dans les explications. Elle commença par lui narrer les journées qu'elle venait de passer au Cocotier, en mentionnant Gustave, puis Zoé. Elle décrivit toutes les mésaventures que la peste lui avait fait subir. Sa voix tremblait un peu en retraçant l'épisode de la main coincée et l'ostracisme dont elle avait été victime à la suite de cela.
— Cela a dû te bouleverser… Elle se tut. Il sentit sa réticence.
— Y a-t-il autre chose ?

Elle prit une nouvelle inspiration, si profonde qu'il s'en émut.
Elle le rassura, ce n'était rien. Sans le regarder, elle aborda enfin la narration de la venue de tante Jeanne.

Elle ne lui épargna aucun détail, ni de ses doutes, ni de ses convictions, ni de son désarroi.
Pendant qu'elle débitait tout ça, il l'observait avec tristesse. « Quel dommage, je ne me suis pas douté une seule seconde qu'elle était dérangée… »
Il avait entendu parler des origines du prénom de Peggy-Jeanne depuis le jour où ils avaient fait connaissance. C'était, il y a quatre ou cinq ans, lorsqu'elle était venue habiter la même maison que sa famille et commençait ses études de pharmacie. Ils en avaient plaisanté plus d'une fois ; il cherchait à la faire rire comme son aïeule Peggy ou bien se jouait d'elle s'il ne la trouvait pas : « Je t'ai cherchée partout ! Je me suis dit que tu as dû être kidnappée par des Martiens ! »
À présent, il se sentit catastrophé. Était-ce le fâcheux incident avec Zoé qui l'avait ainsi perturbée ? Ou bien était-ce un mal qui couvait depuis des années, une démence qui ne s'extériorisait que maintenant ? Avait-elle conscience qu'elle divaguait ? Que fallait-il faire ? « D'abord, il faut qu'elle sache que je ne l'abandonnerai pas, décida-t-il, quel que soit son état, je resterai à ses côtés ! »
La jeune fille avait fini son récit et osa enfin se tourner vers lui, le regarder. Elle vint s'asseoir juste en face de lui et discerna une petite lueur trouble dans les yeux qui ne lui parut pas de bon augure.
— Tout va bien, chuchota Tante Jeanne, il te croit complètement givrée mais il t'aime !
— Tu crois que je délire ? demanda Peggy-Anne à Sébastien.
— Euh ! non… enfin…

Il se montrait prudent. « Si je lui avoue que je redoute qu'elle soit… dérangée, elle risquerait de se croire rejetée. Comment faire ? »

— Je te rassure, je ne souffre pas d'un dérangement comme tu le redoutes, et d'autre part, je ne me sentirai pas rejetée par toi. Tu peux donc, en toute tranquillité me dire ce que tu veux…
Elle avait dit cela en utilisant les mots exacts qu'il avait pensés ; mais cela ne l'étonna pas davantage.
Non… Il s'était bloqué sur la folie de Peggy-Jeanne et se dit que, finalement, cela serait peut-être moins difficile qu'il ne le craignait.
Pendant ce temps, Peggy-Jeanne « conversait » avec sa tante. Elle lui demandait son avis, comment convaincre Sébastien ?

Tante Jeanne avait une idée : « Je peux entrer chez lui, comme je l'ai fait pour toi ; je saurai mieux le convaincre en me mettant dans sa tête… »
Peggy-Jeanne appréhendait un peu cette solution, mais dut convenir que c'était le meilleur moyen pour le gagner à sa cause.
Elle enfonça son regard dans celui du jeune homme :
— Cette fois, c'est à toi de me faire confiance. Tante Jeanne se propose d'entrer dans ton corps. Tu es d'accord ?
Elle perçut le geste de dénégation de son ami et sourit.
— Ne prends pas cet air-là, cela n'a rien de désagréable… Et de toute façon, tu n'y crois pas, alors ?
Tante Jeanne venait de souffler à sa nièce cette dernière réplique.
Sébastien vit là une occasion de démontrer à sa chère Peggy-Jeanne qu'elle ramait dans la choucroute à grande vitesse et qu'elle coulait en pleine confusion mentale : il se déclara d'accord pour l'essai. Aussitôt, il se mit à se tortiller, en disant que quelque chose le chatouillait.
« C'est parfait, c'est la bonne taille ! » affirma Peggy-Jeanne en riant.
Subitement, il ouvrit des yeux ronds, immenses, fixa son amie sans la voir, resta un moment interloqué, fasciné, médusé, pantois, la bouche ouverte en salivant un peu, des glouglous, des bulles en fouillis, des pétards plein la tête ; en proie à une stupéfaction colossale. Il essaya de parler, mais ne put émettre qu'un piteux gargouillis de mots cassés.

— Je… je l'ai entendue !… je je je je… La tante Jeanne informa le jeune homme qu'elle allait sortir de sa tête, mais le prévint, avant de le quitter, qu'il n'était pas au bout de ses surprises.
Elle fit son apparition aussitôt après, cette fois en chair et en os, vêtue de la tenue excentrique qui avait tant étonné sa nièce. Même Peggy-Jeanne sursauta.
Elle jeta un coup d'œil à Sébastien et le vit, debout, défait, le teint grisâtre comme un lavabo poussiéreux, tout en sueur et tremblant. Elle craignit qu'il ne s'évanouisse.

— Ces grands garçons costauds, ça ne les empêche pas d'avoir des vapeurs ! railla tante Jeanne.
Peggy-Jeanne lui lança un regard en lame de rasoir et soutint son ami. Elle l'aida à s'asseoir et cala sa tête contre le tronc du figuier, prit la bouteille d'eau minérale dont il s'était servi sur la plage, et le fit boire. Il reprit des couleurs, affirma d'une voix encore avachie qu'il allait mieux.
Il évitait de regarder du côté de la tante de Peggy- Jeanne qui s'était assise à quelques pas d'eux et les examinait en jubilant.
Il interrogea à voix basse :

— C’est vraiment vrai ?
— C’est ce que je ne cesse de te dire depuis une heure !
— Je sais… Pardonne-moi, mais ce n’est pas facile à accepter.
— Oh ! Je comprends ! Moi-même…
Tante Jeanne jugea qu’elle pouvait se joindre à eux. Elle serra la main du jeune homme encore bouleversé.
— Bon ! Eh bien, les tourtereaux, je vous laisse, vous n’avez pas besoin de moi. Je vous retrouverai plus tard…
Elle rappela à sa nièce que le magicien Jean-Juste Ozo devait donner une nouvelle représentation au Cocotier. Elle demanda à Sébastien d’y assister avec son amie. « Ce sera un beau spectacle, vous verrez ! », et elle disparut.
Elle était en face d’eux, et hop ! une seconde après, elle n’y était plus !

Il y a des moments dans l’existence où le temps, les soupirs, la respiration même sont plus profonds, et le sentiment d’exister s’intensifie prodigieusement.
Une légère bise affectueuse faisait onduler le tapis d’herbe câline. La nature les enveloppait de bienveillance. Ils étaient seuls, face à face. Enfin, Sébastien sourit, approcha le visage de Peggy-Jeanne du sien et l’embrassa.
Ce fut un long baiser, doux de bonheur, de mystère, d’amour tout neuf. Peggy-Jeanne était lavée de tout tourment. Elle se sentait légère comme une plume céleste ; elle venait d’accéder à l’Empyrée, de s’introduire au cœur d’un paradis terrestre insoupçonné.

Ils avaient tellement été absorbés par tout ce qui venait de se passer, qu’ils n’avaient même pas pensé à s’alimenter. Ils cueillirent quelques fruits, mûrs à souhait, du figuier. Le bruit saugrenu que fit le ventre vide de Sébastien les rappela à l’ordre. Il prit la main de sa compagne et l’aida à gravir la légère déclivité jusqu’au bas-côté où ils regagnèrent la voiture brûlante de soleil. Ils roulèrent vers Villeneuve-Loubet, et s’arrêtèrent à la première auberge venue.
— J’ai l’impression de vivre un rêve, dit Sébastien en mangeant des pâtes au pistou. Je ne sais pas, je vais peut-être me réveiller et rien de tout cela n’aura été vrai…
— Je comprends ce que tu ressens, mais nous sommes tous les deux en train de déguster de la nourriture réelle ; le soleil de la Côte est réel, je suis réelle, et tante Jeanne… elle, je ne sais pas trop !
— De tout cela, je retiens le plus important : toi ! tu es là et cela seul m’importe…

Ils mangèrent peu. Comment avoir de l’appétit lorsque des sentiments tissent d’harmonieux cordons de fleurs autour de vous et lorsque vous venez de vivre des événements si fantastiques ?

Ils retournèrent au bord de la mer, délaissèrent d’un même accord la petite crique.
Ils étaient épuisés et leurs corps réclamaient un peu de commodité. Ils s’installèrent sur de confortables chaises longues, l’un à côté de l’autre, sans parler, sourds aux bruits des vacanciers autour d’eux. Chacun se repliait sur ses propres rêveries et savait fort bien que l’autre respirait les mêmes échos.
C’est aussi cela l’amour naissant, une onde qui glisse entre deux corps, la main de l’un dans la main de l’autre et le silence chargé de partages.

Madame Gassal, suite et fin

Chapitre 22

Zoé n'avait jamais connu ces douces prémices de l'amour que vivaient, en cet instant même, Peggy-Anne et Sébastien. Elle avait déjà cru être amoureuse, plusieurs fois, mais ce n'étaient qu'aventures précaires, émotions fugitives, frustrantes, dénuées de toute intensité, d'émotion et de grandeur.

Elle avait passé une journée tout aussi navrante que la veille, peut-être même davantage.
Les amis de ses parents, les Gambier, les avaient invités à bord du yacht qu'ils avaient affrété pour la journée. Finalement, elle s'était jointe à eux, surtout par curiosité car elle n'avait jamais participé à ce genre d'équipée. Le yacht était assez vieillot et de dimension modeste, mais bien pourvu. Au début, Zoé s'amusa.

Elle se moqua un peu de sa mère qui s'était tout de suite sentie mal. Madame Guillodoux était toujours malade en bateau. Elle le savait et refusait systématiquement tout voyage en mer. Mais cette fois, les siens avaient insisté. Sa sœur lui avait conseillé de prendre préventivement un médicament : « avec ça, tu ne sentiras aucune indisposition… » Elle avait avalé, avant le départ, une bonne dose de comprimés contre le mal de mer. Lorsque, environ une heure après, les cachets firent enfin leur effet, elle ne put lutter contre la somnolence et s'endormit sur le pont, devant la timonerie, d'où elle ne bougea plus jusqu'à la fin du voyage.

Monsieur Gambier proposa aux autres des apéritifs et des amuse-gueules. Madame Gambier mit un disque de jazz. Monsieur Guillodoux, très en forme, raconta des blagues qui plièrent de rire sa belle-sœur et les Gambier.

Zoé ne riait pas. Elle sentait un vague malaise au niveau de l'estomac, estima qu'elle n'aurait pas dû manger un croissant ce matin.
Elle cherchait une pose qui puisse alléger le poids de cette pierre dans son ventre qui augmentait de volume de seconde en seconde.
Madeleine finit par se rendre compte de l'état pitoyable dans lequel elle était, fit remarquer aux autres que le teint un peu olivâtre de Zoé, sa mine hagarde et la fine sueur qui perlait sur sa peau, ne pouvaient indiquer qu'une chose : Zoé souffrait du mal de mer.
Soutenue par son père, elle réussit en hoquetant à atteindre le bastingage, à se pencher au-dessus, et, dans le sillon d'écume que laissait la coque du bateau, elle restitua tout son petit-déjeuner. Cela ne la soulagea qu'un bref moment. Dix minutes ne s'étaient écoulées qu'elle gémit qu'elle allait encore vomir ; cela recommença trois fois de suite. On lui fit boire un thé sucré qui rejoignit les flots aussitôt après avoir été absorbé. Finalement, elle s'allongea sur le pont supérieur, aux côtés de sa mère dont elle enviait le sommeil, essayant de fixer l'horizon comme on le lui avait conseillé. Mais elle ne put penser à rien d'autre qu'à sa nausée.
Ils rentrèrent plus tôt que prévu. Madame Guillodoux se réveilla en pleine forme, ravie de n'avoir pas souffert pendant le trajet.

Quant à Zoé, c'est en titubant qu'elle quitta le yacht et jura que, de sa vie, jamais plus elle ne ferait de voyage en mer.

Gustave remballait ses affaires. L'aventure avec la jeune luxembourgeoise venait de s'achever. Elle lui avait annoncé qu'elle en préférait un autre, un voyou marseillais qui l'intéressait bien plus. Ils se quittèrent bons amis, ils s'étaient tout de même bien divertis ensemble. De retour dans sa chambre au Cocotier, il se regarda dans le miroir : il était bien bâti, personne ne pouvait dire le contraire, et son bronzage cuivré l'avantageait grandement. Rassuré, il partit à la plage afin de dépister d'autres jeunes filles à séduire…

Depuis son arrivée au Cocotier, madame Gassal n'avait cessé de s'en prendre à un jeune serveur en particulier qui présentait deux graves défauts à ses yeux, celui de ne pas être né en France et celui d'avoir la peau foncée.
Plus raciste qu'elle, ça n'existe pas, c'est comme l'éventualité de rencontrer un chameau sur la banquise.
Jeune fille, elle ne manifestait pourtant aucune opinion politique ; elle n'y comprenait que dalle et laissait cela aux autres, ce n'était pas sa tasse de thé.

Cela changea lorsqu'elle épousa Arthur Gassal. Il lui fallut bien forcer son attention : son mari était facho à mort et ne cessait de vilipender les « juifs, arabes, noirs et autres malfaiteurs de la nation. »
La suggestibilité de la jeune femme, vierge de toute tendance, esquissa promptement une courbe osmotique et les sentences d'Arthur devinrent siennes. Elle succomba à l'intox de tout son cœur et répéta avec joie les discours xénophobes de son mari.

Plus tard, lors du décès de son cher Arthur, les membres de son parti la soutinrent et la convainquirent de continuer la lutte et la propagande.
Ses deux filles étaient mariées et avaient quitté le logis familial, elle était à la retraite et s'ennuyait à crever.
Elle trouva dans cette action fondamentaliste, extrémiste et violente une occupation dont elle raffola.
Elle militait activement et participait aux réunions chaque fois qu'elle le pouvait, c'est-à-dire toujours.
Volontaire pour des travaux de secrétariat, elle tapait avec exultation des lettres virulentes adressées à des parlementaires des camps adverses.

Au sujet de ce jeune serveur, « l'étranger », elle lui adressait des propos injurieux et racistes en prenant soin de ne le faire que lorsqu'ils étaient seuls ou que personne ne pouvait l'entendre.
Elle émettait aussi des sons peu distincts, pour marquer le dégoût ou le mépris, des bruits que lui seul pouvait distinguer, se trouvant à proximité d'elle. Elle grognait à l'encontre du serveur de sourds « groin groin » déplaisants. Cette façon si puérile de chercher à nuire à « l'intrus » parvenait malgré tout à le déstabiliser.

Le jeune garçon réussit longtemps à subir les attaques de madame Gassal sans se plaindre et sans rien dire. Il pensait qu'elle était un peu détraquée, plutôt méchante, très infantile et qu'il ne devait pas y prêter attention, même si c'était parfois bien dur.

Seulement, l'hostilité de la femme contre lui devint obsessionnelle au point qu'elle élargit le champ de ses agressions. Par exemple, lorsqu'il était proche, elle faisait discrètement tomber de la vaisselle et l'accusait de l'avoir cassée, elle renversait à dessein ses couverts par terre et exigeait qu'il les ramasse, le faisait aller et revenir de la cuisine sous prétexte que ce qu'il lui présentait ne lui convenait pas ou que ce n'était pas ce qu'elle avait demandé…

Aujourd'hui, levée un peu tard, elle était la dernière pensionnaire dans la salle à manger. Seule, elle se sentit particulièrement en verve d'imagination. En dehors de « groin groin » stupides qui ne le dérangeaient pas tant que ça, elle déroula sa panoplie de propos offensants d'une voix creuse, faisant mine que ce n'était adressé à personne mais il savait que cela s'adressait à lui. Le murmure d'injures ne tarissait pas, tel une litanie psalmodiée avec ferveur.

Elle lui fit accomplir l'aller-retour de la cuisine à la salle à manger plusieurs fois et y prit goût. Avec sadisme, elle renversa une petite cuillère qu'il dût ramasser et, alors qu'il baissait la tête, elle renversa sur la nuque du garçon sa tasse de café.
— Oh ! Quel dommage, cela m'a échappé…
Elle eut, en plus, le culot d'ajouter :
— Eh bien ! Il va falloir que vous me rapportiez une autre tasse de café. Faites vite, je n'ai déjà que trop perdu de temps…
Sans mot dire, le pauvre garçon saisit dans la cuisine une nouvelle tasse, versa le café à la table de la dame et réussit à fuir avant que son bourreau ne réagisse. Il ne revint pas dans la salle à manger.

En haut, l'une des petites fées, un œil mi-fermé, visa son objectif longuement et fit tomber une cuillère qui atterrit pile dans la tasse de café au lait de la grise madame Gassal en éclaboussant son chemisier clair.
Elle hurla, regarda de tous côtés, mais il n'y avait personne, elle était seule.
La petite fée prétendit ne pas l'avoir fait exprès mais les autres ne la crurent pas et vinrent l'embrasser.

*

Humilié jusqu'aux tréfonds de son âme, le jeune serveur céda à une crise de sanglots. Il resta un bon moment tapi dans la cuisine, face au mur, la tête dans son coude replié ; prêt à rendre son tablier.
Un peu calmé par cette décision, il se rendit dans le bureau de monsieur Maurice et lui annonça qu'il allait chercher une nouvelle place de travail ailleurs.
Maurice l'interrogea sur ses raisons et le jeune homme lui raconta toutes les turpitudes et toutes les ignominies que madame Gassal avaient manifestées à son égard. Il avait l'accent de la sincérité et n'épargna aucun détail. Maurice avait déjà eu des échos de tout cela par d'autres serveurs et avait pu lui-même remarquer certaines malveillances, mais il ignorait à quel degré d'inhumanité cette femme était parvenue.

Il demanda au jeune garçon de rester et lui promit de trouver une solution :

— Il est en tout cas hors de question que madame Gassal vous importune encore. Dès à présent, quelqu'un d'autre la servira et vous vous occuperez d'autres pensionnaires.
Maurice alla voir son frère qui établissait des comptes avec sa femme. Il les mit au courant de toute l'épopée, et Philibert se mit dans une rage sanglante.
— Je vais tout de suite lui parler à cette madame Gassal ! Elle n'a qu'à partir d'ici et le plus tôt sera le mieux ! Et je ne veux plus qu'elle vienne passer ses vacances au Cocotier !
Toutes les tentatives de Maurice et de Camille de le tempérer échouèrent.
Philibert, contracté, les poings serrés, se mit à la recherche de madame Gassal, mais ne la vit nulle part dans la pension. Elle était sortie et il dut ronger son frein jusqu'à son retour pour le dîner.

Heureusement pour elle, l'attente avait un peu modéré sa fureur.
Elle ne se doutait de rien, rentrait paisiblement de la plage.
— Monsieur Philibert, comment allez-vous ? minauda-t-elle lorsqu'elle le vit.

D'autres pensionnaires étaient présents et furent témoins de ce qui se passa.
Philibert s'adressa à madame Gassal en hurlant que sa présence était une honte pour le Cocotier et pour l'humanité. S'il avait su auparavant quel diable de mégère elle était, elle ne serait pas restée une seule journée ici.
« Non-respect du règlement intérieur ! Votre comportement est une violation des droits de l'homme, Madame ! Ici, on respecte les gens, Madame ! »
Il lui demanda de s'en aller sur-le-champ et de ne plus jamais revenir.
Tout cela avait été dit avec l'accent méridional qui prend dans ce genre de circonstance une gravité et une dignité insoupçonnées.
Madame Gassal ne s'était pas attendue à une telle attaque et ne réussit qu'à couiner lamentablement en le menaçant de porter plainte.
« Je partirai après le déjeuner ! » annonça-t-elle à haute voix, le nez aussi haut qu'elle put.
« J'espère que pour une fois, je serai bien servie. En tout cas, vous aurez de mes nouvelles, je connais du monde, moi ! Je consulterai mon avocat dès demain et je vous ferai payer cher ce préjudice ! »

Elle se montra insupportable avec la serveuse qui assura son service. Mais comme Philibert avait donné auparavant à la jeune fille une gratification substantielle, elle ne se laissa pas démonter.
Madame Gassal quitta la pension dans un grand claquement de talons mécontent et en vociférant qu'elle dénoncerait au grand jour les dommages scandaleux que l'on infligeait aux clients…

Je sais qui tu n'es pas !

Chapitre 23

Peggy-Jeanne et Sébastien eurent connaissance de cet esclandre dès leur arrivée au Cocotier.

Plus tard, ils croisèrent monsieur Kachaki dans le jardin. Il les convia à s'asseoir avec lui, et se montra passionné par le récit de l'équipée du jeune homme en Argentine. « Un chasseur de dinosaures ? Incroyable ! »

Il s'imaginait déjà en train de raconter aux employés du supermarché qu'il avait bu un pot en conversant avec un chasseur de dinosaures.
Un futur chercheur au CNRS qui plus est. « À condition que l'on accepte ma candidature » précisa Sébastien.

Philibert vint se joindre à eux et répondit de bonne grâce aux questions que les autres lui posèrent au sujet de madame Gassal.
— Elle ne reviendra plus, je pense.
— Tout cela n'est pas évident, prononça monsieur Kachaki après une courte réflexion. Elle se conduisait ainsi surtout en cachette. Vous ne pouvez pas mener une enquête auprès de vos pensionnaires afin de vérifier la véracité de leurs dires, ni leur demander un certificat de bonne moralité ou de bonne conduite !
Philibert éclata de rire devant cette idée insolite :
— Non, effectivement ! Vous imaginez ? Si je vous demandais des preuves de vos aptitudes de fakir, que feriez-vous ?
Monsieur Kachaki avala de travers.
— Euh ! Effectivement, il me serait difficile de vous présenter un diplôme.

Gêné comme tout, il regrettait d'avoir abordé ce sujet. Mais justement, ce sujet-là passionnait Philibert, et il se tourna vers Sébastien :
— Vous ne saviez peut-être pas que notre ami, ici présent, est un grand fakir ? Il est connu dans le monde entier, m'a-t-on dit, mais il est trop modeste pour s'en vanter.
— C'est passionnant ! dit Sébastien en faisant une grimace ironique à Peggy-Jeanne. Après avoir fait la connaissance de Jeanne, la tante extraterrestre de son amie, un magicien, si grand soit-il, ne pouvait être que du menu fretin, pas de quoi fouetter un chat ! « Décidément, les dinosaures sont plus reposants. Depuis que j'ai retrouvé Peggy-Jeanne, je vais de surprise en surprise. Si ce n'est elle la cause de mésaventures étonnantes, une personne de son entourage se débrouille pour vite prendre la relève ! Eh bien ! On ne s'ennuie pas avec elle ! »

Monsieur Kachaki, lui, aurait bigrement voulu disposer de tout petits pouvoirs magiques afin de changer de sujet de conversation ! Nenni ! Cette fois, c'est Peggy-Jeanne qui prit la parole. Elle lui demanda comment allait son dos. En voilà une question ! Étonné, il répondit que son dos allait très bien…
— Votre santé est bonne ?
— Et comment !

— Alors, vous pourrez participer au spectacle de Jean-Juste Ozo ce soir, n'est-ce pas ?

Oh, la traîtresse ! La petite futée… Monsieur Kachaki avait oublié qu'il avait, lors de la dernière représentation, fourni le prétexte de lombaires douloureuses pour ne pas participer aux tours de magie.
Comment allait-il pouvoir s'esquiver cette fois ? Désemparé, il cherchait vainement un prétexte plausible. Rien ! Philibert s'était levé et s'excusa, il avait du travail. Avant de les quitter, il tapota l'épaule de monsieur Kachaki :
— Nous comptons sur vous ce soir : vous serez la vedette !

Gustave vint les rejoindre. Peggy-Jeanne le présenta à Sébastien et ils entamèrent une polémique concernant les divertissements et les bienfaits de la Méditerranée comparés à ceux de l'Atlantique. Plus tard Sébastien invita Gustave à disputer contre lui une partie de ping-pong et monsieur Kachaki resta seul avec Peggy-Jeanne.

Entre-temps, tante Jeanne venait de réintégrer le corps de sa nièce. Cette dernière eut un léger soubresaut qui passa inaperçu.

— Mademoiselle Peggy-Jeanne, il faut que je vous parle, dit-il après un interminable moment de réflexion. Écoutez, ce n'est pas facile pour moi de vous demander cela… Il faut que vous me rendiez un service. Je ne pourrai pas assister à la soirée du magicien…
— Vraiment ? Pourquoi ?
— Je dois vous avouer quelque chose… Vous ne le direz à personne, vous me le promettez ?
— Je vous le promets.
— Je ne suis pas un vrai fakir…
Sans que Peggy-Jeanne puisse l'éviter, c'est sa tante qui répondit :
— Je sais.
— Vous savez ?
Monsieur Kachaki était béat de stupeur.
— Comment avez-vous deviné ?
— Ne vous inquiétez pas, monsieur Kachaki… Vous assisterez à la soirée de magie, et vous ne le déplorerez pas.
— Mais comment faire ? Ils vont tous vite s'apercevoir que je ne suis pas un devin, ni un sorcier, ni…
— Pas du tout ! Dites d'emblée que vous êtes un menteur. Déjà, ça embrouillera tout le monde, et ils riront. C'est là-dessus que vous devez compter : le rire, ce sera votre carte maîtresse. Les gens croient ce qu'ils veulent croire, pas ce qu'on leur montre. Affirmer qu'une chose existe suffit parfois à la faire exister. La réalité ne colle pas toujours à la vérité. Si vous ne montrez rien en disant que c'est quelque chose, certains vous diront qu'ils ne voient toujours rien. Alors, rassurez-les. Riez avec eux. Qu'est-ce que la vérité, quand chacun voit une chose différente ? Jouez le jeu, soyez malin… et tout ira bien.

Monsieur Kachaki était perplexe. Qu'est-ce qu'elle racontait là ? Quelle naïveté ! Il intercepta le regard de Peggy-Jeanne.
Elle lui faisait passer un message qu'il n'était pas sûr de comprendre :

« Ce soir, vous accomplirez des prouesses, vous verrez ! Ce soir vous serez un vrai fakir… » C'était bien étrange…
S'il savait ! Tante Jeanne était en train de manigancer quelque chose !… Elle sourit :
— Un « truc » qui vous aidera, répétez-vous que vous êtes un vrai fakir, vous verrez, ça favorisera votre passage sur les planches, ce soir…

Zoé sortit de sa chambre après un long repos. Elle ne souffrait plus de sa nausée, mais il lui restait un vague haut-le-cœur et un goût amer dans la bouche.
Elle prit l'un de ses livres de biochimie et chercha une chaise longue disponible dans le jardin. Elle s'installa près de ses parents qui disputaient une partie de backgammon avec sa tante.
Elle aperçut Peggy-Jeanne attablée en compagnie de monsieur Kachaki et, un peu plus loin, Gustave et un jeune homme qu'elle ne connaissait pas encore jouant au ping-pong. « Est-ce un nouveau pensionnaire du Cocotier ? » se demanda-t-elle avec curiosité et intérêt.

Après leur match, les garçons rejoignirent Peggy-Jeanne et monsieur Kachaki. Ce dernier, suivant les directives qu'il avait reçues, ne cessait de répéter à voix basse le même leitmotiv : « Je suis un vrai fakir, je suis un vrai fakir. »
Il remarqua que les autres le regardaient avec une circonspection amusée, alors il annonça qu'il allait se promener un peu. Il les laissa en abandonnant derrière lui un ruban en decrescendo de son antienne.

Gustave s'intéressa aux tribulations et aux succès de Sébastien en Argentine.
Cela le fascina. Quel type ce Sébastien ! Passer deux ans dans une région désertique, au climat raboteux, dans des conditions souvent épouvantables, aux fins de déterrer des ossements de dinosaures ! Voilà la vraie aventure !
La gentillesse du garçon, sa simplicité, son charisme dénué d'artifice le subjuguaient.
Gustave se sentit minable en face de Sébastien, si minable qu'il éprouvait, peut-être pour la première fois de sa vie, de la honte à être qui il était.
Il se vit petit, terriblement petit.
En retard sur son adolescence, il découvrait aujourd'hui un modèle, l'archétype du nouveau moi qu'il aurait voulu devenir, le parangon d'un mode de vie inédit envisageable. Pourquoi pas ?
Il pensait sincèrement à tout cela, ressentait soudain un vrai désir de remise à neuf, d'abandonner l'hédonisme mal conçu qui avait jusque-là régenté son existence. Lucide cependant, il se moquait un peu de lui-même.
Quoi ? Laisser tomber les mythes, les mensonges, transformer son piètre et artificiel quotidien en une réalité dont il pourrait être fier ? Cela ne lui semblait pas trop plausible.
Mais l'idée venait de naître, elle s'installait en lui tout doucement. Il était même prêt à payer le prix de la conversion éthique qu'il projetait, à réviser sérieusement certains chapitres de probité et d'intégrité.
Il était, sans nul doute, tout à fait au courant que le coût de cette mutation était à base d'efforts, de constance, de volonté et probablement d'humiliations aussi.

Il fut le premier surpris lorsque Sébastien l'interrogea sur ses activités, et qu'il répondit :
— Rien de bien brillant jusqu'ici. J'ai de tout temps manqué de détermination. Mais j'ai décidé de me reprendre. Peut-être trouverai-je le courage de faire des changements dans ma vie sociale, amoureuse et professionnelle.

Il parla de sa passion pour les antiquités, de ses connaissances dans ce domaine et dit, tout de go, que dès son retour à Paris, il fera tout pour entreprendre des études dans ce domaine.

Ça y est, il était lancé…

Le repas du soir allait être servi. Le placide Monsieur Kachaki ne l'était plus. Il les rejoignit, un peu pâle, les lèvres encore tremblotantes du rythme de sa rengaine « je suis un vrai fakir… »

La vérité, parfois, ça fait mal…

Chapitre 24

La salle à manger se remplissait petit à petit. Le départ de madame Gassal faisait encore la une des discussions des pensionnaires.

Gustave croisa Zoé, blême encore, qui lui demanda de s'asseoir avec elle, mais il déclina son offre :
— Je reste avec Peggy-Jeanne et Sébastien.
— Qui est Sébastien ?
— L'ami de Peggy-Jeanne ; ou peut-être son fiancé ?
— Elle a un fiancé ?

Le dépit revint perforer le cœur de Zoé. Elle enviait la chance de la jeune fille d'avoir un ami, un fiancé, quelqu'un à aimer, d'être aimée, et elle ruminait des courroux ténébreux.
Sa rancœur se réveillait chaque fois qu'une amie de son âge sortait avec un type, sortait vraiment, autrement dit plus que les deux ou trois jours qui constituaient sa moyenne personnelle.

Sauf le riche québécois, c'est vrai. Il avait vraiment tenu le coup dix jours.
Elle avait modifié le récit de leur liaison : oui, il était marié, et oui, il avait une fille, et oui, leur relation ne pouvait durer qu'une dizaine de jours, jusqu'à son retour au Canada.
Mais ce qu'elle n'avait pas dit c'est qu'il avait été tout à fait franc avec elle et lui avait annoncé tout cela dès leur première rencontre. Lui, à Paris pour ses affaires, il était content de trouver une compagne pendant son séjour. Il ne racontait jamais à sa femme en retournant au Québec, qu'il la trompait, et c'était comme ça chaque fois qu'il voyageait dans un pays ou dans un autre. Zoé était d'accord, ça lui était égal. Elle avait passé de bons moments avec lui : restaurants, théâtre, opéra, tout ce qu'elle aimait. Pour une raison étrange, elle prit très mal de le voir faire sa valise pour rentrer chez lui.
Elle avait cru, allez savoir pourquoi, qu'il resterait et qu'il préférerait Paris au Québec, la vie avec elle plutôt qu'avec sa femme et sa fille…

Il y a plein de jeunes filles dans le monde dont les chemins de la Carte du Tendre aboutissent en impasses. Beaucoup d'entre elles cohabitent fort bien avec leur solitude et même en extraient d'éminents avantages.

Zoé, elle, n'assumait pas. Elle ne réussissait pas à se détacher de cet anéantissement centré sur cette unique certitude : si elle était seule, si on ne l'aimait pas, c'était la faute des autres.
« Je n'ai jamais passé d'aussi mauvaises vacances. Et cette Peggy-Jeanne qui s'est trouvé un fiancé, en plus… »

Elle se mit à table avec ses parents et Madeleine. Celle-ci annonça qu'elle repartirait le lendemain. Monsieur et madame Guillodoux lui firent une liste de recommandations

pour le voyage, pour son retour chez elle ; toutes sortes de conseils qu'elle écouta de bonne grâce, mais d'une oreille polie et indifférente.

Soudain, Zoé demanda, d'une voix atone :
— Pourquoi il y a des gens qui ne m'aiment pas ?
La consternation s'étala sur le visage des parents, et Madeleine observa sa nièce avec curiosité.
Éprouvait-elle des remords ? Probablement pas. Zoé ne regrettait nullement ce qui aurait pu être et ce qu'elle aurait pu faire.

— Que se passe-t-il ma chérie ? demanda son père.
— Elle s'est sentie très mal toute la journée, dit la mère.
Elle n'avait pas compris la question de sa fille, mais c'est en général ce qui se passait. La question était certainement d'un degré philosophique trop élevé pour elle. Néanmoins, son intuition maternelle y avait saisi un aspect inaccoutumé et elle pensa qu'un peu de fièvre ou qu'un petit reste du mal de mer la perturbait.
— Tu as encore mal au cœur ?
— Je ne suis pas malade, trancha Zoé avec irritation.

Et elle répéta :
— Pourquoi on ne m'aime pas ?
— D'abord, répondit le père prudemment, c'est faux, il y a plein de gens qui t'aiment, voyons ! Et puis tu sais, ma chérie, tu es si intelligente que cela peut enquiquiner des imbéciles autour de toi. Alors ils t'évitent. Mais ce n'est pas de ta faute, tu sais…
Zoé se tourna vers tata Mado :
— C'est ce que tu penses aussi ?
— Non. Moi je pense que c'est parce que tu es une emmerdeuse de première.
Les parents, choqués, se hâtèrent de fustiger Madeleine du regard et de consoler leur fille.

La suite du repas ressembla à une mare aux grenouilles. Zoé s'était enfoncée dans des réflexions taciturnes. Ses parents en voulaient à Madeleine.
Madame Guillodoux surtout. « On ne dit pas des choses pareilles à sa nièce ! » pensait-elle avec rancœur et, si le père pensa pareil, il ajouta en son for intérieur :
« Même si c'est la vérité… »

Fakir en détresse, fées en récré

Chapitre 25

On riait beaucoup à la table de Peggy-Jeanne. Surtout elle, Sébastien et Gustave.
Monsieur Kachaki, lui, ne participait pas à la gaieté du groupe. Il ne parvenait pas à se détendre ; la pensée d'affronter d'ici peu un public, et de risquer de passer pour un imposteur, le terrorisait.
Il psalmodiait interminablement, sans grande conviction :
« Je suis un vrai fakir, je suis un vrai fakir. »
Peggy-Jeanne le regardait du coin de l'œil et de temps en temps lui faisait des petits signes d'encouragement, « c'est bien, continuez. »
Mais elle constatait que plus le temps passait, plus on se rapprochait de l'épreuve, et plus le pauvre homme semblait se ratatiner. À la fin du repas, il avait pris l'apparence d'un raisin très sec.

Lorsque le souper s'acheva et que tous les pensionnaires, rassasiés, quittèrent la salle à manger, le personnel du Cocotier débarrassa promptement les tables, rangea et balaya la salle ; puis il disposa les sièges en demi-cercle et dressa une estrade destinée aux étoiles du spectacle.
Le magicien Jean-Juste Ozo n'était pas encore arrivé. Les gens prenaient place dans un brouhaha de conversations qui se mélangeaient à des airs de musique singulièrement euphoniques.
— Je n'y arriverai pas… murmura monsieur Kachaki à l'oreille de Peggy-Jeanne qui s'était assise à côté de lui.
— Cessez de trembler comme ça ! répondit-elle à voix basse également. Vous vous en tirerez à merveille.
— Je vais être ridicule…
— Au contraire ! Vous allez faire un triomphe.
— Une catastrophe, oui ! Il vaudrait mieux que je me retire…
Elle dut le retenir par le pan de sa chemise…

Les petites fées étaient tellement bouleversées par leur poker, par l'énormité de la mise qui trônait sur la table, qu'elles ne prêtaient plus aucune attention à ce qui se passait du côté de leur chère Peggy-Jeanne.
Jamais elles n'avaient vu cela.
Devant elles, il y avait un magot, une fortune, un Eldorado royal.
Un entassement volumineux de bagues, de bracelets, de colliers, de gourmettes, d'épingles à chapeau.
Une accumulation phénoménale de broches, de boucles d'oreilles, de pendentifs.
Des sautoirs, des montres, des camées qui débordaient…
Il y avait là des parures de prix, d'autres en toc, du vrai et de la camelote, des pierres précieuses, des diamants, des perles, du synthétique, du plaqué, du strass.
Des bijoux pour tous les goûts, accumulés depuis des siècles.

Il y avait même un collier de chien en beau cuir de qualité, rehaussé de pointes d'or pur.
Aucune d'elles ne savait comment il était arrivé là.
— Je me demande aussi d'où viennent ces boutons de manchette et cette épingle à cravate, dit Cerise en lançant un regard en coin à Pomme qui se mit à rosir…
Ni Groseille, ni Cassis, n'avaient encore dévoilé leur jeu. Le suspense demeurait entier. Elles se cramponnaient résolument à leurs cartes, les vêtements en désordre, tout échevelées, hirsutes. Aucune d'elles ne voulait briser cette attente angoissée, être la première à montrer ses cartes.
— D'abord toi…
— Non, toi d'abord…
Les autres petites fées se rongeaient d'angoisse.
Pomme ne cessait de manger du chocolat et avait des marques brunes sur son menton ; elle entamait maintenant sa troisième tablette.

Mirabelle mâchait du chewing-gum sans élégance et formait de grosses bulles qui éclataient sourdement et le bruit faisait sursauter les autres.
Prune passait pour la huit millième fois un chiffon à poussière sur une armoire.
Cerise avait fait des confettis d'une boulette de papier et maintenant, elle était en train de détricoter son corsage en fine laine sans s'en rendre compte…

On frappa à la porte.
Prune épousseta machinalement la poignée avant d'ouvrir et Jeanne entra.
Elle regarda autour d'elle et fut stupéfaite de découvrir les petites fées dans une pareille ambiance de tension à fleur de peau, d'excitation, de pression. Les coiffes en zigzag, ébouriffées, les vêtements en branle-bas, elles faisaient presque peur ; on se serait cru dans un tripot !
— Bordel de poubelle ! Mais que vous arrive-t-il ? Vous êtes dans un bel état !
Les petites fées adoptèrent des allures de fillettes grondées et ne surent que répondre.
Jeanne les regarda sévèrement et elles baissèrent les yeux, gênées comme tout.

— Et Peggy-Jeanne ? accusa Jeanne. Hein ? Avez-vous pensé à Peggy-Jeanne ?
L'effarement, le remords et la honte s'imprimèrent sur le visage des petites fées : concentrées sur leur jeu, elles avaient cessé de surveiller ce qui se passait en bas. Elles avaient oublié Peggy-Jeanne.
— Oh ! par Merlin…
— Nom d'un noueur d'aiguillettes !
— Bile de crapaud, fiel noir et crotte de rat !
— Peggy-Jeanne ! Nous ne pensions plus à elle…
Elles se ruèrent vers la fenêtre de la Terre mais il n'y avait plus rien à voir, tout le monde dormait au Cocotier.
Le spectacle était fini, la salle à manger était vide, les tables remises en place et les lumières éteintes…
— C'est trop tard ! se lamentèrent-elles ensemble.

Jeanne les vit si contrites qu'elle ne put continuer à se fâcher.
Tout leur beau plan s'était écroulé, toute la mise en scène qu'elles avaient mise au point avec tellement de minutie…
Rien de ce qui avait été prévu n'avait eu lieu. La réalité fut bien différente…

*

Philibert monta sur la scène pour annoncer l'arrivée du magicien, Jean-Juste Ozo. Celui-ci fit son entrée, tout de noir vêtu, une longue cape au revers rouge fixée par des courroies dorées sur ses épaules. Il salua. Sur un fond musical dramatique, il se débarrassa de sa cape avec nonchalance et exhiba de l'une des manches de son costume en tissu satiné une longue chaîne de mouchoirs attachés les uns aux autres. La chaîne ne finissait pas, il en venait toujours, alors il prit des ciseaux et la coupa. Incroyable ! Une colombe jaillit du dernier mouchoir, puis une autre colombe et une autre encore. Il se saisit de l'une d'elles, la mit dans une petite boîte, et rouvrit la boîte une seconde après : elle était vide ! l'oiseau réapparut lorsqu'il fit apparaître de nouveaux carrés de tissus de sa manche…

Il fut vivement applaudi. Il salua et s'adressa au public :
— On m'a prévenu qu'une personne parmi vous serait ravie de vous présenter quelques tours ; aussi ai-je l'honneur d'inviter monsieur Kachaki à monter sur scène…

Monsieur Kachaki s'était levé. « Je vais mourir… ».
La salle applaudissait. Il fit quelques pas, se retourna une dernière fois vers Peggy-Jeanne qui lui soufflait :
— Allez, allez… Tout ira bien.
Le pas d'un condamné à mort se rendant à la guillotine, ne devait pas être plus pesant que celui de monsieur Kachaki se dirigeant vers l'estrade.
C'est une chose de prétendre être un commissaire de police ainsi qu'il l'avait fait l'an dernier ou d'être un fakir ainsi qu'il en avait répandu le bruit cette année, et une autre de jouer le jeu. En vrai. Sur une scène. Devant des spectateurs !
En ce moment précis, il regrettait son rayon de produits laitiers du supermarché : « Albert Petigatau, prince des camemberts, roi des fromages… »
Le public de la pension l'acclamait : « Kachaki ! Kachaki ! Kachaki ! »…
Jean-Juste Ozo lui laissa la place.

Monsieur Kachaki se tourna vers le public, parvint à esquisser un sourire un peu tordu, se racla la gorge et balbutia :
— Bonsoir mes amis… Je vous demande d'être indulgents, je n'étais pas préparé à vous présenter un spectacle ce soir, et je ne dispose pas du matériel nécessaire…
Les personnes présentes dans la salle l'ovationnèrent et applaudirent de toutes leurs forces. Ces démonstrations amicales remontèrent un peu le moral de monsieur Kachaki. Galvanisé, son humour habituel revenait petit à petit et il essaya de biaiser :
— Vous le savez, je ne suis pas un magicien, mais un…
Il interrogeait le public qui compléta, d'une seule voix, en scandant :
— Un fakir ! Un fakir !
— Bien ! Et que fait un fakir ? demanda-t-il de même.
Les réponses fusèrent :
— Il voyage sur un tapis volant…
— Il se couche sur une planche à clous !
— Il marche sur des braises !
— Il joue de la flûte avec des serpents à sonnettes…
Ils riaient tous et monsieur Kachaki reprenait courage. Allons ! ce public bon enfant n'aspirait pas à le massacrer. S'il parvenait à les faire rire, tout irait bien…

— Je n’ai pas pu emporter avec moi mes serpents à sonnettes, ni mes cobras, ni ma planche à clous, ni mes sabres, ni mes braises… Messieurs Philibert et Maurice ne m’en ont pas donné l’autorisation. Il y eut de nouveaux rires et même des applaudissements.
Monsieur Kachaki reprenait de l’assurance.

— Mais… mais, je peux vous faire une démonstration unique, exceptionnellement, spécialement pour vous !
Une joie totale et intense envahit la salle.
— Figurez-vous que je suis le seul fakir au monde à posséder une aptitude peu connue chez l’être humain… Je peux maîtriser le temps ! Oui, mesdames et messieurs, je suis Maître du temps !
Un long soupir d’incrédulité souleva le public. Ça devenait sérieux. Le silence qui suivit se gonfla comme une montgolfière.
La voix devenait ample et mélodramatique :
— Je vais, devant vous, figer le temps… Oui, figer le temps ! Ça veut dire qu’il continuera à s’écouler pour vous, certes ! mais pas pour moi ! Ça veut dire que mon corps fonctionnera au ralenti, qu’il cessera toute activité physiologique pendant des jours, des semaines… Le temps va s’arrêter pour moi. Cela s’appelle… le *Phénoménus d’hibernare* ! Oui chers amis, je vais, devant vous, hiberner…
Le fakir avait porté ses poings à son front et semblait en transe.
Tout le monde retenait sa respiration et attendait. Il prit une chaise, s’assit confortablement, ferma les yeux, laissa tomber son menton et ne bougea plus.
Quelqu’un éternua. On fit un long « Chut ».
Après quelques minutes, les gens commencèrent à s’impatienter et à s’interroger.
« Mais que fait-il ? », « Il dort ? », « C’est tout ? », « Qu’est-ce qu’on attend ? », « Hé ? », « Ho ? ».
Incompréhension, déception, ennui, désappointement…
Monsieur Kachaki restait avachi sur sa chaise, sans bouger un cheveu.
« Il se fiche de nous ! » grogna un mécontent, et d’autres mécontents se joignirent à lui.
La salle était partagée. Certains étaient outrés et sifflaient, d’autres trouvaient ça drôle et riaient de bon cœur, pratiquement tous voyaient en ce Maître du temps un farceur qui se moquait d’eux.

Le fakir Kachaki finit par sortir de son hibernation, s’inclina et, très digne, descendit de l’estrade, tout en ayant l’intuition qu’il avait été lamentable.
Il rejoignit ses amis sous les quolibets, les rires, et quelques rares « bravo ! » compatissants.

Jeanne invectivait les petites fées qui, toutes regardaient la pointe de leurs chaussures.
— Mais enfin, vous vous souvenez bien de ce qui devait se passer ?
Bien sûr, les petites fées s’en souvenaient fort bien, elles avaient, ensemble, contribué à l’élaboration du plan.

Monsieur Kachaki devait monter sur la scène et, grâce au soutien des fées et de leurs baguettes magiques, il aurait réussi un ou deux tours de passe-passe classique.
Puis, il se serait tourné vers les spectateurs et aurait proclamé qu'il allait deviner ce qu'ils avaient dans leurs poches ou dans leurs sacs…
Il aurait débuté par des objets banals : ici un bâton de rouge à lèvres, un portefeuille ou un briquet, là un trousseau de clé.
Puis, il se serait montré sublime : il était capable de deviner des dates, des numéros, des noms, des secrets. Il aurait tout découvert, les spectateurs auraient été ébahis par ses prouesses.
Ils auraient suivi ses incroyables performances en retenant leur souffle, fascinés. Monsieur Kachaki aurait chauffé le public graduellement, jusqu'à atteindre le plat de résistance… Zoé.

Il se serait adressé à elle et aurait divulgué qu'elle avait dans la poche de la veste de son tailleur un carnet.
Zoé l'aurait regardé d'un œil narquois, lui aurait dit sans doute qu'il se trompait, qu'elle ne possédait aucun carnet.
Elle aurait retourné sa poche pour prouver ses dires… Oh ! Mais quoi ? Comment comprendre une telle magie ?
Il y avait effectivement quelque chose dans sa poche.
Alors, d'un geste raide, l'inquiétude exacerbée, elle aurait dégagé un carnet, au papier vieilli par le temps, un carnet qu'elle n'avait plus vu depuis ses douze ans, le carnet de billets d'entrée de la piscine !

Elle se serait effondrée. Peut-être aurait-elle essayé d'accuser encore l'élève Michèle, mais monsieur Kachaki n'aurait pas permis cela. Il l'aurait acculée à l'aveu et en aurait profité pour lui rappeler qu'elle avait quelque chose à communiquer concernant l'accusation diffamatoire qu'elle avait portée contre Peggy-Jeanne.
Zoé, démolie, brisée par l'étrange présence du carnet avilissant, aurait avoué, devant tout le monde, que la coupable de sa main coincée dans la porte n'était pas Peggy-Jeanne…
Non. La coupable c'était elle…
Huée par toutes les personnes ici présentes, forcée de s'excuser auprès de Peggy-Jeanne, l'honneur de cette dernière aurait été lavé !
Les Guillodoux auraient été obligés de quitter la pension comme ils durent s'enfuir de Toulouse lors de l'épisode du vol du carnet.
Et la malédiction l'aurait poursuivie jusqu'à ce qu'un repentir sincère l'amène à établir des recherches pour découvrir la jeune Michèle, et lui demander pardon à elle aussi… Peut-être même déciderait-elle de finir sa vie dans un couvent ?

Les petites fées restaient bouche ouverte de stupeur !
— On voulait vraiment que le plan se déroule ainsi ? demanda Prune.
Elles étaient toutes penaudes, décontenancées.
— Quand même ! dit Mirabelle, nous avions comploté une intrigue plutôt… sévère !
— Sévère ? Féroce, oui ! Sommes-nous si odieuses que cela ?
— C'est ainsi que cela devait se passer, insista Jeanne.
Les petites fées se taisaient, debout devant Jeanne, tête basse, coupables et honteuses. Prune reniflait, Pomme se tortillait et les autres ne savaient que faire…
— Bon, bon, ça va ! Pas la peine de dramatiser non plus, fit Jeanne qui se disait, elle aussi, qu'elles avaient failli aller trop loin.

— Je trouve que c'est mieux comme ça ! fit l'une.
Et les autres petites fées l'approuvèrent ; Jeanne se joignit à elles.
Elles relevèrent la tête de dix centimètres.
— Et Camille ? fit Jeanne.
— Camille ?
Les fées abaissèrent leur tête une fois de plus. Eh oui ! Il y avait aussi Camille, la timide femme de Philibert.

Selon leur programme, Monsieur Kachaki devait, en apothéose, se tourner vers Camille. Elle aurait rougi, rien ne l'affolait davantage que les regards des gens sur elle. Il lui aurait demandé si elle n'avait pas une déclaration à faire, et elle, cramoisie de gêne en même temps que de plaisir, elle se serait tournée vers son mari et lui aurait chuchoté quelque chose à l'oreille.
Philibert se serait alors levé d'un bond, aurait pris sa femme dans ses bras en hurlant de bonheur : « Je vais être papa, je vais être papa ! »
Tout le monde aurait applaudi et congratulé les futurs parents.
Les deux frères auraient invité leurs hôtes à une tournée générale, et ils auraient fait la fête jusqu'au petit matin.

« Un vrai conte de fées ! » fit Pomme en gloussant de joie de cette si belle fin.
Les autres la poussèrent du coude pour lui rappeler que rien ne s'était passé ainsi. Pomme devint très triste.
— Est-ce vraiment trop tard ? interrogea-t-elle, une buée d'espoir dans la voix.
— Ils sont tous déjà couchés, rappela Cerise, prête à pleurer.
— Mais, hasarda Groseille, Camille est-elle enceinte ?
Jeanne reconnut qu'elle n'en savait rien. « Vous avez encore de quoi faire. » dit-elle aux petites fées qui ne revendiquaient qu'à s'occuper de la future maternité de Camille. Elles projetaient déjà le sexe de la progéniture, le prénom, le destin, tout, quoi !
Elles respiraient mieux. Rien n'était perdu, elles avaient encore du pain sur la planche !

Quant à leur chère Peggy-Jeanne, il n'y avait pas de souci à se faire : elle ne s'était jamais sentie aussi bien, elle avait dorénavant un copain sensationnel capable de la protéger contre toutes les Zoé du monde.
Et celle-ci finira peut-être bien par concevoir certaines règles qui rendent les rapports avec autrui authentiques. Qui sait ?
À l'étage des petites fées, les êtres sont parfois plus simples qu'à l'étage inférieur des mortels et de leur bêtise.

*

Extrait confidentiel — Rapport A.R.T.O.77
Archéologie des Réalités Observables

Transmis depuis la Station d'Oubli Volontaire, orbite artobassienne
"Le sujet dit 'M. Kachaki', humain de type flamboyant, a développé une méthode expérimentale inédite de stase temporelle appelée 'Phénoménus d'Hibernare', consistant à suspendre ses fonctions biologiques tout en demeurant dramatiquement visible.

Cette procédure — décriée par certains savants et applaudie par les marchands de tapis — pourrait représenter une faille majeure dans notre compréhension des rapports entre temps perçu et temps inventé.

Simultanément, une escouade de fées en pleine partie de poker quantique a refusé de suivre le protocole de sauvetage planifié, invoquant le droit sacré au bluff dimensionnel.
Interpellée, la dénommée 'Tante Jeanne' a grondé l'équipe avec une fermeté cosmique, activant l'article 12.4 du Pacte de l'Imprévisible :
« Quand plus rien n'a de sens, tout devient possible. »

Trois petits tours et puis s’en vont…

Chapitre 26

Monsieur Kachaki dormait profondément, un vague sourire sur ses paupières fermées.
Il rêvait qu’il venait d’accomplir des tours de magie inouïs pendant la représentation.
La salle applaudissait en cadençant son nom avec respect et émotion.
Il retrouvait ses amis, tout tremblant encore du trac qu’il avait senti sur scène, mais plutôt fier d’avoir réussi.
Peggy-Jeanne lui serrait la main :
— Bravo !
— Comment j’étais ?
— Formidable !
— Extraordinaire !
Le magicien Jean-Juste Ozo revenait sur l’estrade, remerciait son éminent collègue, parlait avec admiration des dons incroyables qu’il avait montrés durant le spectacle.
Quel bonheur de pouvoir rêver une belle histoire…
Quand il se réveillera et qu’il se souviendra de son passage sur scène, il sera sans doute honteux. Il avait fait un vrai four, n’avait pas tenu son rôle de vacances et on se souviendra de lui comme d’un fakir-bidon.
Quand même, cette idée d’hibernation, quelle belle trouvaille !
Il se retourna dans son lit en soupirant longuement.
Et si l’année prochaine il revenait sous les traits de « Albert Petigatau, roi des camemberts » ?
Si ça se trouve, il pourrait bien épater tout le monde !

— À quoi donc jouiez-vous ? questionna Jeanne.
— Au poker…
— Je ne connais pas ce jeu. C’est quoi ?
— C’est un jeu de cartes où tous les joueurs bluffent, dit Mirabelle.
— Elle a quand même fini par comprendre le jeu, murmura Prune à l’oreille de Cerise.
Jeanne leur demanda de lui apprendre les règles du poker. Elles s’y mirent toutes. Carte après carte, elles expliquèrent leur valeur. Comment mélanger ; comment distribuer ; comment combiner ; comment enchérir…
Mirabelle prenait discrètement des notes sur un petit calepin.
Elles firent des démonstrations plus compliquées les unes que les autres, tant et si bien que Jeanne se sentit perdue.
On recommença.
« Voilà, on distribue les cartes ainsi, d’accord ? ».
Les règles variaient un peu selon la petite fée qui les énonçait mais, petit à petit, Jeanne finit par comprendre.
« OK ! fit-elle. Cool ! Chouette ! super-super ! j’ai pigé ! »
Séduite, elle caressa le projet de ramener un paquet de cartes sur Artobas.

Groseille se mit soudain à hurler et toutes sursautèrent d'effroi.
Que lui arrivait-il ?
Groseille, livide, montrait la table de jeu où, en enseignant à Jeanne les règles du jeu, toutes les cartes avaient été mélangées...
— Notre jeu !
— La partie !
— Nos cartes…
— Oh, non ! s'effondra Cassis. Mon flush royal !
— Tu avais un flush royal, toi ?
— Parfaitement !
— Eh bien, moi, j'avais une quinte flush !
— Vraiment ?
Malheureusement, aucune des petites fées ne savait ce qu'était exactement le flush royal, ni s'il valait plus que la quinte flush ou le contraire. D'autre part, chacune soupçonnait l'autre de tricher…
— Bah ! Nous nous sommes drôlement bien amusées !
Ainsi s'acheva la plus faramineuse partie de poker de l'univers !

Jeanne était sur le point de rentrer chez elle sur Artobas, encombrée d'un énorme sac de victuailles ; des boîtes de conserve, des pâtisseries, des viennoiseries, des fromages, des sandwiches, des rôtis, des pâtés, etc.
Elle portait aussi un autre bagage dans lequel elle avait déposé une douzaine de livres.
Cassis les sortit un à un pour lire à voix haute le nom des auteurs :
— Molière, Diderot, Voltaire, Balzac, Hugo, Flaubert, Proust…
— Bien ! faisaient les fées à chaque énoncé.
— Houellebecq…
— Oh !
— C'est Peggy-Jeanne qui sera contente quand je reviendrai. J'parlerai mieux bien !

Elle ajouta le paquet de cartes que Groseille lui offrit et une boîte d'allumettes :
— En attendant que les Artobassiens inventent le feu…
Elle ferma ses bagages et embrassa chacune des petites fées.
— Merci d'avoir pensé à moi et de m'avoir fait venir, dit-elle. J'ai passé de drôlement chouettissimes moments ! Je suppose que dès demain Peggy-Jeanne se demandera si j'existe. Déjà qu'elle peine à exister par elle-même ! Ce sont les autres qui l'animent… Elle recommencera son cycle de réflexions, d'analyses, tournera en rond dans sa tête, interminablement. Peut-être certains moments que nous avons passés ensemble l'auront-ils suffisamment marquée pour lui apporter une plus grande confiance en elle…
— Et Sébastien ?
— Sébastien ? Il a cru un moment à ma réalité par amour pour sa Peggy-Jeanne, mais il n'y pensera plus non plus. Néanmoins, je ne peux m'empêcher de me dire parfois que rien ne prouve nos existences.
Elle prit un air inspiré :
— Être ou ne pas être ? Qu'est-ce que l'Être ? Être sans raison ? Être ailleurs ? Où est l'infini ? Où vais-je ? Je vis, donc suis-je ? oui, mais qui suis-je ?…
Un temps, puis elle conclut, d'une voix d'éteignoir :
— C'est absurde…

Les petites fées étaient entièrement dépassées par ce que Jeanne leur disait. Elles ne désiraient pas s'encombrer de réflexions de ce genre, cela gâcherait leur vie aimablement ouatée. Quelles idées singulières !

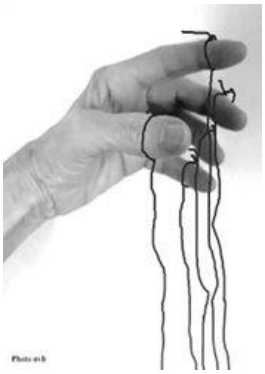
Jeanne sourit en pensant à monsieur Kachaki.
« Dire qu'il possède de vrais dons, lui, et qu'il ne le sait pas ! »
Elle prévint quand même les petites fées :
— Il vous a vues… Il connaît votre existence.
Elles avaient du mal à le croire. Personne ne pouvait être plus discret qu'elles, comment aurait-il pu déceler leur présence, c'était tout bonnement invraisemblable !
— Tiens, fit Jeanne, le soleil se lève en bas, et je vois que Peggy- Jeanne et Sébastien vont passer une bonne journée ensemble. Il est temps pour moi de partir.

*

Peggy-Jeanne et Sébastien couraient sur le sable. Ils ne pensaient plus à tante Jeanne, exactement comme cette dernière l'avait prédit.
Tout au plus leur paraissait-elle comme une perception fictive due à leur imagination, un trouble passager qu'ils avaient tous deux ressenti.
Ils couraient sur le sable, vers la mer, vers l'horizon.

Soudain, Peggy-Jeanne se mit à rire. À rire comme de sa vie elle n'avait jamais ri, un rire qui surgissait du bout de la Terre, un rire qu'elle ne pouvait dénouer, qui la pliait en deux, les larmes aux yeux.
Sébastien, un peu interdit par l'ampleur d'un rire pareil, attendit qu'elle reprenne son souffle, qu'elle lui explique.
Après un long, long moment, lorsqu'un peu calmée elle put parler, elle lui révéla, riant encore par hoquets mouillés, que c'était son aïeule, la fameuse Peggy qui en son temps avait repoussé des brigands, c'était elle qui l'avait déclenché ce rire, allez savoir comment…
Sébastien se sentit très fatigué.

Les petites fées avaient rangé leurs bijoux, débarrassé la table de jeu et remisé les cartes.
Maintenant, du bord de leur fenêtre, elles agitaient des fils.
Là-bas, sur la Terre, les gens bougeaient, avançaient, reculaient.
Les petites fées agitaient des fils et chantonnaient :
« Ainsi font, font, font, trois petits tours et puis s'en vont… »



FIN